

HISTOIRE

DE

MARIE STUART,
REINE D'ECOSSE
ET DE FRANCE,

AVEC

LES PIÈCES JUSTIFICATIVES,
& des Remarques.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCCXLII.

245-155X

WILLIAM

MARIE STUART

WILLIAM D. BOSS

ET DE FRANCE

THE HISTORY OF THE



LONDON



HISTOIRE

DE

MARIE STUART, REINE D'ECOSSE ET DE FRANCE.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Marie Stuart est retenue prisonnière à Carlisle. Elle propose à Elisabeth de se justifier du meurtre de son Mari. Ses propres sujets se déclarent ses accusateurs. Conférences tenues à York, puis à Hamptoncourt, à ce sujet. Elisabeth évoque l'affaire à son Conseil, & refuse de prononcer. Le Régent
Tome I.

d'Ecosse fait arrêter le Duc de Châ-
tellaud, le Lord Herris, & Liding-
ton. Il est assassiné. Mouvements en An-
gleterre. Le Duc de Norfolck est mis
à la Tour. Pie V excommunie Elisa-
beth. Le Comte de Lenox est élu Ré-
gent d'Ecosse. Il fait pendre l'Arche-
vêque de Saint André. Nouvelles in-
trigues du Duc de Norfolck. Lenox
est assassiné. Le Comte de Marr est
nommé Régent. Jugement & supplice
du Duc de Norfolck. Marie Stuart
est interrogée, & se défend avec beau-
coup de présence d'esprit. Le Comte de
Marr est empoisonné par Mortoun, qui
lui succède dans la Régence. Supplice
de Grangy & de Lidington. Fortune
d'Esme Stuart, & de Stuart Oghiltry.
Mortoun est condamné à mort. Conju-
ration de Ruthven.

1568. **M** A R I E Stuart ne fut pas
plutôt arrivée sur les ter-
res d'Elisabeth, qu'elle écrivit
à

à cette Reine pour la prier de s'in-
téresser à ses malheurs, & pour lui

1568.

demander un azile dans ses États.

Mais la Reine d'Angleterre ,

bien loin d'être sensible à ses

disgraces , n'envisagea dans sa

personne qu'une rivale humiliée ,

dont l'infortune étoit pour elle

une espèce de triomphe. Elle

s'en applaudit comme du plus

heureux coup de sa politique.

Toutes fois elle porta la dissimu-

lation , jusqu'à paroître touchée

de son sort ; elle lui envoya

même un Gentilhomme pour

l'assurer de son amitié , & de

son empressement à la servir. Si

la Reine d'Ecosse crut d'abord

ces protestations sincères , elle

fut bientôt détrompée. L'Envoyé,

qui étoit chargé de les lui faire,

lui signifia qu'il avoit ordre de

1568

la mener à Carlisle. Marie qui s'étoit flattée qu'Elisabeth la traiteroit en Reine, & l'appelleroit à sa Cour, fut fort surprise de ce procédé. Elle s'en plaignit à cette Princesse dans une lettre qu'elle lui écrivit. Elle la pria très instamment de lui permettre d'aller à Londres, ou de trouver bon qu'elle s'adressât dans son malheur à une autre Puissance. La Reine d'Angleterre éluda ses demandes par une réponse artificieuse, dans laquelle elle lui fit entendre qu'elle trouveroit à Carlisle plus de sûreté qu'ailleurs: Qu'elle auroit bien voulu ne lui donner d'autre retraite que sa Cour; mais que son honneur ne lui permettoit pas de la voir, jusqu'à ce qu'elle se fut justifiée du meurtre de son mari,

dont la voix publique la char-
geoit. 1568.

Cependant on délibéra dans le Conseil d'Elisabeth sur le parti qu'il convenoit de prendre au sujet de la Reine d'Ecosse. Les uns vouloient qu'on la renvoyât dans son Royaume & que l'Angleterre ne se mêlât en aucune façon de ses différens avec ses sujets ; les autres ne trouvoient nul inconvénient à lui permettre de se retirer en France. Quelques-uns, quoiqu'en plus petit nombre, opinoient à la laisser vivre en Angleterre & à lui rendre la liberté. Mais Cécil, Walsingham, Bacon, & Leicester combattirent ces différens avis, & firent voir qu'ils étoient tous préjudiciables à la sûreté d'Elisabeth : que si Marie Stuart retournoit dans

1568.

son Royaume , ou se réfugioit en France , elle remonteroit tôt ou tard sur le Thrône d'Ecosse , soit qu'elle y fut rappelée par l'inconstance de ses Sujets , soit qu'elle y fut rétablie par le crédit de ses Oncles , qui armeroient en sa faveur toutes les Puissances Catholiques , & qui n'oublieroient pas de se venger de la Nation Angloise : qu'on ne pouvoit lui laisser la liberté en Angleterre , sans exposer l'Etat à un danger encore plus grand : que renouvelant ses anciennes prétentions il lui seroit aisé de se former un parti au milieu du Royaume , surtout avec le secours des Catholiques & des Seigneurs mécontents. Ces considérations prévalurent dans le Conseil d'Elisabeth & Marie Stuart

fut sacrifiée à cette barbare po-
litique. 1568.

Cependant les Ambassadeurs des Cours étrangères se plainquirent hautement de la violence qu'on exerçoit envers une Reine fugitive, que l'on retenoit contre le droit des gens. Elisabeth rejeta cette injustice sur son Conseil ; & pour mieux donner le change à toutes les Puissances qui pouvoient s'intéresser en faveur de Marie , elle parut elle même plus sensible que jamais à ses disgraces. Cet artifice lui réussit d'abord & trompa jusqu'aux plus zélés partisans de la Reine d'Ecosse. En effet, Elisabeth disoit publiquement qu'elle étoit convaincuë de son innocence, & qu'elle alloit travailler à sa justification. Elle donnoit hautement

1568. le tort aux Ecoſſois, & les traitoit de rebelles. La Comteſſe de Lénox étant venue ſe jeter à ſes pieds pour lui demander vengeance de la mort de ſon fils, dont elle accuſoit Marie Stuart, Elifabeth lui fit entendre qu'il ne falloit point lui imputer légèrement un ſi grand crime ; que la haine eſt aveugle, que l'innocence eſt ſouvent calomniée ; en un mot que c'étoit lui déplaire, que d'accuſer ſi témérairement une Princeſſe, qui lui étoit unie par les liens du Sang. Mais dans le fond elle prenoit plaſir à entendre toutes ces plaintes, qui répandoient de facheux préjugés contre l'innocence de la Reine d'Ecoſſe, & qui accoutumoient inſenſiblement le public à la croire coupable.

Le Comte de Murray ne gar-
doit point en Ecoſſe ces ménagemens politiques avec le parti de la Reine. Non content de s'être emparé des Terres de la plûpart de ceux qui avoient combatu pour elle , & d'avoir confifqué leurs biens , il ſe préparoit à les faire condamner , dans la prochaine aſſemblée des Etats , comme criminels de Léze-Majeſté. Les Seigneurs du parti de Marie en furent allarmés , & firent tous leurs efforts pour prévenir ce coup. Ils eurent d'abord recours à la France ; ils demandèrent des troupes à Charle IX , qui leur en promit , & qui leur envoya effectivement peu de tems après un renfort ſous la conduite de Martigues. Mais ce Prince fut obligé de le rappeler

1568. peu de temps après, pour faire tête aux Huguenots, & les Partisans de la Reine perdirent la seule ressource sur laquelle ils eussent pû compter. Privés de cet appui, ils s'assemblèrent inutilement à Glasgow. Hors d'état de rien entreprendre, ils ne purent aussi rien conclure, & ils se regardèrent désormais comme des victimes de la vengeance du Régent. Il n'y eut que le Comte de Huntley qui, ayant ramassé à la hâte une poignée de gens, eut assez de courage pour s'avancer jusqu'à Perth, à dessein de suspendre la tenuë des Etats; mais la fortune ne seconda pas sa valeur. Un détachement de l'armée Royaliste, ayant marché contre lui, dissipa en un moment sa

sa troupe, & le força de prendre la fuite. Le Baron de Herris proposa un autre expédient pour empêcher l'assemblée; ce fut de s'adresser à la Reine d'Angleterre elle même, & de lui demander sa médiation. Cet avis fut reçu avec applaudissement, & le Baron qui l'avoit donné fut chargé de se rendre à Londres, pour prier Elisabeth de s'opposer à la convocation des Etats; jusqu'à l'entière pacification des troubles. Elisabeth feignit d'accepter la médiation, & manda sur le champ au Régent de suspendre l'assemblée; mais le Comte de Murray qui pénétra sa politique, & qui étoit bien sur que sa défobéissance ne déplairoit pas, n'eut aucun égard aux ordres d'Elisabeth. Les Etats se tinrent

1568. donc le jour marqué, & on
commença à y procéder contre
les Seigneurs attachés au parti
de la Reine. Mais le Comte de
Lidington qui favorisoit en se-
cret cette faction, & qui ne s'é-
toit jetté dans le parti des Roya-
listes que pour être plus à por-
tée de favoriser celui de Marie
Stuart, empêcha sous main
qu'on ne prît aucune résolution
violente contre ces Seigneurs,
& l'on n'en condamna qu'un
petit nombre.

La maniere dont la Reine d'An-
gleterre avoit reçu le Baron de
Herris, confirma les Partisans de
Marie dans la persuasion où ils
étoient qu'Elisabeth s'intéressoit
véritablement aux infortunes de
leur Reine. Trompés par ces ap-
parences, ils engagèrent Marie

Stuart dans une démarche fort ^{1568.} imprudente. Ce fut d'offrir à la Reine d'Angleterre d'envoyer des Commissaires pour plaider sa cause devant elle, ou devant les Juges qu'elle voudroit lui donner. Marie n'eut pas plutôt fait cette ouverture, qu'Elisabeth envoya Midlémor en Ecosse pour en faire part au Régent, & pour l'engager à venir en personne à Yorck, rendre compte des raisons qu'avoit eues son parti de déposer la Reine d'Ecosse. Midlémor reçut ordre de lui signifier que Marie s'étoit soumise elle-même à cet examen, & qu'elle avoit choisi l'Angleterre pour juge de sa cause, & pour l'arbitre des démêlés qu'elle avoit avec ses sujets. Quelque dévoué que le Régent fut à Elisabeth, la hon-
K k ij

1568.

te dont il alloit couvrir l'Ecosse, en répondant devant une Puissance étrangère, auroit dû l'arrêter ; mais ce motif le toucha peu. Il partit malgré les remontrances du Comte de Lidington, & de Grangy, & se rendit à Yorck accompagné de neuf Députés, dont les principaux furent le Comte de Mortoun, le Comte de Lidington, Jacques Maghill célèbre Jurisconsulte, & George Buchanan. Les Lords Herris, Fléeming, Levistown, Robert Melvil, & l'Evêque de Ross s'y trouyèrent pour Marie. Elisabeth nomma de son côté pour Commissaires, Thomas Howard Duc de Norfolck, le Comte de Suffex, & Guillaume Sadler. La Conférence s'ouvrit bientôt ; mais elle se passa tout autrement qu'on

ne l'avoit prévu. Le Duc de 1568.
Norfolck qu'un intérêt plus cher
que celui de l'Etat amenoit à
Yorck, fit naître divers incidens
pour retarder la principale affai-
re, & dans la premiere séance
on ne discuta que des points gé-
néraux. Ce Duc avoit formé le
projet d'épouser la Reine d'E-
cosse, soit qu'il en fût devenu
amoureux, soit que l'ambition
seule lui eût inspiré l'idée de ce
mariage. Il avoit mis dans ses
intérêts le Comte de Suffex, &
il entreprit de gagner les accusa-
teurs de Marie Stuart, pour les
engager à se désister de leurs
poursuites. Il s'adressa d'abord au
Comte de Lidington qu'il crut
plus généreux, & il résolut de
l'intéresser par les motifs les plus
capables de toucher un grand

1568. cœur. » Vous êtes nés Sujets de
» Marie Stuart, lui dit-il, & son
» Fils est votre Roy. C'est à vous
» de couvrir ses foibleſſes, ſi elle
» en a. Vous convient-il de l'ac-
» cuſer ? d'ailleurs quel Tribunal
» choiſiſſez vous ? C'eſt nous ren-
» dre hommage que de nous pren-
» dre pour Juges. Depuis quand
» vos Rois ſont-ils juſticiables
» aux Loix d'Angleterre ; ſi votre
» Reine eſt coupable, laiſſez au
» Ciel le ſoin de la punir. Dieu
» eſt le premier & le ſeul Juge
» des Rois ».

Lidington qui ne s'attendoit pas à trouver tant de généroſité dans les Juges de Marie Stuart, fut ſurpris & ravi en même tems de l'ouverture du Duc de Norfolck. Il lui fit part de ſes plus ſecrets ſentimens, & lui fit entendre que

les intérêts de Marie lui étoient 1568.
plus chers qu'il ne pensoit.
Il lui dit qu'il falloit gagner
le Comte de Murray & l'enga-
ger à se désister de la procédure.
Le Duc alla trouver le Régent,
& après lui avoir fait sentir
combien il étoit honteux pour
l'Ecosse de venir en quelque
sorte rendre hommage à l'An-
gleterre, en se soumettant à son
Tribunal, il lui fit entendre que
le but d'Elisabeth dans toute
cette affaire n'étoit pas, comme
il le pensoit, de porter un der-
nier jugement après avoir en-
tendu les deux partis : Qu'elle
avoit bien d'autres vûës, & que
pour s'en convaincre, il n'avoit
qu'à exiger d'elle, avant toutes
choses, un écrit signé de sa main,
par lequel elle s'engageât à pro-

1568. noncer, aussitôt qu'il auroit produit les preuves. Le Régent ébranlé par les conseils de Norfolk alla trouver Lidington, & lui fit part des défiances que le Duc lui avoit inspirées. Lidington qui étoit d'intelligence avec Norfolk, confirma les soupçons de Murray, & l'exhorta à suivre les conseils du Duc. C'est ainsi que se passa la première séance. Lidington ouvrit la seconde par un discours qu'il adressa au Régent, & aux autres Députés de son parti, dans lequel il leur représenta toute la honte & l'imprudence de leur démarche. Il leur insinua qu'Elisabeth ne se proposoit d'autre but que de flétrir la réputation de leur Reine; que c'étoit à eux à prévenir l'opprobre dont on vouloit les

couvrir en les forçant de pour-
suivre leur propre Reine, & 1568.
de prendre pour Juges ses plus
cruels ennemis : que le jeune
Roy dont le nom servoit de
prétexte à leur révolte, leur de-
manderoit compte un jour d'une
procédure si odieuse : qu'il étoit
de leur honneur d'abandonner
la poursuite de cette affaire, ou
que, s'ils ne vouloient pas s'en
défister, leur intérêt exigeoit
dumoins qu'Elisabeth s'engageât
expressément à les défendre con-
tre tous ceux qui se mettroient
un jour en devoir de venger
Marie : qu'il falloit qu'elle s'y
obligeât par un écrit, & qu'elle
leur promît en même tems de
prononcer le Jugement, quand
les preuves auroient été produi-
tes. Cet avis fut applaudi de toute

1568. l'assemblée, & le résultat des délibérations de la seconde séance fut qu'on enverroit des Députés à Elifabeth, pour la sommer de signer l'écrit dont on étoit convenu.

Elifabeth n'eut pas de peine à pénétrer les vûes de Lidington, & elle découvrit bientôt les secrets ressorts de cette intrigue. Elle répondit avec hauteur à la sommation que lui firent les les Ecoffois. Elle leur dit que sa parole suffisoit, & qu'elle ne s'abaisseroit point à leur donner d'autres assurances: en même tems elle leur ordonna de lui envoyer de nouveaux Députés, pour l'instruire plus à fond des difficultés qui étoient survenuës. Lidington & Maghill eurent ordre de se rendre à Londres; peu de jours

après le Régent lui même & 1568.
tous ceux de sa suite y furent
appelés. Dès qu'ils furent arri-
vés, la Reine d'Angleterre rom-
pit la conférence d'Yorck, & la
transféra à Hamptoncourt. Elle
révoqua les pouvoirs qu'elle
avoit donnés au Duc de Nor-
folck, au Comte de Suffex, &
à Sadler, & elle nomma à leur
place, Nicolas Bacon Garde du
grand Sceau, le Secrétaire Cécil,
le Comte de Leicester, & l'A-
miral Clinton. Cependant Elisa-
beth refusa toujours de signer
l'écrit qu'on lui demandoit,
& le Régent s'obstina de son
côté à ne point délivrer les pièces
du Procès. Mais Cécil triompha
enfin de ses résistances, & lui
persuada de lui remettre les Chefs
de l'accusation. Murray pour ne

1568. pas paroître manquer aux engagements qu'il avoit contractés avec le Duc de Norfolck , s'avisa d'un stratagème grossier, qui ne trompa personne. Vood son Secrétaire ayant tiré ces papiers , comme par hazard , l'Evêque d'Orkney les lui arracha , & les remit entre les mains des Commissaires Anglois, qui en renvoyèrent l'examen à la première conférence. On avertit les Avocats de Marie Stuart de se tenir prêts à répondre sur tous les chefs de l'accusation. Mais le jour de la séance étant venu , ils produisirent une révocation en forme de leurs pouvoirs , & une récusation des nouveaux Commissaires , à moins qu'on ne leur adjoignît les Ambassadeurs de France & d'Espagne , & que préalablement on

ne mît en prison le Comte de Murray ; parce qu'ils avoient en main de quoi le convaincre lui même d'avoir trempé dans le meurtre du Roy. On n'eut point d'égard à cette protestation , & les pieces fatales furent mises à l'examen. Elles contenoient les dépositions des meurtriers du Roy, dans lesquelles la Reine étoit chargée ; un Contrat de mariage avec le Comte de Bothwel , où l'on voyoit la signature de Marie , des lettres galantes & des vers adressés à ce Comte , que l'on disoit être aussi de sa main. Les accusateurs de Marie Stuart prétendoient que ces papiers avoient été surpris entre les mains d'un domestique de Bothwel , nommé Daglish. Nous n'examinerons point ici l'authenticité de

1568.

ces pièces , qui seront discutées dans le second Volume ; nous ferons seulement remarquer aux lecteurs que les partisans de Marie Stuart en furent allarmés , qu'ils crurent important qu'elles ne tombassent pas entre les mains d'Elisabeth , & qu'ils firent jouer toutes sortes de ressorts pour les faire supprimer. Les Avocats de Marie répondirent à ses accusateurs par une récrimination fort violente. Après avoir protesté que la démarche qu'ils faisoient en faveur de leur Reine ne devoit porter aucun préjudice aux droits de sa Couronne , & que ce qu'ils alloient alléguer n'étoit que pour justifier son innocence aux yeux de toute la Terre , & non pour soutenir sa cause devant aucun Tribunal : ils reprochoient

au Comte de Murray, l'infamie de 1568.

sa naissance , & l'accusoient lui même d'avoir tué le Roy : ils citoient des témoins devant lesquels ils prétendoient qu'il avoit dit la veille du massacre : *cette nuit le Roy sera guéri de tous maux.* Le Lord Herris lui soutint la même chose en face ; les Apologistes offroient de représenter un écrit, contenant le détail de la conspiration, signé du Comte de Murray & scellé de son cachet, avec un papier de la propre main du Comte, où il s'obligeoit à défendre envers tous , & contre tous l'assassin du Roy. Ce papier, selon eux, avoit été remis entre les mains de Balfour Gouverneur du Château d'Edimbourg, qui ayant quitté depuis le parti du Bâtard, avoit tout découvert.

1568.

Ils rapportoient ensuite d'autres dépositions contraires aux premières, dans lesquelles les complices de Bothwel, bien loin de charger la Reine, la déclaroient innocente du meurtre de son mari. A l'égard de son mariage avec Bothwel, ils soutenoient qu'elle y avoit été forcée par ses ennemis mêmes, qui avoient tous signés le Contrat, dont on étoit prêt de produire l'Acte original. Ils s'incrivoient en faux contre les prétendues lettres d'amour, qui n'avoient pour la plupart ni date, ni signature, ni suscription. Tout cela, selon eux, avoit été contrefait, & une main habile avoit fabriqué toutes ces pièces. Lidington certifia qu'il avoit contrefait plus d'une fois l'écriture de la Reine, & qu'il l'avoit souvent

souvent trompée elle même. * 1568.

Quoiqu'il en soit, ce que le Duc de Norfolck avoit prévu, arriva. Après des contestations fort vives de part & d'autre, Elisabeth défendit aux Commis-saires de passer outre. Elle ne voulut point elle même pronon-cer, & elle feignit de remettre à un autre tems la décision de cette affaire. Peut-être que les difficul-tés de juger une cause de cette na-ture, l'arrêterent. Peut-être aussi qu'elle ne voulut point trop avilir la Majesté Royale, & qu'elle crai-gnit que la coutume de chasser les Rois ne passât d'Ecosse en Angleterre. Ce que je croirois de plus probable, c'est qu'elle

* Monsieur Ines, Bibliothécaire du Collé-ge des Ecossois m'a montré plusieurs lettres originales de Marie Stuart. Le caractère en est gros & commun, & assez facile à imiter.

1568. ne chercha qu'à gagner du tems, & qu'elle ne fut pas fâchée de trouver dans ce prétendu délai, un prétexte pour retenir sa captive. Ceux qui connoissoient mal le génie artificieux d'Elisabeth, furent surpris de la tournure que prit cette affaire; mais comme il arrive dans ces rencontres, les deux Partis en triomphèrent également. Les uns regardèrent le silence d'Elisabeth comme un aveu tacite de l'innocence de Marie Stuart, & publièrent hautement qu'il falloit bien qu'elle ne fut pas coupable, puisque ses ennemis mêmes n'osoient la condamner. Les autres qui crurent avoir fourni des preuves convaincantes de ses crimes, s'applaudirent de l'avoir deshonorée aux yeux de toute l'Angleterre, & n'attri-

buèrent, qu'à la politique d'Elisabeth, le délai d'un Jugement, qu'ils regardèrent comme prochain, & qui, selon eux, ne pouvoit manquer d'être fatal à cette Reine. Mais les uns & les autres eurent tort de s'attribuer la victoire; elle fut toute entière du côté d'Elisabeth. Elle humilia sa rivale, elle acquit de nouveaux droits sur sa personne, elle se rendit redoutable à l'Ecosse, qui venoit de reconnoître son Tribunal, & de ce jour elle commença à regner sur ce Royaume. Mais si elle dut s'applaudir du succès de sa politique, elle n'eut pas lieu d'être satisfaite de la partialité que le Duc de Norfolk avoit montrée dans cette affaire. Ce Duc se mettoit peu en peine de déguiser ses sentimens. Il avoit

1568.

déclaré ses intentions à Cécil, & lui avoit dit, avec fierté, qu'il pouvoit en informer la Reine. Il s'expliqua devant elle avec la même hardiesse; il reprit aigrement Trochmorton qu'il accusa d'être vendu à Elisabeth, & il voulut faire assassiner Murray qui avoit trahi ses secrets. Elisabeth pour le perdre plus sûrement résolut de dissimuler; persuadée qu'un homme du caractère de Norfolck, s'engageroit bientôt dans de nouvelles entreprises, qui lui fourniroient l'occasion de s'en venger avec éclat.

Murray avant que de partir pour l'Ecosse, résolut de faire sa paix avec le Duc de Norfolck, ne voulant pas avoir à dos un ennemi si puissant. Trochmorthon s'entremisit pour les réconcilier, & il régla

les articles de l'accommodement. 1568.

Murray promet d'être plus fidèle à sa parole : il s'engagea à favoriser le mariage du Duc de Norfolk avec la Reine d'Ecosse, & celui d'une des filles du Duc avec Jacques VI. Le Duc de son côté promit à Murray de l'appuyer à la Cour d'Angleterre, & de solliciter pour lui une pension de 2000 livres sterling. Mais le Régent ne tarda pas à trahir ses engagements. Dans une conférence particulière qu'il eut avec Elisabeth, il lui découvrit les nouvelles intrigues de Norfolk, & il lui communiqua une lettre de la Reine d'Ecosse, que le Duc lui avoit confiée. Marie Stuart s'y plaignoit des mauvais traitemens qu'elle recevoit en Angleterre ; elle exhortoit ses Partisans à ne point per-

1568.

dre courage & à attendre un puissant secours, qui lui venoit d'un endroit qu'elle ne vouloit pas nommer. Cette lettre allarma Elisabeth. Elle ne voyoit pas d'où Marie Stuart pouvoit tirer ce secours dont elle flattoit son Parti. La France étoit plus agitée que jamais, & les Calvinistes occupoient toutes ses forces. Les Pays-Bas qui venoient de secoüer le joug de l'Espagne, attiroient toute l'attention de Philippe II : & le Duc d'Albe, qui vouloit y rétablir l'autorité de ce Prince, avoit besoin de toutes ses troupes pour les réduire. Elisabeth, n'ayant rien à craindre au dehors, tourna ses inquiétudes du côté de son Royaume, & l'événement justifia bientôt ses défiances. On arrêta à Londres un certain Ridolfi

Marchand Florentin , Emissaire 1568.
secret de la Cour de Rome , qui
excitoit sourdement les Anglois
Catholiques à se soulever en fa-
veur de la Reine d'Ecosse. La Rei-
ne d'Angleterre, pour rompre ces
intelligences , & déconcerter les
Partisans de Marie , la fit trans-
férer au Château de Tutbury ,
dans l'intérieur du Royaume.

Quelque tems avant le départ
du Comte de Murray , le Duc de
Châtelleraud , qui depuis la dé-
position de Marie Stuart , s'étoit
retiré en France , arriva à la Cour
d'Angleterre , & sollicita la Ré-
gence d'Ecosse , en qualité de plus
proche parent du jeune Roy.
N'ayant pû rien obtenir d'Elisa-
beth , il se pourvut auprès de
Marie Stuart d'une Patente , où
par une espèce d'adoption toute

1568. nouvelle , cette Princeſſe le reconnoiſſoit pour ſon pere , & lui confioit en cette qualité l'adminiſtration du Royaume. Muni de cette piéce , il ſe rendit en Ecoſſe , où il prit hautement le titre de Régent. Le Comte de Murray ayant aſſemblé des troupes , marcha incontinent contre lui , & le força à lui demander la paix. On lui fit dire de ſe rendre à Glaſgow , où les Seigneurs confédérés s'étoient donnés rendez vous. Il y vint accompagné du Lord Herryſ , & tous deux promirent de reconnoître l'autorité du Roy. Le Régent eſpéra que l'exemple des Chefs entraineroit le reſte du Parti ; il publia une proclamation par laquelle il invitoit tous ceux qui avoient été juſqu'alors attachés à la Reine , à rentrer dans le devoir ,

devoir , leur promettant la resti- 1568.

tution de leurs biens , & le pardon de leur révolte. Il alla attendre à Edimbourg le succès de sa proclamation , amenant avec lui le Duc de Châtelleraud , & le Baron de Herris. Les Partisans de Marie ne se pressant pas de répondre à l'invitation du Régent , il rappella au Duc & au Baron la parole qu'ils lui avoient donnée , de reconnoître l'autorité du Roy. Ces Seigneurs cherchèrent des défaites , & alléguèrent des difficultés. Le Comte de Murray allarmé de leurs résistances , les fit conduire au Château d'Edimbourg.

Le Duc de Norfolck persistoit 1569.
toujours dans la résolution d'épouser Marie Stuart ; il communiqua ce projet à ses amis , & ils se

1569. liguèrent pour en presser l'exécution. Les Comtes d'Arondell, de Northumberland, de Westmorland, de Suffex, de Pembroke, de Southampton, & l'Evêque de Ross, Agent de Marie Stuart, entrèrent dans le complot. L'affaire fut communiquée au Roy de France & au Roy d'Espagne, & ils promirent de l'appuyer. On déclara à Marie Stuart qu'on alloit la faire reconnoître héritière présomptive du Thrône d'Angleterre, mais qu'on exigeoit d'elle les conditions suivantes : qu'elle renonceroit à la succession de ce Royaume du vivant d'Elisabeth : qu'elle ne feroit rien qui pût porter préjudice à la postérité de cette Reine : qu'elle favoriseroit la Religion Protestante en Ecosse : qu'elle signeroit une

ligue défensive & offensive entre 1569.
les deux Royaumes : qu'elle accorderoit une amnistie à tous ceux qui avoient pris les armes contre elle : qu'elle révoqueroit la cession, qu'on disoit qu'elle avoit faite de ses droits sur la Couronne d'Angleterre , au Duc d'Anjou frere de Charles IX ; qu'enfin elle épouseroit le Duc de Norfolck. La Reine d'Ecosse souscrivit à ces conditions , à l'exception de la ligue , sur laquelle elle voulut auparavant consulter le Roy de France. Elle nia qu'elle eût fait aucune cession de ses droits au Duc d'Anjou , & en tout cas elle s'engagea à y faire renoncer ce Prince dans les formes. Cette réponse satisfit les Seigneurs. Tout alloit au gré des

M m ij

1569.

vœux du Duc de Norfolck. Le succès de son mariage lui parut si assuré, que Léonard Dacre lui ayant offert de tirer la Reine d'Ecosse de sa prison, le Duc l'en détourna, dans la crainte que Marie ne se dérobât à ses empressements, & ne se réfugiât dans quelque Cour étrangère. Mais Leicester à qui le Duc de Norfolck avoit confié fort indiscrettement son secret, découvrit toute l'intrigue à Elisabeth. Cette Princesse envoya chercher Norfolck, & après lui avoir fait une sévère réprimande, elle lui demanda s'il étoit vrai qu'il songeât à épouser la Reine d'Ecosse. Le Duc répondit, avec sa fierté ordinaire, qu'il étoit vrai qu'on lui en avoit fait la proposition; qu'il ne l'avoit ni rejetée, ni acceptée;

que l'éclat du Thrône ne l'ébloüif-
soit pas, & que lorsqu'il étoit dans
son jeu de paume de Norwick,
il s'estimoit aussi heureux que
bien des Rois. Cette fausse phi-
losophie fit bientôt place à une
véritable foiblesse. Norfolck ren-
du à lui même, s'abandonna au
plus noir chagrin. Il quitta brus-
quement Tichfield, où étoit la
Cour, & il se rendit à Londres,
d'où il écrivit à la Reine les lettres
les plus soumises. Il courut avec
empressement chez ses amis, &
mandia de tous côtés l'appui des
moindres Courtisans. Poussé par
son inquiétude, il se retira dans
la Province de Norfolck, d'où il
revint avec précipitation à la
Cour, éprouvant toutes les agi-
tations, que ressentent les ames
foibles, à la vûe d'une disgrâce.

1569.

Elisabeth le fit enfin arrester. On mit aussi à la Tour le Lord Lumley son beaufrere : Ridolfi fut resserré plus étroitement , & commis à la garde de Walsingham. Le Comte de Pembroke eut ordre de ne point sortir de sa maison , & l'Evêque de Ross fut sévèrement réprimandé. Ce Prélat étant allé trouver Elisabeth , & l'ayant sommé de relâcher Marie Stuart , la Reine le menaça de châtier son insolence , & lui dit en le congédiant , d'exhorter sa Maîtresse à se tenir en repos , si elle ne vouloit voir voler les têtes de tous ceux qui s'intéresseroient à sa délivrance. Peu de tems après ayant appris que les Comtes de Northumberland & de Westmorland faisoient des assemblées dans les marches du Nord , elle

leur commanda de se rendre à la 1569.

Cour : ils s'en excusèrent d'abord sur quelques prétextes frivoles ; ayant reçu des ordres plus précis , ils refusèrent d'obéir , & ils prirent les armes. Ils publièrent ensuite un manifeste , dans lequel ils déclaroient que ce n'étoit point à Elisabeth qu'ils prétendoient faire la guerre : qu'ils faisoient profession de lui être soumis , & qu'ils n'avoient d'autre but que de rétablir la Religion Catholique. Après cette déclaration , ils firent sonner le tocsin dans tous les Villages pour soulever la multitude ; ils envoyèrent , de tous côtés , des lettres circulaires aux Catholiques pour les inviter à venir défendre leur Religion ; mais la plupart découragés par la détention du Duc de Norfolck ,

1569.

renvoyèrent ces lettres à Elisabeth, & n'osèrent remuer. Les Rebelles poursuivirent toujours leur entreprise; ils se jettèrent sur Durham, où ils déchirèrent les Bibles en anglois, & les livres de la nouvelle Liturgie. Delà ils s'acheminèrent vers Chiffordmore: un vieillard marchoit à leur tête, portant une Croix devant eux. Elisabeth instruite que leur dessein étoit de tirer Marie Stuart de sa prison, avoit eu la précaution de la faire transférer à Coventry, Ville forte, dont ils n'auroient pû se rendre maîtres, sans en former le siège dans les régles. Le parti des Rebelles ne grossissant pas comme ils s'en étoient flattés, ils ne purent tenir longtems la campagne. Ils retournèrent sur leurs pas, & se reti-

rérent vers les frontiéres du Nord, 1569.

où ils se rendirent maîtres de quelques places peu importantes. La crainte les dissipa bientôt, & chacun chercha son salut dans la fuite. Le Comte de Northumberland alla se cacher en Ecosse parmi des brigands. Le Comte de Murray l'ayant découvert, le fit enfermer dans la prison de Lochleven. Le Comte de Westmorland se sauva dans les Pais-Bas, où il traîna une vie misérable, n'ayant, pour subsister, qu'une pension fort modique que lui fit le Roy d'Espagne.

Cette révolte fut à peine étouffée, que Léonard Dacre conçut encore le dessein d'enlever Marie Stuart. Elisabeth qui ignoroit ses liaisons avec les Rebelles, lui avoit donné trois mille hommes pour

1569.

aller les combattre. Dacre ne fut pas plus heureux que Northumberland. Ses intelligences furent découvertes, & Elifabeth envoya contre lui le Comte de Hunsdon, Gouverneur de Barwick. Dacre attendit l'ennemi de pied ferme, & le combat se donna sur le bord de la petite riviere de Gelre. Il fit des prodiges de valeur ; mais ayant été accablé par le nombre, il se sauva en Flandre, où il mourut bientôt après.

Ces mauvais succès firent perdre courage aux Partisans que Marie Stuart avoit en Angleterre. Son parti ne se foutenoit gueres mieux en Ecosse. Les Comtes de Huntley & d'Argyle avoient fait leur paix avec le Régent, & s'étoient soumis à l'autorité du Roy. Le Comte de Murray soupçonnant

depuis longtems le Comte de ^{1569.}
Lidington d'infidélité, l'attira à
Sterlyn, sous prétexte de le char-
ger de quelques dépêches pour
la Cour d'Angleterre ; mais lorf-
qu'il y fut arrivé, il le fit accu-
fer, devant le Conseil privé, d'a-
voir trempé dans le meurtre du
feu Roy. Sur cette accusation
Lidington fut arrêté, & conduit
prisonnier à Edimbourg. De là
le Régent voulut le faire transfé-
rer à Tantalloun. Mais Grangy en
ayant été averti, sortit du Château
d'Edimbourg avec une partie de
la Garnifon, & le tira des mains
de fes gardes. Ce coup hardi fit
foupçonner Grangy lui même
d'avoir paffé dans le parti de la
Reine ; mais on fe trompoit.
Grangy étoit comme à la tête
d'un troifième parti, dont les

1569. vûës se bernoient à pacifier l'E-
cossè , & à réunir les deux fac-
tions qui la déchiroient. Les
Partisans de la Reine hors d'état
de lutter contre des ennemis,
dont ils venoient d'éprouver la
supériorité , implorèrent l'assis-
tance de Grangy , & lui offrirent
de combattre sous ses enseignes.
Grangy , sans se déclarer ouver-
tement , leur promit sous main de
les assister , & les exhorta à
procurer la réunion des deux
partis. Mais l'humeur vindicative
& implacable de Murray ,
étoit toujours un obstacle à la
paix.

Ses ennemis résolurent de le-
ver cet obstacle , & d'immoler
cette victime au repos public. Il
1570. fut assassiné à Lithquo , par un
Gentilhomme nommé Hamilton.

Murray l'avoit fait arrêter quel- 1570.

que tems auparavant , & après l'avoir beaucoup maltraité , par ce qu'il étoit du parti de la Reine, il l'avoit menacé de le faire pendre , s'il ne cedoit à un de ses vassaux un bien de campagne, que sa femme lui avoit apporté en mariage. Le ressentiment qu'eut Hamilton de cette injuste usurpation, le porta à assassiner celui qui l'y contraignit. S'étant sauvé de sa prison, il se retira à Lithquo, où il sçut que Murray devoit se rendre. Il l'attendit à son passage, & comme le Régent traversoit la Ville à cheval, il lui tira d'une fenêtré un coup d'Arquebuse, qui le blessa mortellement. Hamilton en vengeant ses injures personnelles, vengea la cause publique, & délivra l'Ecosse d'un

1570. Tyran, qui avoit causé tous les malheurs de sa Patrie, & qui après avoir trahi sa Reine, sa sœur, & sa bienfaitrice, avoit vendu son Roy & son Pays à une Puissance étrangère.

Le lendemain de sa mort, les Scots & les Carrs, soulevés par les partisans de Marie, firent une irruption sur la Frontière d'Angleterre, & mirent tout à feu & à sang. Les Seigneurs du parti de la Reine s'étoient proposé par cet acte d'hostilité d'attirer les armes des Anglois sur l'Ecosse, persuadés que toutes les factions se réuniroient alors contre l'ennemi commun, & que celle du Roy n'ayant plus de chef, se joindroit à la leur. Mais Elisabeth qui pénétra leurs vûes, les déconcerta par la su-

périorité de sa politique. Elle députa Randolph en Ecoſſe, pour ſe plaindre de cette invasion ſoudaine, qu'elle attribua habilement à quelques particuliers ſans aveu, plutôt qu'à la Nation entière. Le Comte de Suffex fut envoyé à la tête d'une armée, pour tirer raifon de cette hoſtilité. Il ravagea, par repréſailles, les terres des Scots & des Carrs, brûla plus de trois cens Bourgs, & environ cinquante Châteaux. Il ſ'appliqua enfuite avec Randolph à entretenir les troubles, à balancer les forces des deux factions, & à faire élire un Régent, qui fût dans les intérêts de l'Angleterre.

Durant cette eſpece d'inter-regne, Grangy qui affectoit toujours de garder la neutralité,

1570.

avoit un grand crédit. Il fit mettre en liberté le Duc de Châteleraud, le Lord Herris, & les autres Seigneurs du parti contraire au Régent, qui étoient détenus au Château d'Edimbourg. Vers ce même tems les Comtes de Huntley & d'Argyle se détachèrent du parti du Roy, & passèrent dans celui de la Reine, ce qui le fortifia considérablement. Néanmoins il étoit toujours le plus foible, & le but d'Elisabeth étoit de le mettre en état de tenir tête à l'autre. Le Comte de Suffex, pour balancer les forces de la faction du Roy, résolut d'attirer dans celle de la Reine le Baron de Hum, Seigneur puissant qui avoit gardé jusqu'à lors la neutralité. Pour cela il entra à main armée dans
ses

ses terres, & s'empara des Châ- 1570.

reaux de Hum & de Fadsth. Le Baron pour se venger de cette injure, qu'il imputa aux Partisans du Roy, se rangea parmi ceux de la Reine. Ceux-ci se trouvant alors en état de former quelque entreprise, résolurent de s'assembler à Lithquo, sous le nom d'Etats, qu'ils prétendirent être en droit de convoquer. Verac Envoyé de France leur promit un puissant secours de la part de son Maître, & le Duc d'Albe s'engagea à leur envoyer dix mille hommes. Animés par l'espérance de se voir bientôt les plus forts, ils écrivirent aux Magistrats d'Edimbourg, pour leur demander la permission de tenir les Etats dans leur Ville. Ceux-ci feignirent d'abord de la leur accorder;

1570.

mais ils firent faire une garde si exacte aux portes , que les Seigneurs du parti de la Reine n'y purent entrer. Ceux de la faction du Roy s'y assemblèrent eux mêmes pour y tenir les Etats au nom du jeune Prince , & pour y élire un Régent. Les Partisans de la Reine eurent recours aux négociations pour rompre cette assemblée , & pour empêcher l'élection. Ils offrirent à Elisabeth de la prendre pour arbitre de leurs différens. Les Etats , de leur côté , députèrent à cette Reine Robert Petcarn , pour l'assûrer que le choix qu'ils alloient faire , ne tomberoit que sur un Seigneur qui lui seroit agréable. En attendant la réponse de la Reine d'Angleterre , les Partisans de Marie assiégèrent le

Château de Glasgow ; mais le 1570.
Comte de Suffex ayant détaché
contre eux Drury, Gouverneur
de Barwick, avec mille hommes
de pied, & deux cens chevaux,
les assiégeans se retirèrent, & se
cachèrent dans les montagnes.
Sur ces entrefaites Petcarn re-
tourna d'Angleterre, & rapporta
la réponse d'Elisabeth. Elle étoit
telle qu'on devoit l'attendre de
sa politique. Pour ne pas man-
quer ouvertement au parti de la
Reine, elle fit entendre qu'elle
souhaitoit qu'il se tint, entre les
deux factions, une conférence, où
l'on chercheroit des moyens de
pacification : & en attendant elle
pria les Seigneurs assemblés à
Edimbourg de suspendre l'élec-
tion du Régent. Ceux-ci embaras-
sés de cette demande, prirent le

1570. parti d'élire un Entre-Roy. Le choix tomba sur le Comte de Lénnox, qu'on avoit fait venir à Barwick, immédiatement après la mort du Comte de Murray. Peu de jours après Elifabeth ratifia elle même cette élection.

— Les premières démarches du nouveau Régent firent juger aux Seigneurs du parti de la Reine, qu'il ne leur seroit pas plus favorable que son prédécesseur. Il commença par assiéger Brochty, où le Comte de Huntley s'étoit retranché. Il demanda, pour cette expédition, de l'artillerie & des munitions à Grangy, qui les lui refusa. Lénnox ne laissa pas d'entreprendre le siège. Huntley n'osant l'attendre, se réfugia dans les montagnes.

Ces succès firent craindre à Eli-

sabeth que le parti du Roy ne ^{1570.}
prît le dessus. Elle engagea le Com-
te de Lénnox à accorder une trêve
à la faction contraire ; & pour
balancer la puissance des Roya-
listes, elle manda secrettement à
Randolph de tâcher d'engager
Grangy à se déclarer ouverte-
ment pour le parti de la Reine.
Ce Seigneur dont les intentions
étoient fort droites, & qui n'avoit
que des vûes de pacification, ba-
lançoit toujours entre ces diffé-
rentes factions, & tâchoit de les
réunir sous les étendarts de sa
Maîtresse. Randolph mit en œu-
vre toutes sortes d'artifices pour
le gagner au parti Anti-royaliste.
Il lui insinua adroitement que tôt
ou tard l'autorité de la Reine pré-
vaudroit, & qu'il n'y avoit point
de sûreté à embrasser une autre

1570. cause. Grangy reconnut le piège & l'évita. Randolph ne pouvant réussir par cette voye, eut recours à des moyens plus efficaces. Il engagea Lénox à prendre les armes contre lui, & à ravager ses terres. Cet acte d'hostilité eut le succès que Randolph s'en étoit promis. Grangy se voyant attaqué par les Royalistes & recherché par les Seigneurs du parti contraire, ne balança plus à se déclarer en faveur des derniers.

Cependant la France & l'Espagne sollicitèrent avec de nouvelles instances, la liberté de Marie Stuart. L'intercession de ces Puissances eut peut-être fait quelque impression sur Elisabeth, si le Pape ne se fût porté, vers le même tems, à une démarche, qui aigrit de plus en plus cette Reine. Il

fulmina contre elle une Bulle dans 1570.
laquelle il la traitoit d'usurpatrice, d'impie & d'esclave de tous les vices. Il délioit ses Sujets du ferment de fidélité, & vouïoit cette Princesse à l'anathême. Felton eut l'audace d'afficher cette Bulle aux portes du Palais. En même tems Thomas & Edoüard Stanley, fils du Comte de Derby, & petit fils du Duc de Norfolck, entreprirent de délivrer Marie Stuart; & quelques Seigneurs se soulevèrent dans les Provinces du Nord. Elisabeth songea à étouffer ces étincelles de révolte. Elle fit pendre Felton dans le lieu même où il avoit affiché la Bulle. L'Evêque de Ross qui avoit trempé dans la conjuration du Nord, fut arrêté, & on se saisit des autres Chefs de la révolte.

1570.

Les esprits étoient fortement agités, & il se fit une si grande fermentation, que tout le Royaume parut menacé d'un soulèvement général. Elisabeth dans cette crise violente, craignit d'aigrir le peuple par un excès de sévérité. Elle fit grace au plus grand nombre des coupables, & n'en livra que deux à la rigueur des Loix. Ce fut par ce même motif qu'elle tira de sa prison le Duc de Norfolck, après lui avoir fait promettre qu'il renonceroit au mariage de la Reine d'Ecosse. Mais elle le fit observer de près, & elle lui tendit des pièges, dans lesquels le Duc tomba peu de temps après. Pour répondre aux sollicitations des Ambassadeurs de France & d'Espagne, elle consentit à traiter de la liberté de Marie Stuart. Elle
lui

lui fit faire des propositions par 1570.

Cécil ; Mais elles étoient de telle nature, qu'il étoit aisé de voir qu'Elisabeth ne cherchoit qu'à amuser la Reine d'Ecosse, & toutes les puissances qui s'intéressoient à son sort. On exigeoit de Marie qu'avant que de quitter l'Angleterre, elle promît de ratifier le Traité d'Edimbourg, & de renoncer à ses prétentions sur ce Royaume, du vivant d'Elisabeth & de sa postérité : de ne faire aucune alliance, & de n'en renouveler aucune, avec quelque puissance que ce fût, au préjudice de l'Angleterre ; de ne point introduire de troupes étrangères en Ecosse ; de ne pratiquer aucune intelligence avec les Anglois ou les Irlandois, sans le consentement d'Elisabeth ; de li-

1570. vrer tous les Rebelles d'Irlande ou d'Angleterre, qui s'étoient réfugiés en Ecoſſe ; de dédommager les Anglois des frontières, des pertes que l'incurſion des Scots & des Carrs leur avoit cauſées : de pourſuivre les meurtriers du Roy ſon Epoux , & ceux du Régent : de donner ſon Fils en ôtage, pour la garantie de ces articles : de ne ſe marier avec aucun Seigneur Anglois , ſans le conſentement de la Reine d'Angleterre, ni avec qui que ce fût , ſans celui des Etats de ſon Royaume : de défendre à ſes ſujets de paſſer en Irlande, ſans la permiſſion expreſſe d'Elifabeth ; de donner, outre ſon Fils, ſix ôtages tels qu'on les lui demanderoit ; de conſentir à perdre tous ſes droits ſur la Couronne d'Angleterre, ſi elle formoit quelque

complot contre Elisabeth ; de 1570.
laisser encore pour trois ans les
Châteaux de Hum & de Fadsth
entre les mains des Anglois ; de
leur céder outre cela quelques pla-
ces sur les frontières de Gallway
ou de Cantyr, pour mettre l'Ir-
lande à couvert des irruptions des
Ecossois ; enfin de faire approu-
ver & ratifier tous ces articles
par l'assemblée des Etats. Marie
Stuart renvoya ces propositions
aux Chefs de son parti en Ecosse,
& les chargea d'y répondre.
Ceux-ci ayant décidé que leur
Reine, quoique captive, devoit
traiter avec Elisabeth en termes
égaux, dressèrent les articles sui-
vans, pour servir de réponse aux
propositions de la Reine d'Angle-
terre. Que Marie consentoit à ra-
tifier le Traité d'Edimbourg,

1570.

& qu'elle renonceroit à ses droits sur le Thrône d'Angleterre , du vivant d'Elisabeth & de ses enfans : qu'elle ne feroit aucun nouveau traité, & qu'elle n'accepteroit aucun secours du dehors, pourvû qu'Elisabeth la mît en état , avec les seules forces de son Royaume , d'étouffer les rebellions de ses sujets : qu'elle n'auroit aucune intelligence avec les Anglois , pourvû qu'Elisabeth en usât de même à l'égard des Ecoffois : que c'étoit à la faction, qui prenoit le nom du Roy , qu'il falloit demander les Anglois ou les Irlandois , qui s'étoient réfugiés en Ecoffe : que les dommages causés par les Scots & par les Carrs , n'égalotent pas les ravages que les Anglois avoient faits les premiers en Ecoffe ; qu'ainsi

il falloit nommer de part & d'au- 1570.
tre des Commissaires, pour éva-
luer les pertes : que la Reine con-
fentoit à faire punir, selon la ri-
gueur des loix, les meurtriers de
son Epoux, & ceux du Comte de
Murray; qu'il étoit inouï qu'on
voulût forcer son inclination dans
le choix d'un mari, & disposer
malgré elle de son cœur & de sa
main : qu'elle empêcheroit les
Ecossois de passer en Irlande
sans la permission de la Reine
d'Angleterre, pourvû qu'Elisa-
beth empêchât de son côté, les
Anglois de passer en Ecosse sans
la permission de Marie : qu'elle
donneroit volontiers six ôtages,
tels qu'on les demanderoit, à
l'exception toutesfois du Duc de
Châtelleraud, des Comtes de
Huntley, d'Argyle & d'Athol;

1570.

qu'elle consentoit à perdre ses droits sur la Couronne d'Angleterre, si elle formoit quelque entreprise contre Elifabeth, à condition qu'en pareil cas Elifabeth subît quelque peine équivalente ; que bien loin de laisser plus longtems aux Anglois les Châteaux de Hum & de Fadsth, Marie prioit instamment la Reine d'Angleterre de les restituer au Baron de Hum : qu'enfin elle ne pouvoit donner son Fils en ôtage, puisqu'il n'étoit pas en sa puissance.

Elifabeth en offrant la paix à Marie Stuart, à des conditions si dures, s'étoit bien attenduë que cette démarche ne l'engageroit à rien. Cependant pour persuader aux Ambassadeurs de France & d'Espagne, que ses vûës étoient droites & pleines de sincérité, elle convo-

qua une assemblée à Londres, 1570.
composée des Députés des deux
factions, qui partageoient l'Ecosse,
& de sept Commissaires qu'elle
nomma. Le Comte de Mortoun,
Percarn, Abbé de Dunfarnling, &
Jacque Maghill s'y rendirent pour
le parti du Roy: Lesley Evêque
de Ross, à qui l'on avoit rendu la
liberté, l'Evêque de Gallway, &
le Baron de Lévingston y as-
sistèrent comme députés de la Rei-
ne d'Ecosse. Mais après plusieurs
contestations fort vives de part &
d'autre, les Commissaires Anglois
refusèrent de prononcer, & l'exa-
men des articles proposés par Eli-
sabeth, fut renvoyé à la première
assemblée des Etats d'Ecosse.
Marie ennuyée de ces longueurs, 1571.
se plaignit hautement des Com-
missaires, & rappella tous les

1571.

Agens qu'elle avoit à Londres, excepté l'Evêque de Ross, à qui elle ordonna d'y résider toujours, en qualité de son Ambassadeur. Elle écrivit à Grangy & aux autres Chefs de son parti, de ne plus compter sur les paroles d'Elisabeth, & de n'avoir de confiance que dans leur valeur. Ces Seigneurs avoient plus besoin alors que jamais d'être encouragés. Les dix mille hommes que le Duc d'Albe devoit leur fournir n'arrivoient point, & ils attendoient aussi inutilement le secours, que Verac leur avoit promis. Leur parti s'affoiblissoit de jour en jour, & le Régent venoit de leur enlever la Ville de Dumbar. On s'assura vers le même tems de Verac, Envoyé de France, & d'Hamilton, Archevêque de Saint

André. Un Prêtre accusa ce Pré-1571.

lat d'avoir trempé dans le meurtre du feu Roy, & soutint qu'un des Conjurés le lui avoit révélé en confession. L'Archevêque, sur cette seule accusation, fut condamné à être pendu, & vérifia, dit-on, la Prophétie du célèbre Cardan, qui, l'ayanr guéri vingt ans auparavant d'une grande maladie, lui avoit prédit, qu'il mourroit sur un gibet.

Cette mort affligea sensiblement la Reine d'Ecosse, qui perdit en lui un de ses plus zélés Partisans. Cette Princesse, depuis les dernières conjurations, étoit gardée plus étroitement que jamais. On ne lui avoit laissé que dix domestiques & un Aumônier, qui composoient toute sa maison. Elle résolut de recourir encore

1571.

au Duc de Norfolck, & elle lui écrivit dans les termes les plus capables de réveiller sa tendresse, & d'exciter son ambition. Elle fit remettre le paquet à Ridolfi, & lui confia en même tems d'autres lettres pour le Pape, pour le Roy d'Espagne, & pour le Duc d'Albe. En même tems l'Evêque de Ross agit puissamment auprès du Duc. Il l'assûra que le Pape feroit tous les frais de la guerre, & qu'il avoit destiné, pour cette entreprise, cent mille écus d'or : qu'il en avoit déjà distribué douze mille aux Anglois réfugiés à Rome : que l'Espagne fourniroit six mille hommes d'infanterie, & quatre mille chevaux : qu'il y avoit en Angleterre une infinité de mécontents, qui n'attendoient qu'un Chef

pour se déclarer ; qu'étant aussi 1571.

cher qu'il l'étoit à toute la nation, personne n'étoit plus digne que lui de la commander. Ces discours flattèrent tellement l'ambition & la vanité de Norfolck, qu'il donna aveuglément dans tous ces projets. Il approuva le voyage de Ridolfi, mais il n'osa lui donner des lettres de créance. Il rejetta aussi la proposition que lui fit l'Evêque de Ross, d'assembler ses amis, de s'assurer de la personne d'Elisabeth, & de ne la relâcher, qu'après qu'elle auroit consenti au rétablissement de la Religion Catholique en Angleterre, & au mariage du Duc avec la Reine d'Ecosse.

Le Duc de Norfolck avoit fait transcrire par Higford, son Secrétaire, les lettres que Marie

1571. Stuart lui avoit envoyées, & celles dont Ridolfi son Agent étoit chargé, pour le Pape & pour le Roy d'Espagne. Il en avoit remis la copie à Ridolfi, & il avoit ordonné à Higford de bruler l'original, qui étoit en chiffre. Higford, au lieu de jeter au feu ces papiers, les cacha sous les nattes de sa chambre, & la suite fit voir que ce n'étoit pas sans dessein.

M. de la Motte-Fenelon Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre, ayant quelques secours d'argent à remettre aux Partisans de Marie en Ecosse, s'adressa au Duc de Norfolck, pour les leur faire tenir. Le Duc se chargea de la somme, & la mit entre les mains de son Secrétaire. Celui-ci la confia à un nommé Brown, qui fut chargé de l'en-

voyer au Baron de Herris. Pour 1571.
ne donner aucun soupçon à
Brown, on lui fit accroire que
ce n'étoit que de l'argent blanc.
Mais Brown ayant jugé au poids
que c'étoit de l'or, alla porter le
sac chez Cécil, & dit qu'il l'a-
voit reçu du Secrétaire du Duc
de Norfolck. On l'ouvrit sur le
champ & on y trouva une lettre
de M. de Fenelon, au Résident
de France en Ecosse. Higford
fut arrêté, & après avoir avoué
que cette somme lui avoit été
remise par son Maître, il indi-
qua l'endroit de sa chambre, où
il avoit caché les lettres de la
Reine d'Ecosse. Elisabeth fit vi-
siter la maison du Duc de Nor-
folck. On y trouva effectivement
les papiers & le chiffre de Marie
Stuart. Norfolck fut conduit à

1571. la Tour, & le lendemain Elisabeth lui envoya des Commis-faires, pour l'interroger. Il nia d'abord qu'il eut écrit à la Reine d'Ecosse, & qu'il en eût reçu aucune lettre. Il ne se doutoit point de la trahison de son Secrétaire, & il fut étrangement surpris, lorsqu'on lui montra l'original de ces lettres. Il se retrancha à protester, qu'il n'avoit jamais formé de dessein contre l'Etat, ni contre la Reine, & qu'en appellant des secours étrangers en Angleterre, il n'avoit prétendu s'en servir, que pour châtier les Rebelles d'Ecosse. Les intrigues de Ridolfi furent découvertes vers ce même tems, & ne firent que donner de nouvelles lumieres. Ce fidele Agent du Pape, après avoir conféré avec

son Maître & avec le Duc d'Albe, 1571.
avoit fait partir pour l'Angleterre un ancien domestique de Marie Stuart, nommé Baillif, à qui il avoit remis des lettres pour la Reine d'Ecosse, pour le Duc de Norfolk, pour l'Ambassadeur d'Espagne, pour l'Evêque de Ross, & pour le Baron de Lumley. Baillif n'eut pas plutôt débarqué en Angleterre qu'on l'arrêta, & qu'on se saisit de ses papiers, qui furent envoyés au Baron de Cobham, qui commandoit sur la Frontière.

L'Evêque de Ross en ayant été informé, se donna tant de mouvemens, qu'il vint à bout de retirer des mains de Cobham les véritables lettres, & d'en substituer d'autres, qui ne contenoient rien d'important, ni de criminel.

1571.

Il prévint Baillif, afin qu'il niât constamment qu'il eût apporté d'autres lettres, que celles qu'on avoit remises au Baron de Cobham ; mais Baillif ayant été appliqué à la question, avoüa tout, & dit qu'il falloit chercher, chez l'Evêque de Ross, les véritables lettres. On se transporta sur le champ chez le Prélat : on visita sa maison ; mais il avoit eü la précaution de se défaire de ces papiers & de les mettre en dépôt chez un de ses amis. On se prépara à l'interroger, mais il allégua les privilèges de sa charge, & il répondit qu'il ne rendoit compte de ses actions qu'à sa Souveraine. Le Conseil d'Elisabeth chercha les moyens d'arrêter le cours de ses intrigues. Ce Prélat factieux faisoit
éclorre

éclorre sans cesse de nouveaux 1571.
complots. Il souffloit le feu de la
sédition, au dedans du Royaume.
Il armoit les Puissances Etrangé-
res, & il avoit des relations dans
toutes les Cours. C'étoit pour
ainsi dire, l'homme de toutes les
Puissances & l'Agent universel
de toutes les intrigues de Marie
Stuart, du Pape, du Roy d'Es-
pagne, du Duc d'Albe, des
Guises, des Anglois réfugiés
dans les Pais-Bas, & des Ca-
tholiques du Royaume. Ses in-
trigues étoient d'autant plus dan-
géreuses, que son caractère d'Amba-
assadeur le mettoit à l'abri de
toute recherche. On résolut de lui
disputer cette qualité, dans laquel-
le il se retranchoit toujours, & par
là d'arrêter ses pratiques.

Ce fut aux jurisconsultes qu'on

1571. s'adressa pour cet effet. On leur proposa quatre questions à résoudre ; à sçavoir : si un Ambassadeur , convaincu d'avoir conspiré contre le Prince , auprès duquel il réside , peut jouir des prérogatives de sa charge , & s'il n'est pas soumis à la Loi , comme ennemi ? Secondement : si un Prince déposé , & auquel on a donné un successeur , peut avoir un Agent ? En troisième lieu : s'il peut donner à cet Agent , le titre d'Ambassadeur ? Enfin , si ce Ministre peut réclamer les droits des Ambassadeurs , quand on a notifié au Prince qui l'envoie , & à lui même , qu'on ne le reconnoit plus pour tel ? Ces questions , qui tendoient toutes à ôter à la Reine d'Ecosse le droit d'avoir un Ambassadeur , & à au-

thoriser le procès qu'on vouloit ^{1571.} faire à l'Evêque de Ross, furent décidées d'une maniere conforme aux vûes d'Elisabeth. Les Jurisconsultes répondirent, qu'un Ambassadeur, qui cabale contre le Prince, vers lequel il est envoyé, est dès lors déchû de ses privilèges : qu'on peut le regarder comme un ennemi, & qu'il est sujet aux peines de la Loi : que le droit d'avoir des Ambassadeurs, n'appartient qu'à des Souverains : & qu'un Prince déposé, ne peut conférer ce titre à son Agent : qu'un Prince qui n'est point privé de son Royaume, peut avoir un Agent, & que l'importance de sa légation doit décider, si ce Ministre peut prendre le titre d'Ambassadeur, ou non : qu'enfin, un Prince pouvoit

1571.

chasser de ses Etats un Ambassadeur , qui ne se contenoit pas dans les bornes de sa charge , en ménageant néanmoins , le plus qu'il seroit possible , les droits sacrés & inviolables des Ambassadeurs.

Les Commissaires, munis de ces décisions, procédèrent juridiquement contre l'Evêque de Ross, & ils commencèrent par lui déclarer qu'on ne le reconnoissoit plus pour Ambassadeur. Ensuite, on le cita devant le Conseil, où il fut accusé d'avoir voulu troubler la tranquillité du Royaume. L'Evêque de Ross se retrancha à son ordinaire, sur les droits de sa charge. Il protesta qu'il étoit Ambassadeur d'une Reine indépendante, & injustement détrônée ; que le but de sa légation

étoit de solliciter sa liberté, & 1571.
son rétablissement sur le Thrône,
& d'établir la paix & l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse. On produisit des témoins contre lui; mais Lesley les refusa, alléguant une ancienne coutume, qui avoit force de loi, en vertu de laquelle les Anglois & les Ecoissois ne pouvoient être entendus en témoignage, les uns contre les autres. Après qu'on eut examiné, si cette coutume favorisoit, sans exception, tous les Habitans des deux Royaumes: si elle ne se bornoit pas simplement aux Habitans des Frontières, & si elle devoit avoir lieu dans l'affaire présente, on envoya l'Evêque de Ross à la Tour, où il fut retenu pendant deux ans.

Cependant pour prévenir de

1571.

nouveaux complots, le Parlement fit en faveur d'Elisabeth un Statut, par lequel il condamnoit à une prison perpétuelle, & à la confiscation de tous leurs biens, ceux qui formeroient quelque entreprise contre la Reine : qui oseroient avancer qu'un autre a des droits plus légitimes qu'elle sur la Couronne d'Angleterre : qui publieroient qu'elle est Hérétique, ou Schismatique : qui usurperoient ses armes & ses titres pendant sa vie, & qui prétendroient que le Parlement n'a pas le droit de régler la Succession à la Couronne. On déclara, par le même statut, coupables de haute trahison, ceux qui recevraient des Bulles ou des brefs du Pape, qui porteroient dans le Royaume des Chapelets, des Agnus,

DE MARIE STUART. 455
& des Médailles bénites. Il fut 1571
encore ordonné qu'on rappellerait tous les fugitifs, qu'on les obligerait à venir faire leurs soumissions au Gouvernement, & que tous les transports frauduleux de leurs biens seroient annullés. Le Parlement délibéra, s'il ne feroit pas un acte particulier contre la Reine d'Ecosse, dans lequel on lui déclareroit que, si elle trempoit à l'avenir dans quelque conjuration, on procéderoit contre elle, comme on le feroit contre la femme d'un Pair du Royaume. Mais Elisabeth contente du zèle de son Parlement, empêcha que cet article ne fût ajouté au Statut. Cette feinte modération lui fit beaucoup d'honneur, & lui attracha de plus en plus le cœur de ses sujets.

1571.

Sur ces entrefaites, le Parti de Marie Stuart commença à se relever en Ecosse. Grangy étant entré dans Edimbourg, y fit tenir les Etats, au nom de la Reine, & le Comte de Lénnox les convoqua en même tems au nom du Roy, dans un des fauxbourgs de la même Ville. Ces deux Partis se condamnèrent réciproquement, & comme s'ils se fussent donné le mot, ils résolurent de se rassembler au mois d'Aoust, les Etats du Roy à Sterlyn, ceux de la Reine à Edimbourg. Grangy proposa aux Seigneurs de son Parti, d'aller surprendre les Royalistes à Sterlyn, le jour même qu'ils devoient s'assembler. Cet avis fut généralement applaudi. On fit partir des troupes, qui se trouvèrent aux portes de la Ville dès

DE MARIE STUART. 457
dès la pointe du jour. C'étoit le ^{1571.}
tems où les sentinelles avoient
coutume de se retirer pour pren-
dre leur repos. Grangy entra dans
Sterlyn à la tête de ces troupes,
& d'abord il se saisit du Régent &
du Comte de Mortoun. Il eut fait
prisonniers les autres Seigneurs
du parti Royaliste, si ses soldats
ne se fussent arrêtés au pillage.
Tandis qu'ils se dispersoient dans
la Ville, le Comte de Marr sortit
du Château à la tête de sa gar-
nison, & enleva le Comte de
Mortoun des mains de ceux qui
l'emmenaient; le Régent étoit
aussi sur le point d'être délivré,
lorsqu'un soldat le tua par derri-
re, contre la volonté de Grangy.
Le désordre s'étant mis alors dans
les troupes de la Reine, Grangy
fit sonner la retraite. Le lende-

1571, main, les Royalistes s'assemblèrent, & l'on procéda à l'élection d'un nouveau Régent. Randolph Envoyé d'Elisabeth, s'intrigua beaucoup pour faire tomber le choix sur le Comte de Mortoun, son intime ami; mais tous les suffrages se réunirent en faveur du Comte de Marr, homme doux & pacifique, & tel qu'il le falloit dans ces tems de troubles & de discordes. En effet dès les premiers jours de son administration, il fit des démarches vers la paix, & il proposa un accommodement aux Seigneurs du Parti de la Reine; mais les intrigues de Randolph, & du Comte de Mortoun empêchèrent le succès de cette négociation.

La Reine d'Angleterre voyant que sa personne & son Etat

étoient menacés tous les jours de 1571.

quelque nouvelle entreprise, songea à intimider par un exemple éclatant, ceux de ses Sujets qui seroient tentés à l'avenir de former contre elle quelque complot. La mort du Duc de Norfolck fut résolüe, & jugée nécessaire pour la sûreté de l'Etat. On fit comparoître ce Seigneur devant les Pairs du Royaume. Il fut ac- 1572.

cusé d'avoir entrepris d'ôter la Couronne & la vie à Elisabeth : d'avoir voulu se marier avec une Princesse, qui avoit usurpé les armes & les titres de Reine d'Angleterre : de lui avoir prêté une somme d'argent considérable ; d'avoir favorisé la révolte des Comtes de Northumberland & de Westmorland ; d'avoir sollicité le Pape, & le Roy

1572.

d'Espagne, en faveur de Marie Stuart, & d'avoir entrepris de rétablir la Religion Romaine en Angleterre ; enfin d'avoir fait tenir des secours d'argent au Baron de Herris, & à plusieurs autres Ecoffois, ennemis d'Elisabeth. Le Duc se contenta de se justifier de la première de ces accusations, qui étoit la plus grave, & qui seule méritoit la mort. Il soutint qu'il n'avoit attenté ni aux jours ni à la vie d'Elisabeth, & que le projet d'épouser la Reine d'Ecosse, n'avoit rien de commun avec le crime de haute trahison, qu'on lui imputoit. Les confessions de ses domestiques, & ses propres lettres étoient des preuves convainquantes de ses autres crimes. Mais il étoit innocent de celui là. Ce fut

cependant la dessus qu'il fut jugé. 1572.

On le déclara criminel de haute trahison, & comme tel il fut condamné à être traîné sur une claye jusqu'au gibet : à y être pendu, à en être détaché à demi mort, pour avoir les entrailles arrachées, & pour être écartelé. Elisabeth changea la rigueur & la honte de ce supplice en une mort plus douce & moins ignominieuse, mais toujours injuste. Après avoir longtems balancé, elle expédia un ordre pour lui faire trancher la tête. Norfolck fit voir à la mort plus de fermeté, qu'il n'en avoit montré pendant sa vie. Après avoir fait un discours au peuple, qui parut fort touché de sa disgrâce, il déclara qu'il n'avoit jamais eu la pensée de rétablir la Religion Romaine en Ecosse,

1572.

& qu'il mouroit dans la foy de l'Eglise Anglicane. Il dit au bourreau, qui vouloit lui bander les yeux, qu'il ne craignoit point d'envisager la mort, & il la souffrit en effet avec beaucoup de courage.

Dix jours après cette exécution, lorsque Marie pleuroit encore la perte d'un défenseur & d'un amant, les Juges vinrent l'interroger elle même. Ils l'accusèrent d'avoir usurpé les armes d'Angleterre : de n'avoir point ratifié le Traité d'Edimbourg, par lequel elle s'étoit engagée à les quitter ; d'avoir voulu se marier à l'insçu d'Elisabeth, & dans la vûe de la détrôner ; d'avoir trempé dans la révolte du Nord ; d'avoir assisté les Anglois rebelles des Pays-Bas ; de s'être

servie de Ridolfi, pour armer contre Elisabeth les Puissances étrangères ; d'avoir reçu des lettres de Rome, & d'avoir sollicité la Bulle, fulminée contre la Reine ; enfin, d'avoir souffert que ses Agens la qualifiassent, dans les pais étrangers, de Reine d'Angleterre. Marie refusa d'abord de paroître devant les Commissaires, qu'on lui envoya, protestant qu'elle étoit Reine, & qu'elle n'étoit responsable de ses actions, qu'à Dieu seul. Ensuite elle leur dit, que pour faire éclater son innocence, elle vouloit bien s'abaisser jusqu'à se justifier. Que ce n'étoit que pour obéir à son mari, qu'elle avoit pris le titre de Reine d'Angleterre ; qu'elle l'avoit quitté aussitôt après la mort de ce Prince, & qu'elle n'a-

1572. voit jamais eu dessein de le reprendre du vivant d'Elisabeth; qu'elle n'avoit pas crû que son mariage avec le Duc de Norfolck, pût être préjudiciable à l'Angleterre; que bien loin de tremper dans aucune révolte, elle avoit toujours été disposée à découvrir à Elisabeth les complots, qui se tramoiérent contre sa personne, & qu'elle l'auroit fait, si la Reine eut daigné la voir ou l'entendre; qu'elle n'avoit secouru aucun Anglois rebelle, & qu'elle avoit seulement recommandé au Duc d'Albe la Comtesse de Northumberland; qu'ayant sçû que Ridolfi avoit accès auprès du Pape, elle l'avoit employé pour des affaires qui n'intéressoient en rien l'Angleterre; qu'elle n'avoit fait aucune démarche pour se pro-

curer la liberté ; mais qu'elle n'a-
voit pû s'empêcher de seconder
les bonnes intentions de ceux qui
s'étoient employés pour sa déli-
vrance ; qu'elle n'avoit reçu du
Pape que des lettres de consola-
tion, & de pieté ; que bien loin
d'avoir sollicité la Bulle d'ex-
communication, elle l'avoit jettée
au feu aussi-tôt après l'avoir lûë ;
qu'elle ne pouvoit empêcher
qu'on la traitât de Reine d'An-
gleterre dans les païs étrangers ;
que si elle avoit imploré l'assis-
tance du Pape & du Roy d'Es-
pagne, ce n'avoit point été dans
la vuë d'envahir l'Angleterre ;
mais dans le dessein d'être rétablie
sur son Thrône. Elle demanda
enfin, supposé qu'on lui fît son
procès, qu'on ne lui donnât point
d'autres Juges, que le Parlement

1572. d'Angleterre. Cette affaire n'alla pas plus loin. Elifabeth ne vouloit qu'intimider la Reine d'Ecosse, & lui faire entendre que ses intrigues lui étoient connues. Elle lui porta un coup plus sensible, par la signature d'une ligue offensive & défensive avec la France. Cette ligue fut signée à Blois, au mois d'Avril de l'année 1572. Les articles principaux portoient, que Charle IX & Elifabeth se défendroient mutuellement, contre tous ceux qui les attaqueroient, sous quelque prétexte que ce fût; qu'il ne seroit rien innové en Ecosse, & que les deux Couronnes contractantes travailleroient à maintenir ce Royaume en paix, selon les loix présentes; à le défendre contre les ennemis du dehors; à étouffer ses trou-

bles domestiques, & à empêcher 1572.
qu'aucunes troupes étrangères n'y
abordassent. Ce fut tout ce que
Charle IX put obtenir de la
Reine d'Angleterre en faveur de
l'Ecosse : encore cet article
étoit-il conçu en des termes fort
équivoques. Car le Roy de Fran-
ce entendoit, *par les loix présentes*,
le gouvernement qui subsistoit
sous l'autorité de la Reine, re-
gardant comme illégitime celui
de ses Sujets rebelles ; au lieu
qu'Elisabeth entendoit sans doute
le gouvernement présent & ac-
tuel de ce Royaume, sous l'auto-
rité du jeune Roy. Charle IX
insista pendant quelque tems sur
la délivrance de la Reine d'E-
cosse, & dans un entretien qu'il
eut avec Smith & avec Walsin-
gham, Agens du traité de Blois,

1572. il leur déclara, qu'il vouloit que cet article fût compris dans le Traité. » Allégués ce que vous » voudrez, leur dit-il. Vous sçavez l'alliance qu'il y a entre » son Royaume & le mien : elle » est ma parente & ma belle sœur, » & elle a été ma Souveraine. » Dieu soit loué de ce qu'elle ne » l'est plus, reprit Smith ». Cette plaisanterie fit rire le Roy, qui se relâcha enfin sur cet article. L'Amiral Clinton fut envoyé en France pour y voir jurer la ligue; Elisabeth la signa à Westminster, en présence du Maréchal de Montmorency, qui s'étoit rendu à sa Cour, pour cette cérémonie. Ce Seigneur, pendant son séjour en Angleterre, fit de nouvelles instances en faveur de Marie Stuart; mais Elisabeth trouva le

moyen de détacher entièrement 1572.
la France des interêts de cette Reine. Ayant intercepté une lettre de Marie au Duc d'Albe, dans laquelle elle se mettoit sous la protection de l'Espagne, au préjudice de l'alliance qu'elle avoit contractée avec Charle IX, elle chargea l'Amiral Clinton de la montrer à ce Prince. Cette démarche étoit d'autant plus injurieuse pour le Roy de France, qu'il étoit alors brouillé avec Philippe, & qu'il s'intéressoit avec beaucoup de chaleur pour la délivrance de la Reine d'Ecosse. Charle IX fut aussi surpris qu'indigné de la lettre de Marie Stuart. *Cette folle, dit-il, ne se tiendra point en repos, qu'elle n'ait perdu la vie sur un échaffaut.*

Le traité de Blois fut suivi de

1572. près du massacre de la Saint Barthélemi. Dans le tems des réjouissances du mariage de Henry le Grand , avec la Princéssé Marguerite , sœur de Charle IX , au milieu de la paix la plus profonde , dans une Cour qui se piquoit de politesse : une femme célèbre par les agrémens de son esprit , & un Prince âgé de vingt trois ans , ordonnèrent de sang froid la plus horrible boucherie. Plus de cent mille François périrent de la main de leurs compatriotes. Cette sanglante exécution porta l'effroi dans toutes les Cours protestantes , & celle d'Angleterre en fut fort alarmée. La nouvelle qui se répandit vers le même tems , de l'arrivée d'un Légat du Pape en France , les avis fréquens que

donna Walsingham, alors Am-^{1572.}
bassadeur dans cette Cour, que
le Duc de Guise avoit des con-
férences secrettes avec des Ecos-
sois réfugiés, & que l'Evêque
de Glasgow, Ambassadeur de
Marie, se rendoit pendant la
nuit chez la Reine Mere, aug-
mentèrent les défiances d'Elisa-
beth. Tout contribua à la confir-
mer dans ses soupçons. Le Lord
Séton Ecossois, qui prenoit la
qualité d'Ambassadeur de Marie,
auprès du Duc d'Albe, avoit fait
un voyage à Paris, & après avoir
eû plusieurs conférences avec le
Roy & avec la Reine Mere, il
étoit retourné à Bruxelles, d'où
il étoit parti pour se rendre en
Ecosse. Mais la tempête l'ayant
jetté sur les côtes de Harwick,
il s'étoit déguisé en Matelot,

1572. avoit traversé l'Angleterre dans cet habillement, & s'étoit rendu à Edimbourg, où il avoit eu plusieurs entretiens secrets avec Grangy & les autres Partisans de Marie Stuart. Ses papiers qu'il n'avoit pû emporter avec lui, tombèrent entre les mains d'Elisabeth, & furent lus en plein Conseil. On y découvrit que Séton avoit ordre d'exhorter les Seigneurs renfermés dans le Château d'Edimbourg, à tenir ferme, & à rejeter toute proposition d'accommodement. On trouva plusieurs lettres, par lesquelles il parut que les Partisans de Marie Stuart, insinuoient au Duc d'Albe de faire enlever le jeune Roy, & de le faire passer en Espagne. En effet l'arrivée du Lord Séton rompit les négociations

tions, que le Comte de Marr ^{1572.}
avoit entamées, avec les Seigneurs
du parti de la Reine, & sa pré-
sence ranima cette faction, pres-
que éteinte, depuis la mort du
Duc de Norfolck.

Quoique Charle IX eut con-
senti qu'on n'insérât dans le trai-
té de Blois aucun article exprès
en faveur de Marie, on étoit
pourtant convenu avec les Am-
bassadeurs d'Angleterre, que les
deux Couronnes envoyeroient
des Plénipotentiaires en Ecosse,
pour s'y assembler, & pour tra-
vailler de concert à appaiser les
guerres civiles. Charle nomma
Ducroc pour assister en son nom
à ces conférences. Ce Ministre
reçut ordre de passer par l'An-
gleterre, & de solliciter la déli-
vrance de Marie Stuart. On le

1572 chargea même de plusieurs instructions particulières pour cette Reine. Mais Elisabeth, qui conçut des ombrages de cette Ambassade, refusa à Ducroc la permission de voir Marie Stuart, & lui défendit même de mettre le pied en Ecosse.

Cependant le compte de Marr cherchoit toujours à concilier les esprits, & à terminer les divisions qui déchiroient le Royaume. Il renoua la négociation avec les Seigneurs du parti de la Reine, & l'on convint d'un accommodement. Le Régent jura la paix en présence de plusieurs témoins. Il se rendit ensuite à Edimbourg, à dessein d'y assembler les Etats, & d'y faire ratifier le traité. Le Comte de Mortoun, Partisan secret de

l'Angleterre, montra une grande 1572.
 opposition pour cet accommodement. Le Régent, pour lui inspirer des vûes plus pacifiques, l'alla voir à sa Maison de Dalkeith. Au sortir d'un repas, que Mortoun lui donna, le Comte de Marr se sentit attaqué d'un mal si violent, qu'il retourna sur le champ à Edimbourg, où il mourut aussitôt après son arrivée. Personne ne douta que Mortoun ne l'eut empoisonné. Les Partisans d'Elisabeth firent jouer tant de ressorts, que la place du Comte de Marr fut donnée au Comte de Mortoun. Le nouveau Régent feignit d'abord de suivre les vûes pacifiques de son prédécesseur, il proposa à Grangy un accommodement. Ce Seigneur 1573.
 répondit qu'il l'accepteroit, pour

1573. vû que ce fût aux mêmes conditions que lui avoit offertes le Comte de Marr, & que tous les Seigneurs de son parti fussent compris dans le traité. Mais Mortoun qui ne cherchoit qu'à affoiblir cette faction, en divisant les chefs, fit dire à Grangy qu'il vouloit traiter en particulier avec lui : qu'autrement il s'accommoderoit avec les Hamiltoniens. Grangy rejetta ces conditions, & ne voulut jamais séparer sa cause de celle de ses alliés. Les Hamiltoniens ne se piquèrent pas de la même fidélité, & ils traitèrent avec Mortoun sans consulter Grangy. L'accommodement fut bientôt conclu, & il fut solennellement ratifié dans l'assemblée des Etats. Grangy se voyant trahi par ses

alliés, voulut renouer les conférences avec Mortoun, & offrit de rendre dans six mois le Château d'Edimbourg. Mais Mortoun s'apperçut que Grangy ne cherchoit qu'à gagner du tems; & comme le Régent n'en vouloit point perdre en d'inutiles négociations, il rompit la conférence & se prépara à réduire Grangy par la force. Mortoun n'avoit ni armes ni munitions, ni aucune des choses nécessaires pour former un siège. Il s'adressa à Elisabeth, qui envoya Drury en Ecosse avec un puissant secours. Le Régent y joignit tout ce qu'il put ramasser de soldats, & les deux Généraux allèrent investir ensemble le Château d'Edimbourg. Grangy se défendit d'abord avec tant de vigueur, que

1573.

Drury commença à craindre de ne pas sortir, à son honneur, de cette entreprise. Cependant l'eau ayant manqué aux assiégés, ils furent contraints de se rendre, après avoir obtenu une capitulation honorable. Mais à peine furent-ils sortis de la place qu'on les arrêta prisonniers, contre le droit des gens, & qu'on leur fit leur procès. Grangy fut condamné à être pendu, & fut exécuté. Le Comte de Lidington prévint le supplice, en s'empoisonnant lui-même; Milord Hum mourut peu de tems après dans sa prison.

La mort de ces braves Seigneurs, que les Anglois sacrifièrent, contre toute justice, au ressentiment de Mortoun, fût la ruine du parti de Marie Stuart en Ecosse; tout plia sous l'auto-

rité tyrannique du nouveau Ré- 1573.
gent. Dix ans entiers s'écoulèrent
sans aucun événement remar-
quable ; on s'accoutuma aux in-
justices d'Elisabeth, & les diffé-
rens Princes qui avoient pris
jusqu'à alors la défense de Marie
Stuart, se lassèrent de la protéger
inutilement. Charle IX étant
mort, le Duc d'Anjou son frere,
qui étoit monté l'année précé-
dente sur le Thrône de Pologne, 1574.
revint en France prendre posses-
sion d'une plus belle Couronne.
Ce Prince n'osa rien entrepren-
dre en faveur de Marie. Il con-
firma même le traité de Blois,
& il proposa à Elisabeth le ma-
riage du Duc d'Alençon son
frere, à qui les Flamans avoient
donné le titre de protecteur de
la liberté Belgique. Le Roy 1578.

1578. députa pour ce sujet Ramboüillet en Angleterre, & l'accueil que fit Elisabeth à l'Ambassadeur de France, fit croire à tout le monde qu'elle songeoit tout de bon à ce mariage.

Le Duc d'Alençon fit lui même un voyage à Londres, & il parut que sa présence ne gâta point ses affaires. Les articles du mariage furent dressés. Elisabeth accabla le Duc de caresses, & le jour de l'anniversaire de son Couronnement, elle lui mit au doigt une Bague, ce qui ne laissa plus lieu de douter qu'elle ne voulut en faire son Epoux. La nouvelle s'en répandit dans toutes les Cours de l'Europe. La Ville d'Anvers en fit des feux de joye, & le Duc reçut des complimens de tous les Ambassadeurs. Mais
Elisabeth

Elifabeth ne tarda pas à déclarer 1578.
 ses véritables sentimens. Après
 avoir passé une nuit dans les
 pleurs, au milieu de ses femmes,
 qui ne purent jamais l'engager à
 se coucher, elle se rendit de
 grand matin dans l'appartement
 du Duc, & lui annonça avec
 beaucoup de douleur apparente,
 que l'intérêt de son Royaume
 l'empêchoit d'accomplir son ma-
 riage, & de suivre l'inclination
 qu'elle se sentoît pour lui. Le
 Duc fut frappé de cette nou-
 velle comme d'un coup de fou-
 dre : il accabla la Reine de re-
 proches : il jeta de dépit la
 bague qu'elle lui avoit donnée,
 & s'emporta avec violence con-
 tre la légèreté des femmes.

Tandis que le mariage du Duc
 d'Alençon se négocioit en An-

1578.

gleterre , les choses commen-
çoient à se broüiller de nouveau
en Ecoſſe. Les Comtes d'Athol
& d'Argyle , s'étant ligués pour
perdre Mortoun , perſuadèrent
au jeune Roy de prendre en
main le gouvernement de ſon
Royaume. La partie fut ſi bien
liée , que le Régent fut obligé de
quitter la Cour , & de ſe retirer
dans ſes terres. Mais ſon génie
inquiet ne lui permit pas de vi-
vre longtems dans cette ſolitude.
Ayant ſçu que le Roy s'étoit
retiré à Sterlyn , il y pratiqua
des intelligences , & il vint à
bout de ſe rendre maître de la
Ville & de la perſonne du Roy.
Il diſſipa la cabale du Comte
d'Athol , & il reprit ſa premiè-
1579.re autorité. L'année ſuivante ,
Eſme Stuart , Baron d'Aubigny ,

neveu du dernier Comte de Lé-
 nox, passa de France en Ecosse,
 à la sollicitation des Guises, qui
 l'exhortèrent à s'insinuer dans
 les bonnes grâces du Roy, &
 à tâcher de supplanter Mortoun.
 D'Aubigny plut au jeune Mo-
 narque, & il devint en peu de
 tems son plus intime confident.
 Ce Prince avoit un autre favori,
 nommé Jacque Stuart, fils du
 Lord Oghiltry, jeune Seigneur
 plein de courage & d'ambition.
 D'Aubigny fut fait Duc de Lé-
 nox, & le Roy conféra à Jac-
 que Stuart, la dignité de Com-
 te d'Aran. Les deux Favoris
 s'unirent contre Mortoun, &
 travaillèrent de concert à sa per-
 te. Un jour que le Prince étoit
 sorti de Sterlyn avec d'Aubigny,
 Jacque Stuart accusa le Régent,

1580. d'avoir assassiné le feu Roy , & ayant obtenu un ordre des Juges pour l'arrêter , il le fit conduire en prison. On lui fit son procès , & il fut condamné à perdre la
1581. tête. Le Roy qui ne l'aimoit point, ne fut pas fâché d'en être délivré. Mortoun étoit haï si généralement , que personne ne prit sa défense ; son fils se saisit de sa cassette , & ne lui fit tenir aucuns secours dans sa prison. Il étoit si dépourvu d'argent , que lorsqu'il fut conduit devant ses Juges , il fut obligé d'emprunter quelques schellins , pour donner à des pauvres qu'il rencontra dans la rue. Il confessa à la mort , que Bothwel lui avoit fait confidence de son dessein , mais il se défendit d'avoir trempé dans l'exécution.

Cependant, la Reine d'Angle-^{1581.}

terre, allarmée des entreprises des deux Favoris, donna ordre à Randolph de soulever contre eux la Noblesse. C'étoit, sur tout, contre le Duc de Lénnox, qu'elle étoit animée. Randolph l'accusa en plein Conseil, d'entretenir avec la France, & spécialement avec le Duc de Guise, des intelligences qui tendoient à la ruine de l'Ecosse & de l'Angleterre. Le Roy envoya le Baron de Hum en Angleterre, pour justifier d'Aubigny. La Reine refusa de lui donner audience, & fit marcher des troupes vers la frontière d'Ecosse. Le jeune Roy & ses Favoris n'en furent point allarmés. Ils commencèrent, par ôter le gouvernement de Sterlyn au Comte de Marr, qu'ils soupçonnoient

1581.

d'être d'intelligence avec l'Angleterre. Ils publièrent ensuite une proclamation, par laquelle il étoit enjoint à tous les Ecoſſois, en état de porter les armes, de ſe tenir prêts au premier ordre. Cette fermeté eut un bon effet. La Reine d'Angleterre rappella ſes troupes, & Randolph, de ſon côté, voyant le mauvais ſuccès de ſes intrigues, prit le parti de ſ'en retourner en Angleterre, ſans prendre congé de la Cour.

C'étoit le ſort de l'Ecoſſe d'éprouver de perpétuelles révolutions. La faveur des deux Stuarts, excita la jaloſie des Grands du
1582. Royaume. Le Comte de Marr à qui l'on avoit ôté le gouvernement de Sterlyn, Clerk Prevôt d'Edimbourg, Gawry de Ruthwen grand Tréſorier, & quel-

ques autres mécontents cabalèrent entre eux, & résolurent d'enlever le Roy. Un jour qu'il chassoit aux environs d'Athol, Ruthwen l'attira dans sa maison. Aussitôt les Conjurés accoururent, & ils se saisirent de sa personne. Ce complot fut appelé l'entreprise de Ruthwen. A la première nouvelle de cet attentat, le Comte d'Aran monta à cheval, & marcha contre les Conjurés, avec quelques troupes ramassées à la hâte ; mais il fut repoussé avec vigueur, & contraint de chercher un azile dans la maison même de Ruthwen, qui lui sauva la vie, mais qui le retint prisonnier. Le Duc de Lénnox se retira à Dumbarton, dont il étoit Gouverneur. On conduisit le Roy à Sterlyn, & là, il reçût les Ambassadeurs

1582.

de France & d'Angleterre, qui lui offrirent leurs services. Mais ce Prince déclara, en leur présence, qu'il approuvoit tout ce qui s'étoit fait à Ruthwen, & qu'il étoit très content des Seigneurs, qui composoient actuellement sa Cour. Il s'ouvrit néanmoins à Carew dans un entretien particulier, & il désavoïa ces sentimens, que la nécessité lui avoit arrachés.

Marie Stuart ayant été informée de la détention de son Fils, écrivit en sa faveur une longue lettre à Elisabeth, dans laquelle elle ne s'oublioit pas elle même. Elle lui faisoit de nouvelles offres, & consentoit à partager son autorité avec son Fils, à le reconnoître pour Roy, & à se l'associer au Thrône. Elisabeth

lui envoya Béal, qui lui présenta 1583.
les articles suivans à signer: qu'elle
& son Fils n'entreprendroient
rien contre Elifabeth ni contre
ses Etats ; qu'elle désaprouve-
roit, comme injuste, tout ce que
François II avoit fait contre l'An-
gleterre, & qu'elle ratifieroit le
Traité d'Edimbourg; qu'elle dé-
couvriroit tous les complots,
formés contre Elifabeth, qui
viendroient à sa connoissance;
qu'elle ne formeroit aucune
entreprise contre le gouverne-
ment d'Angleterre, pour ce qui re-
garde le temporel, ni le spirituel;
qu'elle ne s'attribueroit aucun
droit, sur la Couronne d'Elisa-
beth, du vivant de cette Reine;
& qu'après sa mort, elle soumet-
troit ses prétentions à la décision
du Parlement; que pour préve-

1583.

nir l'objection qu'elle pourroit faire un jour, que n'étant pas libre, elle avoit été forcée d'accepter ces conditions, non seulement elle feroit serment de les exécuter, mais que le Roy son Fils les ratifieroit aussi par serment & par écrit : que les Etats d'Ecosse les confirmeroient, & donneroient des ôtages à la Reine d'Angleterre. La plûpart de ces articles, comme on le voit, dépendoient moins de Marie Stuart, que du Conseil d'Ecosse; & dans la situation où étoient les affaires de ce Royaume, il n'y avoit point d'apparence qu'il y donnât les mains. Marie Stuart entreprit inutilement de les faire ratifier, & la Motte - Fenelon, Ambassadeur de France en Ecosse,

qui en sollicita la signature, ne ^{1583.}
put tirer aucune réponse des
Conseillers de Jacque VI. Ainsi
les offres d'Elisabeth n'étoient
qu'un nouvel artifice, dont elle
se servoit pour amuser la Reine
d'Ecosse, & pour donner le
change à la France & à l'Es-
pagne.

Cependant les Seigneurs de
Ruthwen relâchèrent le Comte
d'Aran, mais on le condamna à
s'exiler de la Cour, & le Prince
fut forcé de consentir à son éloi-
gnement. Pour le Duc de Lénnox,
il quitta de lui-même l'Ecosse, &
il se retira en France, où il mou-
rut peu de tems après. La re-
traite des deux Favoris, ne contri-
bua pas peu à rétablir le calme
dans le Royaume. On remit le
Roy en liberté, après qu'il eût

1583. déclaré, en pleine assemblée des
Etats, qu'il approuvoit tout ce
qui s'étoit passé à Ruthwen. Il
se tint dans le même tems un
Synode à Edimbourg, où le Roy
fut obligé d'envoyer deux Com-
missaires, pour y faire la même
déclaration de sa part; les Etats &
le Synode en dressèrent des actes
authentiques. Peu de tems après,
Le Prince convoqua lui même une
assemblée de sa noblesse à Saint
André, où il reconnut de nou-
veau, que l'entreprise de Ruthwen
n'avoit rien de criminel, & qu'il
ne prétendoit inquiéter personne
à ce sujet, promettant de publier
une Amnistie générale. Enfin,
pour convaincre les Ecoissois de
la sincérité de ses promesses,
il alla rendre visite au Comte
de Gawry. Le Comte se jetta

d'abord à ses pieds, & lui deman- 1583.
da pardon de ce qui s'étoit passé.
Le Roy le releva avec bonté, &
l'assûra qu'il avoit tout oublié.
Les Grands & le peuple applau-
dirent à cette clémence, & se
promirent toutes sortes de prof-
pérités, sous le règne d'un jeune
Prince, qui sçavoit déjà dissi-
muler, & pardonner.

Fin du cinquième Livre.





HISTOIRE

DE

MARIE STUART,
REINE D'ECOSSE

ET DE FRANCE.

LIVRE SIXIÈME.

A R G U M E N T.

Le Comte d'Aran est rappelé à la Cour. Artifices de ce Ministre. Association en faveur d'Elisabeth. Conjuración de Guillaume Parr. Ses dépositions, & son supplice. Wotton est envoyé en Ecosse. Intrigues & complots de cet Ambassadeur. Traité d'Alliance entre

Jacque VI & Elisabeth. Conjuration de Babington. Procès de Marie Stuart. Elle est condamnée à mort. Conduite artificieuse d'Elisabeth. Henry III sollicite inutilement la grace de Marie Stuart. La Sentence s'exécute à Fotheringhaye. Circonstances de la mort de Marie Stuart.

UN Ministre qui a une fois ^{1584.} gouverné son Maître, reprend facilement son ascendant sur lui, & le Prince accoutumé à cette servitude, ne veut pas même qu'on l'en délivre. L'affection de Jacque VI, se réveilla bientôt pour le Comte d'Aran, & plongea le Royaume dans de nouveaux troubles. Le Comte avoit été remis en liberté ; mais on lui avoit défendu de paroître à la Cour. Le Roy ayant demandé à le voir, ses Conseillers s'y opposèrent d'abord, & ne

1584.

consentirent au retour du Favori; qu'après que le Prince leur eût promis, de ne le retenir que vingt-quatre heures. Mais malgré ses engagements, le Roy n'eut pas la force de le renvoyer. Les choses changèrent aussitôt de face à la Cour, & au lieu de l'amnistie qu'on avoit promise aux Seigneurs de Ruthwen, il leur fut enjoint, par une proclamation expresse, de venir demander pardon de leur révolte. La plupart de ces Seigneurs se retirèrent dans leurs terres, les autres se réfugièrent auprès d'Elisabeth. Cette Princesse sollicita en leur faveur, & écrivit à Jacque VI une lettre, dans laquelle elle lui reprochoit, d'avoir manqué de parole aux Seigneurs de Ruthwen, & lui donnoit des leçons de franchise

chise & de droiture, que per-
sonne ne pratiquoit moins qu'elle. Le Roy répondit à Elisabeth, en des termes fort soumis. Il la remercia de ses conseils, lui promit de profiter de ses avis, & de ne rien précipiter, jusqu'à l'arrivée d'un nouvel Ambassadeur qu'elle lui avoit annoncé, & qui devoit s'entremettre pour l'affaire de Ruthwen. Walsingham, qui fut chargé de cette commission, voulut traiter immédiatement avec le Roy, & refusa d'entrer en conférence avec le Comte d'Aran. Le Favori affecta de son côté un grand mépris pour Walsingham. Le Roy l'ayant chargé de remettre à l'Ambassadeur une Bague de prix, il en retira le Diamant, & y fit mettre une pierre fausse.

1584.

Walsingham en fut si offensé , qu'il fut tenté de renvoyer le présent.

Cependant le Roy , que son naturel portoit à la clémence , résolut de faire cesser les poursuites contre les Seigneurs de la ligue de Ruthwen , & il convoqua les Etats à Edimbourg , pour y finir cette affaire. Ce Prince étoit déterminé à la remettre à leur décision , & à publier l'amnistie , s'ils la jugeoient nécessaire pour le bien du Royaume. Le Comte d'Aran , après avoir inutilement combattu les intentions pacifiques de son Maître , vint à bout , par ses intrigues , d'en empêcher l'effet. Comme le sort des Confédérés de Ruthwen , dépendoit des délibérations qu'on prendroit dans l'assemblée des Etats , d'Aran ,

par un trait de politique , ou ^{1584.}
plûtôt de méchanceté, peu commun, amena les choses au point qu'il vouloit. Il prévint quelque jours auparavant les membres de l'assemblée , & leur persuada que le Roy étoit fort aigri contre Gawry , & les autres Rebelles ; que le moyen d'obtenir leur grace , n'étoit pas de la solliciter avec trop de chaleur ; que trop d'empressement , ne feroit que gâter leurs affaires ; qu'il falloit approuver, en apparence, le ressentiment du Prince, & l'exhorter adroitement à ne leur pardonner, qu'à condition qu'ils viendroient eux mêmes demander leur grace, & reconnoître leur faute. Les Grands donnèrent dans ce piège ; ils approuvèrent le projet de l'arti-

1584.

ficeux Ministre, & ils y conformèrent leurs délibérations. Il fut donc résolu, que les Seigneurs de la ligue de Ruthwen n'obtiendroient leur grace, qu'après avoir fait au Roy leurs soumissions, & avoir reconnu leur faute. Les Etats se séparèrent, & le Roy suspendit l'amnistie, qu'il auroit infailliblement publiée, si les Etats la lui eussent demandée. Cette conduite augmenta les défiances des Ligueurs de Ruthwen, qui refusèrent de se soumettre à la démarche qu'on exigeoit d'eux.

Le Prince se laissoit gouverner plus que jamais par le Comte d'Aran, & la haine des Grands augmentoit contre ce Ministre. Melvil représenta au Roy, avec sa franchise ordinaire, qu'il ne

devoit pas se livrer de la sorte à 1584.

ce Favori, qui abusoit de sa confiance, & qui lui faisoit perdre celle de ses plus zélés serviteurs.

Il l'exhorta à l'éloigner de sa personne, & à le sacrifier à la haine de la Noblesse, au repos public, & à ses propres intérêts.

Le Roy, à qui ces remontrances déplurent, lui dit en colere. » Eh!

» qui restera donc auprès de

» moi, si je chasse le Comte d'A-

» ran ». Votre Noblesse, lui

» repliqua Melvil, d'Argyle,

» d'Eglingtoun, Montross,

» Rothefay, & tant d'autres

» amis fideles ». Melvil parla au

Comte d'Aran avec la même li-

berté. Celui-ci lui ayant dit » qu'il

» ne pouvoit se résoudre à quit-

» ter le Prince, tant qu'il le ver-

» roit dans un si grand danger.

1584.

» Le Roy n'est en danger, lui
» répondit Melvil, que parce
» que vous êtes à la Cour. Reti-
» rez vous, & il n'aura plus rien
» à craindre ».

Les Ligueurs de Ruthwen, qui s'étoient la plûpart retirés en Irlande, formèrent vers ce même tems, le plan d'une nouvelle conjuration. Ils en firent part au Comte de Gawry qui étoit resté en Ecoſſe, où il se ménageoit encore dans les bonnes graces du Roy & du Favory. L'affaire fut conduite avec beaucoup de ſecret, & les Rebelles furent maîtres de Sterlyn, avant qu'on ſçût à la Cour la nouvelle de leur irruption. Mais un accident imprévû, déconcerta toute l'entreprise. Le Roy, qui ſoupçonna Gawry d'être d'intelligence avec

les Conjurés, le fit arrêter; ceux- 1584.

ci soupçonnèrent de leur côté Gawry, d'être d'intelligence avec la Cour, & ils s'imaginèrent qu'il ne s'étoit laissé prendre, que pour les attirer dans le piège. La dessus ils prirent l'allarme, & retournèrent dans leur retraite. Gawry fut la victime de cette terreur panique. On lui fit son procès, & il fut condamné à perdre la tête.

Tous les efforts qu'on faisoit, pour détruire le Comte d'Aran, étoient inutiles, & sa faveur augmentoit de jour en jour. Elisabeth, désespérant de ruiner son crédit, résolut de tenter sa fidélité. Elle envoya Davisson en Ecosse, sous prétexte de faire au Roy des excuses, au sujet de l'asyle qu'elle avoit accordé aux Seigneurs fugitifs; mais en effet

1584. pour fonder le cœur du Favori Davifson le trouva accessible aux largesses. Le Comte d'Aran se rendit sur la Frontière , feignant de vouloir s'aboucher avec les Ministres d'Elisabeth , pour traiter d'une paix solide , entre les deux Couronnes. Mais on ne discuta , dans cette conférence , d'autres intérêts , que ceux d'Elisabeth & du Comte d'Aran. Cette Princesse avoit appris par ses espions , que Marie Stuart intriguoit à la Cour d'Ecosse : qu'elle avoit fait accepter à son fils l'association projetée : que le Duc de Guise avoit des liaisons avec ce Prince , & qu'il se proposoit de le marier avec une Princesse du Sang de France. Elisabeth exigea des sûretés pour tous ces articles , & le Comte d'Aran promit

promit en particulier d'empêcher 1584.
que le Roy ne se mariât de trois
ans.

La Reine d'Angleterre scût
avec la même adresse, attirer dans
son parti le Lord Gray, jeune
Seigneur Ecossois, qui avoit suc-
cedé au Duc de Lénnox dans les
bonnes graces du Roy, & qui
partageoit avec d'Aran la con-
fiance de ce Prince. C'étoit un
Partisan secret de la Reine d'E-
cosse, & ses services l'avoient
rendu cher à cette Princesse.
D'Aran, dont l'ambition ne pou-
voit souffrir de concurrent, vint
à bout de l'éloigner de la Cour,
& de le faire envoyer en Am-
bassade en Angleterre. Gray n'y
fut pas plutôt arrivé, que le cha-
grin de cette espece de banisse-
ment, lui faisant oublier ses pre-

1584. mières vertus, le rendit sensible aux caresses, & aux libéralités d'Elisabeth. Il lui découvrit tout ce qu'il sçavoit des intelligences de la Reine d'Ecosse avec son fils; & Marie le croyant toujours fidele, continua à lui communiquer ses desseins, qu'il ne laissa pas ignorer à la Reine d'Angleterre.

On arrêta vers ce même tems un Anglois Catholique, appelé François Trochmorton, dont on avoit intercepté des lettres, adressées à Marie Stuart. Rien n'est plus étonnant que les variations de Trochmorton, dans les interrogatoires qu'on lui fit subir. Il nia d'abord qu'il fût coupable; puis il avoua, qu'étant allé aux eaux de Spa, il s'étoit lié avec des Anglois fugitifs, & avoit con-

féré avec eux, sur les moyens de 1584.
faire entrer une armée étrangère
dans le Royaume ; qu'à son re-
tour Morgan , autre fugitif,
retiré en France, lui avoit com-
munié par lettres, un projet
formé par les Puissances Catho-
liques, & conduit par le Duc
de Guise, pour enlever Marie
Stuart, & pour faire une des-
cente dans la Province de Suffex.
Trochmorton ajouta, qu'il avoit
fait part de ce complot à l'Am-
bassadeur d'Espagne ; qu'il lui
avoit donné la liste des Seigneurs
qui pouroient l'aider dans cette
entreprise ; qu'enfin ils avoient
délibéré en emble, sur les moyens
d'intéresser dans le projet les
Catholiques d'Angleterre. Troch-
morton dans un second interro-
gatoire, nia tout ce qu'il avoit

1584. avancé, & dit, qu'il n'avoit fait cet aveu, que pour éviter la torture. On n'eut point d'égard à sa rétractation, & on le condamna à mort, sur le témoignage des lettres qu'il avoit écrites à la Reine d'Ecosse, & des papiers qu'on avoit trouvés sur lui. Lorsqu'on lui eût annoncé sa condamnation, il confessa de nouveau son crime, & en fit même un aveu plus circonstancié ; mais lorsqu'il fut sur l'échafaut, il se rétracta encore, en sorte qu'il fut difficile de juger, si cette prétendue conjuration avoit quelque fondement.

L'Ambassadeur d'Espagne fut cité au Conseil de la Reine, où il fut sommé de répondre sur les griefs, dont l'avoit chargé Troch-

morton. Ce Ministre au lieu de ¹⁵⁸⁴ se justifier, usa de récrimination contre Elisabeth, & lui reprocha de s'être saisie de l'argent d'Espagne, & d'avoir fourni des secours au Duc d'Alençon, dans la guerre des Pais-Bas. La Reine lui fit signifier de sortir au plutôt du Royaume, & députa Waad en Espagne, pour demander à Philippe un autre Ambassadeur; mais ce Prince approuva tout ce qu'avoit fait son Ministre, & refusa de donner audience au Député d'Elisabeth. La Reine d'Angleterre envoya Waad, à son retour, à Marie Stuart, pour lui faire sçavoir qu'elle étoit prête à renouer la négociation, déjà entamée: & elle lui promit de lui envoyer des Députés à ce sujet. Elle la

1584. pria, en attendant, d'engager son Fils à publier l'amnistie promise aux Seigneurs de Ruthwen, & de donner ordre aux Evêques de Ross & de Glasgow, ses Ministres en France, de mettre fin à leurs intrigues. Marie promit de la satisfaire sur ces deux points, pourvû que de son côté Elisabeth voulut accélérer la conclusion du Traité, & la tirer au plutôt de sa prison. La Reine d'Angleterre lui envoya aussi le Secrétaire Réal, pour la sommer de lui découvrir les complots du Duc de Guise, comme elle s'y étoit depuis peu engagée. La Reine d'Ecosse répondit, qu'elle n'avoit rien promis, que sous la condition qu'on la mettroit en liberté. Elle avoua qu'elle avoit recherché l'amitié du Duc

de Guise : qu'à l'égard de ses ^{1584.} desseins, elle les ignoroit, & que quand bien même elle en seroit instruite, elle ne les découvreroit pas, qu'elle ne fût sûre des intentions d'Elisabeth. Quelque tems après, elle présenta une requeste à la Reine d'Angleterre. Elle la conjuroit d'adoucir la rigueur de sa captivité, & de faire publier en Ecosse, l'association projetée avec son Fils. Mais ces instances furent encore rejetées, & Elisabeth, bien loin de consentir à relâcher sa Prisonnière, ne songea qu'à prendre de nouvelles mesures pour s'en assurer. Elle insinua au Comte de Leicester, son Favori, de former une association particulière de gens de toute condition, qui s'engagèrent par serment, à poursuivre jusqu'à

1584.

la mort , les ennemis de leur Reine.

Il ne fut pas difficile à Marie Stuart, de comprendre quel étoit le but de cette association, qui la regardoit principalement. Aussi songea t'elle à en prévenir les suites; elle renoüa avec Elifabeth, & lui députa Nau, son Secrétaire, pour lui faire les offres suivantes. Elle promet, si on la remettoit en liberté, de contracter avec Elifabeth une étroite amitié; d'oublier toutes les injures passées; de renoncer au titre de Reine d'Angleterre; de ne prétendre, en aucune façon, à cette Couronne, du vivant d'Elifabeth: de faire avec elle une ligue défensive, sans préjudicier néanmoins à l'alliance, conclüe depuis si longtems entre la France & l'Ecosse, & à condi-

tion qu'on ne feroit rien en Angle-¹⁵⁸⁴ terre au préjudice de Marie, ni de de son Fils, avant qu'on les eût ouïs en Parlement. Elle offroit de plus, de demeurer prifonnière, jusqu'à ce qu'elle eût donné des ôtages; de ne rien innover, en matière de Religion, dans son Royaume, pourvû qu'on lui laifât le libre exercice de la sienne; de pardonner à ses Sujets rebelles, à condition que toutes les procédures qui avoient été faites contre elle, seroient supprimées; de recommander au Roy son fils, de prendre des Ministres qui fussent agréables à la Cour d'Angleterre; de solliciter la grace des Seigneurs fugitifs, s'ils vouloient s'avoüer coupables, & si Elisabeth s'engageoit de son côté à les abandonner, en cas que ces Sci-

1584.

gneurs fussent un jour tentés de renouveler leur révolte ; de ne traiter d'aucun mariage pour le Roi son Fils, sans le consentement de la Reine d'Angleterre ; enfin, elle se relâcha jusqu'à promettre, de renoncer pour jamais à la succession d'Angleterre, si Elisabeth jugeoit convenable, pour sa sûreté & pour celle du Royaume, qu'elle ne montât jamais sur ce Thrône. Elle demanda que ce traité, tel qu'elle le proposoit, se conclût au nom de son Fils & au sien, promettant de le faire ratifier par le Roy de France, & par le Duc de Guise. Elle finissoit sa requeste, en priant Elisabeth de se hâter de terminer cette affaire, de peur qu'il ne survînt quelque obstacle, qui en arrêtât l'exécution.

Ces demandes méritoient quel- 1584.
que attention de la part de la Cour
d'Angleterre. Elisabeth les trou-
va si raisonnables, qu'elle parût
disposée à les ratifier. Mais ses
Ministres l'en dissuadèrent, &
lui firent entendre, que Marie
Stuart ne seroit pas plutôt libre,
qu'elle violeroit tous les foibles
engagemens qu'elle auroit con-
tractés dans sa prison; que sa
délivrance n'effaceroit pas le sou-
venir d'une captivité de quinze
années; que son ressentiment
éclateroit tôt ou tard; qu'enfin,
cet accommodement, fût-il sincé-
re de la part de la Reine d'E-
cosse, ne procureroit jamais à
Elisabeth les avantages, qu'elle
pouvoit retirer de la détention de
cette Reine.

Marie Stuart fut sacrifiée à ces

1584.

maximes d'Etat , & suivant le plan de cette cruelle politique, elle fut resserrée plus étroitement que jamais. On la tira des mains du Comte de Schrewsbury , & on la donna en garde à Amias Pawlet , & à Drugeon Drury, deux hommes sévères, qui lui rendirent la captivité plus rude.

1585.

Ces mesures n'empêchèrent pas qu'il ne se formât de nouveaux complots , pour sa délivrance. Guillaume Parr, membre de la Chambre-basse, fut accusé par Newil, son parent, d'avoir conspiré contre Elifabeth. C'étoit un Catholique fort zélé , & il s'étoit fait mettre à la Tour, pour s'être opposé seul à un Bill contre les Jesuites. Deux ans auparavant, il s'étoit sauvé en France pour un assassinat , & il avoit abjuré à

Paris la Religion Anglicane, qu'il ^{1585.}avoit professée jusqu'alors. Mais les Catholiques de son pays, réfugiés dans cette Ville, le régardoient comme l'espion d'Elisabeth. Il se cacha à Lyon pendant quelque tems ; mais il y fut découvert. De là, il se retira en Italie, où il fut encore reconnu ; il erra dans différentes Villes, également abhorré des Catholiques, auxquels il étoit suspect, & des Protestans, qui le régardoient comme un Apostat de leur religion. Enfin, il prit le parti de retourner en Angleterre. Pour rentrer en grace auprès de la Reine, il lui découvrit les complots de Morgan & de quelques autres réfugiés, feignant de n'avoir eu commerce avec eux, que pour s'instruire de leurs

1585.

desseins , & en rendre compte à Elifabeth. Il avoit si bien gagné la confiance de la Reine , qu'elle n'ajouta point foi à l'accusation de Newil , s'imaginant que Parr ne lui avoit communiqué ce prétendu complot , que dans la vuë de l'éprouver. Elle lui envoya néanmoins Walsingham , & elle le fit interroger pour la forme. Parr n'avoit qu'un mot à dire , & il étoit sauvé. Mais le crime aveugle les scélérats , & leur ôte les ressources les plus communes. Il avoua tout , & il fit la déposition suivante , rapportée par de Thou , par Rapin de Thoiras , & par Camden , qui l'a tirée des actes originaux.

Il confessa » , qu'il avoit eu en » France & en Italie , de fréquentes » conférences avec les Catholi-

» ques, & qu'il s'étoit engagé, par 1585.
» ferment, à ôter la vie à Elifabeth,
» pourvû que le Pape & quelques
» sçavans Théologiens approuvas-
» sent son entreprise. Qu'à Venise,
» il avoit eu un entretien particu-
» lier avec un Jesuite, nommé le
» pere Palmio: que sans lui com-
» muniquer plus ouvertement son
» dessein, il lui avoit dit en géné-
» ral, qu'il avoit trouvé un moyen
» de remédier aux maux de sa pa-
» trie; mais qu'il n'osoit s'en servir,
» à moins qu'il ne fût approuvé du
» Pape: que ce Pere avoit loué son
» dessein; qu'il l'avoit recomman-
» dé au Nonce qui étoit à Venise, &
» que ce Prélat lui avoit donné des
» lettres de créance pour le Pape.
» Qu'étant retourné à Paris, il y
» avoit trouvé Morgan, qui l'avoit
» exhorté à former quelque entre-

1585.

» prise, digne de son zèle, & de
» l'espérance, que les Catholiques
» avoient conquë de lui; qu'il avoit
» dit à Morgan, qu'il étoit prêt
» à tuer le premier Seigneur du
» Royaume, s'il le falloit; que
» Morgan lui avoit demandé,
» pourquoi il ne tueroit pas la Rei-
» ne elle même; à quoi il avoit ré-
» pondu, qu'il n'hésiteroit pas à la
» tuer, pourvû qu'il le pût sans cri-
» me. Qu'il avoit proposé ce cas de
» conscience au Pere Wiat, sçavant
» Jésuite, qui lui avoit inspiré
» beaucoup d'horreur pour ce des-
» sein. Que Crighton, Jésuite Ecof-
» fois, l'en avoit pareillement dé-
» tourné, & lui avoit dit qu'il n'é-
» toit pas permis de faire le mal,
» pour procurer le bien. Qu'il
» avoit eu une conférence secrète
» avec le Pere Hannibal Codret;
qu'il

» qu'il avoit communiqué, dans une 1585.
» Chapelle particulière du College
» des Jésuites, avec les Cardinaux
» de Vendôme & de Joyeuse, qui
» ne sçavoient rien de son dessein:
» que les Jésuites lui avoient don-
» né des lettres pour le Pape; qu'il
» avoit écrit lui même à sa Sainte-
» té, pour l'informer de sa résolu-
» tion, & qu'il avoit remis le pa-
» quet entre les mains du Nonce
» Ragazzoni. Que combattu par ses
» remords, il avoit, à son retour,
» découvert à Elifabeth une partie
» de la Conjuración; mais qu'il
» avoit enveloppé son récit, de
» manière à ne point faire soup-
» çonner, qu'il y eut trempé. Que
» sur ces entrefaites, il avoit reçu
» des lettres du Cardinal de Como,
» qui l'exhortoit à poursuivre son
» entreprise; qu'il les avoit mon-

1585.

» trées à Elifabeth ; que ces lettres
» l'avoient fort ébranlé , mais que
» ses remords l'arrêtoient tou-
» jours : qu'il quittoit son poi-
» gnard , toutes les fois qu'il alloit
» chez la Reine , de peur qu'il ne
» fût tenté de la tuer ; mais qu'en-
» fin le livre du Cardinal d'Alen ,
» qu'on lui avoit envoyé de
» Rheims , avoit achevé de le dé-
» terminer ; qu'il y avoit lû , qu'il
» étoit non seulement permis , mais
» même glorieux d'ôter la vie & le
» Thrône aux Princes excommu-
» niés ; qu'il avoit fait part à Newil
» de son dessein ; qu'ils avoient ré-
» solu , de concert , de tuer Elifa-
» beth , lorsqu'elle se promeneroit
» à cheval ; qu'ils s'étoient juré sur
» les saintes Écritures un secret in-
» violable ; mais que Newil l'avoit
» trahi par avarice , & pour en-
» vahir la succession du Comte de

» Westmorland, sur laquelle Guil-
 » laume Parr prétendoit avoir
 » des droits ».

1585.

Sur cette confession, Parr fut condamné à subir le supplice des traîtres. On le pendit à un gibet, on lui arracha les entrailles, & son corps fut coupé en quatre quartiers.

Le Parlement d'Angleterre renouvela à ce sujet, l'association déjà faite, pour la sûreté d'Elizabeth, & la confirma par un acte authentique. Il nomma de plus, vingt quatre Commissaires, pour rechercher tous ceux, qui exciteroient des révoltes contre la Reine; qui attenteroient à sa vie, ou qui s'attribueroient quelque droit sur sa Couronne. Il fut même statué, que la personne pour laquelle il se formeroit de

1585.

pareils complots , feroit deflors déchuë de tous fes droits ; qu'elle feroit déclarée inhabile à fuccéder , & qu'on pourroit même la pourfuivre en Juftice , fi elle étoit atteinte d'y avoir trempé. Les Jé-uites & les Prêtres Catholiques, furent bannis d'Angleterre , & il leur fut ordonné de fortir du Royaume , dans l'efpace de quarante jours , fous peine de la vie.

Elifabeth donnoit toujours une attention particulière aux affaires d'Ecoffe , & elle obfervoit avec foin , tous les mouvemens de cette Cour. Les efpiens qu'elle avoit auprès du jeune Roy , l'avertirent qu'il fongeoit à fe marier , & qu'il avoit jetté les yeux fur la Fille du Roy de Dannemark. En effet , les Ambaffadeurs de ce Prince , s'étoient rendus au-

près de Jacque VI, & le bruit 1585.
s'étoit répandu, que cette alliance étoit le but de leur Ambassade. Elifabeth, qui n'approuvoit point ces liaisons, qui pouvoient augmenter la puissance du jeune Monarque, & le rendre trop indépendant, mit tout en œuvre pour traverser cette négociation. Elle écrivit à Jacque VI, pour lui annoncer l'arrivée d'un Ambassadeur, qu'elle lui envoyoit, disoit-elle, moins pour lui parler d'affaires, que pour l'amuser. C'étoit Edoüard Wotton, homme en effet fort enjoué, mais profond politique, flatteur insinuant, courtisan habile, & Ministre fort dangereux. Il étoit chargé de deux commissions, qui n'étoient ni amusantes pour ce Prince, ni agréables pour les Envoyés de

1585. Dannemark. Le premier objet de son Ambassade étoit , de troubler la négociation des Danois , de les faire insulter par le peuple , & de rompre tout commerce entre eux & les Ecoffois. L'autre , d'enlever le Roy , & de le conduire en Angleterre. Wotton secondé du Lord Gray , qui étoit revenu en Ecoffe , du Comte d'Aran , & des autres pensionnaires d'Elisabeth , fit essuyer mille dégoûts aux Ambassadeurs , qu'on avoit traités jusqu'alors fort honorablement. Le peuple , à qui l'on persuada que leur Maître étoit fils de Marchand , s'accoutuma à les mépriser , & ils furent bientôt la risée de tout le Royaume. La Cour qui les avoit défrayés jusqu'alors , les laissa manquer de tout. Le Roy leur ayant

fait dire de se rendre à Saint 1585.

André, pour recevoir leurs dépêches, & ayant ordonné qu'on leur fournît des chevaux de son écurie pour faire la route, on les fit attendre plusieurs jours à Dumfarnling; les chevaux n'arrivèrent point, & ils furent contraints de faire à pied le voyage. Quand ils furent arrivés à Saint André, on les invita à un festin, qui fut aussitôt contremandé, sous prétexte qu'il n'y avoit point de gibier. Wotton feignant de les plaindre, leur exagéra en secret, l'indignité de ces traitemens. Il leur offrit de l'argent, & leur conseilla de ne point traiter avec le Roy, qui méprisoit leur nation & leurs manières, & qui disoit tout haut, que le Roy de Dannemark étoit roturier. Les Danois furent si irrités de ces

1585. insultes, qu'ils furent sur le point de s'en retourner, sans prendre congé de la Cour. Mais, Melvil qui avoit été chargé de les recevoir & de les accompagner, leur fit sentir qu'ils ne devoient imputer ces traitemens qu'à Wotton, & aux gens de sa cabale. Il alla trouver le Roy, & lui remontra que l'insulte qu'on faisoit aux Envoyés, retomboit sur le Roy de Dannemark, son allié. Le Prince qui étoit prévenu, prit en mauvaise part ces remontrances, & dit à Melvil » qu'il craignoit peu le » ressentiment du Roy de Danne- » mark ; que ce Prince n'étoit pas » même Gentilhomme, & qu'il » n'y avoit que Melvil, & les Fla- » mans qui en fissent cas ». Melvil répliqua, que le Roy de France & la Reine d'Angleterre l'honoroient,

roient; que le premier avoit tou- 1585
jours un Ambassadeur à Co-
penhague, & qu'il faisoit à ce
Monarque, une pension de vingt
mille écus. Que pour ce qui ré-
gardoit son extraction, Frédéric
descendoit d'une maison fort an-
cienne, & qui avoit donné plu-
sieurs Rois au Dannemark. Que
Charles-Quint avoit marié une
de ses sœurs, à un Prince de cette
Maison; & que Jacques III, son
Bisayeul, n'avoit point crû se
méfallier, en épousant la fille de
Christiern Premier.

Le Roy fut surpris de voir
Melvil si bien instruit, & d'ap-
prendre des choses, fort contrai-
res aux préventions que Wotton,
& les autres émissaires d'Elisa-
beth, lui avoient données. Il ré-
solut de faire plus d'accueil aux

1523.

Ambassadeurs; il leur donna une audience particulière, & par les civilités qu'il leur fit, il tâcha de leur faire oublier les mortifications, qu'ils avoient effuyées. Quand ils furent sur le point de partir de la Cour, il demanda si l'on avoit eu soin de leur faire à chacun un présent. Melvil lui ayant répondu que non, ce Prince en parut fort mécontent, & dit en se plaignant de ses Ministres, *je crois que ces gens là veulent me perdre de réputation.* Wotton, après s'être acquité si heureusement du premier objet de sa commission, se disposa à exécuter le second, c'est à dire, à se rendre maître de la personne du Roy. Il entreprit d'intéresser dans ce projet, les Seigneurs de la ligue de Ruthwen, qui s'étoient résu-

giés pour la seconde fois en An-^{1585.}
 gleterre, & il leur écrivit pour
 tâcher de les attirer en Ecoſſe.
 Mais ces Seigneurs qui connoiſ-
 ſoient le génie artificieux de ce
 Miniſtre, refusèrent de ſeconder
 ſes vûes, craignant qu'il ne re-
 cueillît ſeul le fruit d'une entre-
 priſe, dont ils partageroient tous
 le danger. Wotton dépourvû de
 ce ſecours, réſolut d'exécuter par
 lui même ce projet hardi. Après
 avoir tenté inutilement de faire
 enlever le Roy dans le Parc de
 Sterlyn, il fit entrer ſecrètement
 des troupes dans le Château, où
 il entreprit de l'arrêter. Mais
 Melvil découvrit ce complot, &
 emmena le Roy pour quelques
 jours à Kincairdin. Wotton ne
 voyant pas de ſûreté à reſter
 dans le Royaume, après un tel

1585. attentat, se retira avec précipitation, en Angleterre. Il étoit à peine sorti des terres d'Ecosse, que les Seigneurs fugitifs y rentrèrent, & marchèrent à Sterlyn, où ils surprirent le Roy. Ils ne lui firent aucune violence, & ce Prince en fut quitte, pour recevoir les protestations qu'ils lui firent les armes à la main, de leur soumission, pour leur accorder l'amnistie, & l'éloignement du Comte d'Aran.

1586. Les complots d'Elisabeth & de son Ambassadeur, n'empêchèrent pas Jacques VI de conclure dans ce même tems une ligue avec l'Angleterre, sous le nom d'étroite union. On voit par les lettres que Marie Stuart écrivoit alors à Castelnau, que ce traité fut le fruit des intrigues

du Lord Gray ; qu'elle fit tous ^{1586.}
ses efforts pour en détourner
son fils , & qu'elle le menaça
de sa malédiction , s'il étoit assez
ingrat pour le conclure. Elle
apprit avec douleur , non seule-
ment que Jacques VI s'étoit li-
gué avec Elisabeth , mais qu'il
avoit refusé d'accepter l'Acte
d'association , tant de fois propo-
sé. Elle s'en plaignit amèrement
à Castelnau , son Ministre , ou
plutôt son protecteur à la Cour
d'Angleterre , son confident &
son ami. Je rapporteray un ar-
ticle de sa lettre , où elle s'ex-
prime en ces termes.

» Je vous prie que doréna-
» vant , en parlant , ou écrivant
» de lui , (*du Roy d'Ecosse*) vous
» ne luy donniez plus ce nom
» de Roy , qu'il ne mérite , tant

1586. » qu'il me méconnoïtra, comme
» je voi qu'il fait, pour Reine,
» telle que sans lui je suis, &
» serai de droit durant ma vie,
» voir sa Reine & Souveraine:
» & lui sans moi demeurera
» Lord d'Arnley ou Comte de
» Lénox, étant tout à quoi il
» peut prétendre de par son
» pere, à qui j'ai fait honneur,
» l'élevant de mon sujet à être
» mon compagnon, & n'ai
» jamais rien eu par lui. S'il
» eut été fils du Roy François
» Monseigneur, encore auroit-
» il quelque couleur de se haus-
» ser de foy, mais sans moy
» il est trop peu de chose pour
» penser voler de foy-même.

La mort de la Reine d'Ecosse
étoit arrêtée dans le Conseil
d'Angleterre; l'exécution du Duc

de Norfolk, l'Association jurée, 1586.
& confirmée par un Acte authentique, le Statut mémorable du Parlement, le supplice de Parr & de Trochmorton, étoient autant de degrés pour arriver jusqu'à elle. C'étoient les préparatifs de ce grand événement, & comme le prélude de cette sanglante tragédie. Ce n'étoit point assez de prendre ces mesures au dedans. Il falloit se précautionner au dehors, & s'assurer principalement du Roy d'Ecosse, qui ne pouvoit manquer de s'intéresser à cet événement. C'est dans cette vuë, qu'on avoit tâché de se saisir de sa personne; qu'on avoit excité tant de troubles dans son Royaume; & que les divisions ayant cessé, on lui avoit fait faire un traité d'union qui

1586.

lui lioir les mains , & en vertu du quel il entroit , sans le sçavoir , dans l'horrible complot formé contre sa mere. Quand tous ces ressorts furent ainsi préparés , Elisabeth n'attendit plus que le moment favorable , pour les faire jouer. Elle le trouva dans une nouvelle conspiration , qui se forma contre ses jours , & dans laquelle Marie Stuart fut malheureusement impliquée.

Des Prêtres Anglois du Séminaire de Rheims ne cessoient d'exciter leurs compatriotes réfugiés , à venger les cruautés d'Elisabeth , & la Religion opprimée. Ils prêchoient à leurs élèves , que c'étoit un œuvre méritoire & digne du Ciel , d'ôter la vie aux Princes excommuniés , &

que mourir pour une si belle 1586.
cause, étoit voler au martyre.
Robert Giffard, Docteur en
Théologie, au Séminaire de
Rheims, Gilbert Giffard, &
Hadgésou étoient les défenseurs
de ces horribles dogmes. Ils cher-
choient un homme déterminé, &
capable d'un coup hardi. Ils jet-
tèrent les yeux sur un nommé
Savage, & lui firent faire le
vœu de tuer Elisabeth. Ballard,
Prêtre Anglois du même Sémi-
naire, & non pas Jésuite, com-
me M. de Thou le prétend,
avoit déjà été envoyé en An-
gleterre & en Ecosse, afin d'y
sonder la disposition des esprits,
& d'y prendre des mesures avec
les Catholiques des deux Royau-
mes, pour rétablir Marie Stuart.
Pendant le séjour qu'il fit à Lon-

1586. dres, un espion du Secrétaire Walsingham, s'insinua dans sa confiance, lui faisant accroire qu'il étoit Catholique, & Partisan de secret de la Reine d'Ecosse. Ballard revint en France, accompagné de cet espion. Il eut à Paris plusieurs conférences avec le Lord Paget, & avec Mendozze, Ambassadeur d'Espagne. Les Conjurés le renvoyèrent à Londres, & l'adressèrent à un jeune Gentilhomme, nommé Babington, qui dans un voyage qu'il fit en France, avoit été gagné par l'Evêque de Glasgow, & par Morgan. Marie Stuart, à qui l'on avoit recommandé Babington, lui avoit écrit de manière à flatter son ambition, & à l'intéresser de plus en plus à son service. On l'employa à faire tenir à

cette Princesse les lettres qu'on ^{1586.} lui écrivoit de France, & à porter ses réponses. Mais quand elle fut mise sous la garde d'Amias Pawlet & de Drugeon Drury, il n'osa plus se charger de ce dangereux message. Ballard réveilla le zèle de Babington, & lui fit part du complot qui se tramoit, de délivrer la Reine d'Ecosse, & de la placer sur le Thrône d'Angleterre. Babington objecta à Ballard l'impossibilité d'exécuter ce projet, tant qu'Elisabeth vivroit; Ballard lui dit, que cet obstacle avoit été prévu, & qu'il seroit bientôt levé; que Savage avoit fait vœu de tuer Elisabeth, & qu'il n'attendoit que le moment pour l'accomplir. Babington repliqua, qu'un seul homme n'en viendrait jamais à bout;

1586.

que cette entreprise demandoit
aumoins six personnes, & il s'of-
frit à être du nombre. Peu de
jours après, un inconnu lui remit
une lettre de Marie Stuart, dans
laquelle cette Princesse lui re-
prochoit son refroidissement,
& le prioit de lui remettre
un paquet, qu'on avoit dû lui
donner de la part de l'Ambas-
sadeur de France, à qui Morgan
l'avoit adressé. Babington s'ex-
cusa dans sa réponse, sur l'extrê-
me vigilance des espions d'Elis-
abeth, & lui communiqua con-
fusément, le complot qui se
préparoit. Marie lui écrivit une
seconde lettre, & après avoir
loué son zèle, elle lui indi-
qua les moyens de la délivrer,
& le chargea de promettre de sa
part, des récompenses à tous

ceux qui s'employeroient pour 1586.
cette entreprise.

Les principaux des Conjurés, furent Charnock, Maxwell, Abington, Barnewell, Savage & Babington. Ils convinrent, qu'aussitôt après l'arrivée d'un secours, qu'on attendoit de France, ils exécuteroient leur projet, tandis que cent des Conjurés iroient délivrer la Reine d'Ecosse. Pendant ce tems là, Ballard & Babington encourageoient leurs complices, & les animoient par les plus grands exemples. Les six Conjurés se firent peindre dans un même tableau, Babington au milieu, avec des emblèmes, qui enveloppoient leur complot. Walsingham qui éclaircit de près la conjuration, & qui sçavoit tout ce qui se

1586.

passoit, par le canal de l'espion, qu'il avoit mis auprès de Ballard, en avertit la Reine, & trouva même le moyen d'avoir le tableau qu'il lui montra. Elle y reconnut Barnewell. Quelques jours après, comme elle se promenoit seule dans son jardin, elle apperçût cet homme, & après l'avoir regardé fixement : » Il faut avouer, dit elle, assez haut » pour être entendue; que je suis » bien gardée, je n'ai pas un seul » homme armé auprès de ma personne. Barnewell qui entendit ces paroles des rapporta aux Conjurés, & leur fit sentir, combien il lui eût été facile de tuer la Reine dans ce moment, s'il avoit été accompagné. Il tardoit à Babington de voir arriver les secours étrangers; Ballard s'offrit d'aller

en France pour hâter le départ de ces troupes auxiliaires. Comme on obtenoit alors difficilement des passe-ports, Babington qui se croyoit moins suspect au Ministère, alla en demander un au Secrétaire Walsingham, à qui il fit entendre, que par le moyen des connoissances qu'il avoit à Paris, il pourroit découvrir des secrets importants, touchant la Reine d'Ecosse. Cet homme avoit résolu d'accompagner Ballard en France. Le Secrétaire, usant de son côté de dissimulation, lui accorda le passeport, joüa beaucoup son zèle, & lui promit de le récompenser. Dans le tems qu'il se préparoit à partir, Giffard arrivé depuis peu en Angleterre, alla trouver de lui-même le Secrétaire Walsingham, & lui détailla tout le plan de la

1586. conjuration. Il lui dit qu'on l'employoit à faire tenir des lettres à Marie Stuart, & à renvoyer ses réponses. Walsingham lui fit beaucoup de caresses, & jugeant qu'un tel homme pourroit lui être d'un grand secours, il lui promit de s'employer pour lui auprès d'Elizabeth, l'instruisit de la manière dont il devoit se conduire, & lui donna une lettre pour Amias Pawlet, par laquelle il le prioit de permettre, que Giffard corrompît un de ses domestiques, pour faire rendre à Marie les lettres qui lui étoient adressées, & pour en retirer les réponses. Pawlet ne voulut pas souffrir qu'aucun de ses domestiques se chargeât de cette iniquité. Mais il indiqua à Giffard, un Brasseur du voisinage, qui s'y prêta sans scrupule. Par
cc

ce moyen toutes les lettres des Conjurés furent renduës à Marie Stuart ; Walsingham en tiroit auparavant une copie , ainsi que des réponses de Marie , qui passoient par ses mains. Cependant Elisabeth , craignant qu'à la fin Ballard & Babington ne lui échapassent , donna ordre qu'on arrêtât le premier , sous prétexte qu'étant Catholique , il étoit entré dans le Royaume sans passe-port. Babington consterné à cette nouvelle , crut la conjuration découverte. Il alla chez ses compagnons , qui moins éffrayés que lui , lui représentèrent qu'il paroissoit que Ballard n'avoit été arrêté , que sur sa qualité de Prêtre Catholique. Il se rendit cependant chez le Secrétaire Walsingham , & le pria de faire

1586. élargir le prisonnier, parce que c'étoit un homme dont il devoit se servir en France, pour découvrir les intrigues de la Reine d'Ecosse. Walsingham continuant à dissimuler, rejetta l'emprisonnement de Ballard sur la vigilance des espions, qui étoient chargés de rechercher les Ministres Catholiques, & les Jésuites. Il lui promit de travailler à son élargissement, & lui conseilla néanmoins, de n'avoir aucun commerce avec ces sortes de gens, qui étoient suspects au Gouvernement. Mais peu de jours après, Babington lui-même, & tous les autres Conjurés furent arrêtés & conduits à la Tour. On les interrogea chacun en particulier, & ils s'avoüerent coupables.

Elisabeth fit partir sur le champ ¹⁵⁸⁶
 un de ses Officiers, pour porter
 à la Reine d'Ecosse la nouvelle
 de l'emprisonnement des Conju-
 rés. Marie montoit à cheval pour
 aller à la chasse. Sa première
 pensée fut de retourner sur ses
 pas, & de remonter dans sa
 chambre pour mettre ses papiers
 à couvert; mais on s'en étoit
 déjà saisi, & ils furent envoyés
 à Elisabeth. Nau & Curle, ses
 Secrétaires, furent arrêtés,
 avant que Marie eût le tems
 de leur parler. On lui prit tout
 ce qu'elle avoit d'argent chez
 elle, afin qu'elle ne pût s'en
 servir pour de nouvelles entre-
 prises.

La Reine d'Angleterre vou-
 lant sauver Giffard du soupçon
 de perfidie auprès de Marie, &

1586. de ses Partisans, lui suscita une affaire particulière, qui n'avoit aucun rapport avec la conjuration, & pour laquelle il fut banni du Royaume. Le fourbe, se ressouvenant qu'il avoit des papiers importans en dépôt chez l'Ambassadeur de France, alla le trouver avant son départ, & lui laissant un carton coupé entre des mains, il le pria de remettre ces papiers, à celui qui lui apporteroit une pareille marque. Giffard la donna au Secrétaire Walsingham, qui envoya retirer les papiers. On fit le procès à quatorze des Conjurés, qui furent condamnés à mort; & l'on dressa des Actes authentiques de leurs dépositions, pour s'en servir contre Marie Stuart. On interrogea Nau & Curle, ses

Secrétaires. Ils confessèrent qu'ils 1586.
avoient écrit les lettres en chif-
fre , qu'on avoit trouvées dans
le cabinet de leur Maitresse , aussi
bien que celles qui avoient été
interceptées , par la trahison de
Giffard.

Elisabeth munie de ces pièces
authentiques , envoya Wotton en
France , pour en faire part au
Roy , & pour lui montrer des
lettres de la Reine d'Ecosse , qui
découvroient ses intelligences ,
avec le Roy d'Espagne , & avec
le Duc de Guise. En même tems
elle fit instruire dans les for-
mes , le procès de la Reine d'E-
cosse. Le Statut , qu'on avoit
fait l'année précédente , ser-
vit de fondement à cette éton-
nante procédure. Elisabeth nom-
ma quarante deux Commis-

1586.

faïres , du nombre desquels furent les Secrétaires Cécil , & Walsingham. Ces Juges se rendirent au Château de Fotheringhaie , dans le Northumberland , où cette Princesse avoit été transférée. Ils lui notifièrent leur commission , scellée du grand sceau , & la lui donnèrent à lire. Marie Stuart la parcourut , sans témoigner aucune émotion. Elle leur dit : » Qu'elle n'avoit » jamais douté que l'association » générale , & que l'acte qui » l'avoit suivie , n'eussent été » faits contre elle , & qu'elle avoit » bien prévu qu'on la rendroit responsable de tout les complots » étrangers , ou domestiques , qui » se formeroient contre l'Angle- » terre. Une chose me surprend , » ajouta-t-elle , c'est qu'Elisa-

» beth , ma bonne sœur , veuille 1586.
» me traiter comme sa sujette , &
» m'ordonne de comparoître en
» jugement , moi qui suis Reine ,
» & qui ai appris à ne rien faire ,
» qui soit indigne de moi , ou de
» mon fils. Graces au Ciel , je
» n'ai perdu ni le jugement , ni
» l'esprit. J'ignore les Loix d'An-
» gleterre , & je ne connois pas
» davantage les Pairs , devant
» qui l'on veut que je réponde.
» Je suis sans conseil , on m'a
» enlevé tous mes papiers. Je
» n'ai point commis de crime ,
» & je ne puis être jugée que
» sur ce que j'ai dit , ou écrit ;
» mais je suis bien sûre qu'on
» ne trouvera rien de coupable
» dans mes discours , ni dans
» mes lettres , à moins qu'on
» ne me fasse un crime d'avoir

1586. » désiré mon élargissement , &
» intercedé auprès des Puissan-
» ces étrangères , ce que je n'ai
» jamais prétendu cacher.

Les Commissaires prirent acte de sa réplique , & en ayant fait expédier une copie , ils la lui envoyèrent le lendemain , la priant de leur faire sçavoir , si elle s'en tenoit à cette réponse. La Reine leur fit dire , qu'elle étoit conforme à ses sentimens , & demanda seulement qu'on y insérât une chose qu'elle avoit oubliée. C'étoit au sujet d'un des articles de la commission , qui portoit : que Marie , ayant joüi de la protection des loix d'Angleterre , devoit être jugée suivant ces mêmes loix. Elle répondit : que toute la terre sçavoit qu'elle s'étoit réfugiée en Angle-
terre

terre pour y chercher un azile; 1586.

qu'elle y avoit été retenue injustement; qu'il étoit faux, par conséquent, qu'elle eût joui de la protection de ces loix; qu'elle ne les connoissoit pas même, & que jamais personne ne les lui avoit expliquées. Elle disputa pendant plusieurs jours sur l'incompétence des Juges, & elle refusa de comparoître: on la menaça de la juger par défaut, comme une personne absente; elle méprisa cette menace, & persista dans son refus. Mais enfin, Hatton l'un des Commissaires, la détermina à répondre.

Il lui représenta en particulier;
 » que son silence ne pourroit
 » tourner qu'à son préjudice;
 » qu'en voulant éluder le Jugement, elle donneroit matière à

1586.

» de nouveaux soupçons ; qu'elle
» étoit accusée , à la vérité , mais
» qu'elle n'étoit pas pour cela
» condamnée : que ses Juges lui
» étoient plus favorables qu'elle
» ne pensoit , & qu'ils ne souhai-
» toient rien tant , que de la trou-
» ver innocente ». Marie Stuart ,
après avoir protesté pour la se-
conde fois contre le Jugement ,
& pris acte de sa protestation ,
consentit à être interrogée. Les
Députés s'étant assemblés dans la
salle du Château , la Reine s'y
rendit aussitôt , la tête couverte
d'un voile , accompagnée de ses
femmes & de son Médecin. Lors-
qu'elle eût pris séance , le Chan-
celier Bromley lui exposa le détail
de sa commission , & dit ; que la
Reine d'Angleterre , ayant eû la
douleur d'apprendre , que Marie

avoit conspiré contre sa personne, 1586.
contre l'Etat, & contre la Religion, avoit nommé quarante deux
Commissaires pour l'interroger,
& pour sçavoir ce qu'elle avoit
à répondre pour sa justification.
Ensuite, ayant lû l'acte de la
commission, il la pria de s'y sou-
mettre. Quand le Chancelier eût
cessé de parler, Marie se leva,
& lui adressant la parole; » Je
» suis venue, dit-elle, en Angle-
» terre, pour y chercher la pro-
» tection qui m'étoit due; mais
» au lieu des secours que j'atten-
» dois, j'ai reçu les plus indignes
» traitemens. On m'a jettée dans
» une honteuse prison, où j'ai
» languï pendant dix huit ans. Je
» ne reconnois ni l'autorité d'E-
» lisabeth, ni la vôtre; je n'ai de
» Juge que Dieu seul, & si je

1586.

» m'abaisse à paroître aujourd'hui
» devant vous, ce n'est que pour
» faire éclater mon innocence ».
Le Chancelier nia qu'on lui eût
promis aucun secours, & rejetta
sa protestation, en tant que
la commission particulière qu'ils
avoient, n'admettoit point de dis-
tinction dans les personnes des
coupables. Les Commissaires or-
donnèrent qu'on insérât dans un
registre, la protestation de Ma-
rie, & la réponse du Chancelier.
Le Procureur Général lût ensuite
à haute voix, le dernier Statut du
Parlement; & après avoir fait un
récit abrégé de la Conjuración de
Babington, il conclut que la Reine
d'Ecosse avoit encouru la peine
portée par ce Statut, puisqu'elle
avoit eû connoissance de la Conju-
ration, & que même elle y avoit

trempe. Marie, après avoir atta- 1586.

qué la validité de cette loy, à laquelle, comme Reine, elle ne pouvoit être soumise, protesta qu'elle n'avoit jamais connu Babbington; qu'elle ne lui avoit jamais écrit, & qu'elle n'en avoit jamais reçu de lettre; qu'elle n'avoit pas même entendu parler de la dernière Conjuración; que Ballard lui étoit inconnu; qu'elle sçavoit seulement en général, que les Catholiques remuoient en Angleterre; mais qu'étant renfermée dans une étroite prison, & observée de fort près, elle n'étoit point à portée d'apprendre tous les complots qui se tramoient, & encore moins de les empêcher. Alors, on lût les lettres que Babbington lui avoit écrites, & qui contenoient, quoique sous des

1586. termes envelopés, le mystere de la conspiration. Marie répliqua, qu'il n'étoit pas impossible que Babington eût écrit ces lettres; qu'il s'agissoit seulement de sçavoir, si elle les avoit reçues. Là dessus on lût la confession de Babington, qui avoit avoué qu'il avoit écrit plusieurs fois à la Reine d'Ecosse, & qu'il en avoit reçu des réponses; on lût aussi les copies de certaines lettres en chiffre, que Babington disoit avoir reçues de cette Princesse, & qu'il avoit montrées à Savage & à Ballard, suivant leur propre aveu. Elle se retrancha à dire, que Babington avoit pû écrire tout ce qu'il avoit voulu; mais elle protesta qu'elle ne lui avoit jamais écrit. A l'égard des lettres en chiffre, elle les défavoüa, & dit, que ses ennemis avoient pû avoir

son chiffre, & s'en servir, pour ^{1586.} lui imputer de fausses lettres. Enfin, on produisit d'autres lettres en chiffre, par lesquelles il paroissoit que Marie approuvoit la Conjuratation; elle nia qu'elle les eût écrites, & assûra qu'elles étoient contrefaites. Elle accusa même Walsingham d'en être l'auteur: celui-ci s'en justifia d'une manière dont elle parût satisfaite. Voilà ce qui se passa dans la première séance, qui se tint le matin du quatorzième jour d'Octobre.

L'après midi, on fit la lecture des lettres que Paget avoit écrites à Marie Stuart, par lesquelles il l'informoit d'un complot tramé à Paris, entre Mendozze, Ballard & lui, pour faire une descente en Angleterre; & on prouva par le témoignage de Curle, son Se-

1586.

crétaire, qu'elle avoit reçu ces lettres. Marie se retrancha à dire, que quand tout cela seroit vrai, il ne s'ensuivoit pas, qu'elle eût attenté à la vie d'Elisabeth. Quant au témoignage de ses Secrétaires, elle dit qu'elle croyoit Curle honnête homme, mais qu'il s'en falloit bien qu'elle eût une idée aussi avantageuse de la probité de Nau; que les Rois seroient fort à plaindre, si leur vie dépendoit de la fidélité de leurs Secrétaires; que Nau & Curle avoient pû inférer dans ses lettres, plusieurs articles qu'elle ne leur avoit pas dictés, & qu'ainsi, on ne pouvoit la convaincre, que sur sa propre écriture; elle assûra de plus, que si ses Secrétaires étoient présens, & lui étoient confrontés, comme la loy l'or-

donnoit, ils la déchargeroient de 1586.
toute accusation.

Ensuite, le Lord Burghley l'accusa d'avoir voulu faire conduire son fils en Espagne, & transporter à Philippe II, ses droits sur la Couronne d'Angleterre. La première de ces accusations lui parut si frivole, qu'elle ne se mit pas même en devoir d'y répondre. Quant à la seconde, elle se contenta de dire, que par sa naissance elle étoit héritière présomptive d'Elisabeth, & qu'elle pouvoit céder ses droits à qui elle vouloit, sans être obligée d'en rendre compte. Un des Commissaires l'accusa d'avoir envoyé son chiffre à quelques Catholiques. Elle convint du fait; mais elle soutint, qu'on ne pouvoit lui en faire un crime, ni lui défendre de traiter avec

1586. les gens de sa Religion. On revint aux témoignages des Secrétaires, & aux dépositions des Conjurés, mis à mort; elle demanda que les premiers lui fussent confrontés, & elle affirma toujours qu'elle n'avoit jamais connu Babington, ni Ballard. » Mais, dit le grand » Trésorier, vous connoissiez du- » moins Morgan, qui a envoyé » ici Guillaume Parr, pour assas- » finer Elisabeth, & à qui vous » faites une pension ». « J'ignore, » répliqua Marie, ce que Morgan » a fait; tout ce que je sçais, c'est » qu'il a perdu son bien à mon » service; au reste, il ne m'est pas » moins libre de lui assigner une » pension, qu'il ne l'est à Elisa- » beth, d'en donner une au Lord » Gray, & au Roy d'Ecosse lui- » même ». On passa ensuite aux

autres chefs de l'accusation, qui 1586. portoient; que la Reine d'Ecosse avoit formé le complot d'envahir l'Angleterre, & d'y ruiner la Religion Evangélique; on lût les lettres, qu'elle avoit écrites, à ce sujet, à Mendozze, & à Paget. Mais comme tout cela ne prouvoit point, qu'elle eût conspiré contre la vie d'Elisabeth, elle déclara qu'elle n'avoit rien à répondre sur ces griefs, & qu'on ne devoit point lui faire un crime, des efforts que ses Partisans faisoient, pour la délivrer; qu'elle même avoit signifié à Elisabeth, qu'elle chercheroit tous les moyens imaginables de se procurer la liberté. C'est ainsi que se termina la seconde séance.

Le lendemain, les Commissaires s'étant rassemblés, Marie

1586. réitéra sa protestation sur leur incompétence, la fit enregistrer de nouveau, & prit acte de l'enregistrement. Elle se plaignit ensuite, qu'on eût rejeté toutes les voyes d'accommodement, qu'elle avoit proposées; & qu'on lui eût fait l'affront de lire publiquement ses lettres, où elle parloit de beaucoup de choses, qui n'avoient aucun rapport aux crimes, qu'on lui imputoit. Le Lord Burghley prit la parole, & dit, qu'on avoit été forcé de lire ces lettres d'un bout à l'autre, pour y démêler les complots dont on la chargeoit, & les circonstances qui pouvoient y être liées. Marie l'interrompit à ces mots, & dit qu'on pouvoit bien prouver les circonstances, mais non le fait principal; que

son innocence ne dépendoit point 1586.
de la fidélité de ses domestiques;
qu'elle les croyoit gens de probité,
mais qu'enfin ils étoient hom-
mes, & capables, par conséquent,
de se laisser corrompre. Que ses
lettres n'ayant point de suscrip-
tion, pouvoient fort bien avoir
été adressées à d'autres, & qu'il
n'étoit pas impossible qu'on y
eût inféré à son insçu beaucoup
de choses, dont elle démontreroit
la fausseté, si elle avoit ses
papiers, & si on lui confrontoit
seulement un de ses Secrétaires;
le Trésorier répondit, qu'on ne
lui objectoit que des choses, qui
s'étoient passées depuis le dix-
neuvième de Juin dernier; que
ses papiers lui serviroient peu,
puisque Babington, & ses Secrétaires même, sans avoir été ap-

1586. pliqués à la torture , avoient
reconnu que ces lettres venoient
d'elle ; qu'au reste , il laissoit aux
Juges à décider , si l'on devoit
ajouter plus de foi à son simple
désaveu , qu'aux témoignages
de ses accusateurs. Il ajouta qu'il
étoit vrai qu'elle avoit fait des
propositions à Elisabeth ; mais
que si elles n'avoient pas été
écoutées , elle ne devoit s'en
prendre qu'à elle même , & aux
Ecossois ; que ceux-ci avoient
refusé de donner leur Roy en
ôtage , & que dans le tems
qu'on négocioit un accommo-
dement , Morgan avoit envoyé
Parr , en Angleterre , pour
tuer Elisabeth. » Ah ! lui dit
» Marie , je vois bien que
» vous êtes mon ennemi » ;
« non , repliqua Burghley , je

» ne le suis que de ceux de 1586.
» ma Reine ». On relût ensuite
quelques unes des lettres, qu'elle
l'avoit écrites à Paget, où elle
lui disoit, que le Roy d'Espagne
n'avoit point d'autre moyen de
réduire les Pays-Bas, que de
travailler à mettre la Couronne
d'Angleterre, sur la tête d'un
Prince Catholique. On fit aussi
la lecture d'une lettre qu'elle
avoit reçûe du Cardinal d'Alen,
où ce Prélat la qualifioit de Sé-
rénissime Dame, & lui mandoit
que son affaire avoit été recom-
mandée au Duc de Parme. Marie
ramena les Juges à l'article le
plus important de l'accusation,
& dit, que Babington, & ses
Secrétaires, l'avoient dénoncée
pour se sauver eux-mêmes;
qu'elle n'avoit jamais entendu

1586. parler des six assassins; qu'à l'égard de ses Secrétaires, leur témoignage n'étoit pas recevable, puisqu'ils lui avoient prêté serment de fidélité, & qu'on ne devoit les regarder, que comme des parjures, lorsqu'ils dépoient contre leur Souveraine; que Nau écrivoit, la plûpart du tems, autrement qu'elle ne dictoit, & Curle, tout ce qu'il plaisoit à Nau de lui suggérer; qu'ils pouvoient avoir innocemment avancé des faussetés pour se sauver, persuadés que la qualité de leur Maitresse, la mettroit à l'abri de toute poursuite; qu'elle n'avoit jamais ouï parler de Ballard, mais bien d'un certain Hallard, qui lui avoit offert ses services; qu'elle ne les avoit point acceptés, parce

ce qu'elle avoit découvert, que 1586.

c'étoit un espion de Walsingham ; qu'elle connoissoit le Cardinal d'Alen, pour un Prélat respectable, & le Pape, pour le seul, & le véritable Chef de l'Eglise ; qu'aureste, elle ne pouvoit empêcher les Etrangers de lui donner les titres qu'ils vouloient. On relût enfin quelques articles particuliers, des lettres qu'elle avoit écrites à Mendozze, où elle parloit de transporter au Roy d'Espagne, ses prétentions sur la Couronne d'Angleterre : elle répondit, qu'étant depuis longtems, renfermée dans une étroite prison, où sa santé dépérissoit de jour en jour, ses amis lui avoient conseillé de remettre au Roy d'Espagne, ses droits sur la succession d'Elisabeth ;

1586. qu'on lui avoit même envoyé un livre, où l'on prétendoit prouver les droits de Philippe, sur l'Angleterre, mais qu'elle n'avoit pas voulu le lire. Quand elle eût cessé de parler, le grand Trésorier lui demanda, s'il ne lui restoit plus rien à alléguer pour sa défense; » je demande, dit-elle, d'être ouïe en plein Parlement, ou en présence de la Reine & de son Conseil ». A ces mots, les Commissaires se séparèrent, & retournèrent à Londres. Ils s'assemblèrent quelque tems après, à Westminster, dans la Chambre Etoilée; Nau & Curle, comparurent devant eux, & confirmèrent par serment, leurs premières dépositions. Alors, les Juges prononcèrent unanimement la Sentence

de condamnation, contre Marie Stuart, & la déclarèrent atteinte, d'avoir violé le dernier Statut du Parlement. 1586.

Les Chambres s'étant assemblées, quatre jours après, approuvèrent & confirmèrent la Sentence, renduë par les Commissaires. On présenta ensuite une adresse à Elisabeth, pour la prier d'en ordonner la publication & l'exécution. La Reine d'Angleterre répondit à cette adresse, par un discours plein d'ambiguités, qu'elle tint au Parlement : après s'être étenduë assez au long, sur l'amour que lui portoit son peuple, sur les prospérités, que le Ciel avoit répandües sur un Regne de vingt-huit ans, elle se plaignoit amèrement de se voir contrainte de

1586. prononcer contre une Princesse
de son sang, & contre une Rei-
ne, à qui elle pardonneroit vo-
lontiers, s'il ne s'agissoit que de
sa vie, & si le salut de son peu-
ple, n'y étoit pas intéressé. » Je
» n'ai point oublié, ajoutoit-elle,
» l'association que vous avez
» faite pour ma sûreté, & dont
» je n'avois jamais entendu par-
» ler, que quand on me la mon-
» tra, signée de la plûpart d'en-
» tre vous. Les liens de mon
» affection, en sont devenus
» plus étroits : car je ne trouve
» de douceur que dans vôtre
» zèle à me servir, & dans le
» bien de l'Etat. Comme l'affaire
» dont il s'agit est aussi impor-
» tante, qu'elle est unique dans
» son espece, je ne crois pas
» que vous attendiez de moi,

» que je me détermine sur le 1586.
» champ ; dans les affaires les
» moins épineuses , vous sçavez,
» que ma méthode , est de déli-
» bérer longtems , avant que de
» rien décider. Je prie Dieu qu'il
» m'éclaire , & qu'il m'inspire
» une résolution également avan-
» tageuse à l'Eglise , à l'Etat ,
» & à vous mêmes. Cependant ,
» pour prévenir les dangers , où
» nous exposeroit un trop long
» délai ; je vous ferai sçavoir
» mes intentions avant peu ; at-
» tendez de moi , toute la ten-
» dresse , que de bons Sujets
» peuvent attendre d'une bonne
» Reine.

Elisabeth envoya quelques
jours après , le grand Chance-
lier à la Chambre Haute , &
Puckering , aux Communes , pour

1586. les prier de chercher un tempérament, qui pût sauver à la fois & la Reine d'Ecosse, & l'Etat. Les deux Chambres répondirent, qu'il étoit impossible de pourvoir à la sûreté du Royaume, tant que Marie Stuart vivroit; qu'Elisabeth ne devoit point différer à prononcer sa condamnation; que si c'étoit une injustice, de refuser l'exécution des Loix, au moindre sujet, c'en étoit une bien plus grande, de la refuser à tout un peuple, qui demandoit d'une commune voix, la tête de Marie Stuart.

Cependant les Puissances étrangères, interposèrent leur médiation, pour sauver Marie. L'Aubespine, Ambassadeur de France, dévoué au Duc de Guise, suspendit pendant quelque tems,

l'exécution de la Sentence. Le 1586.

Roy d'Ecosse écrivit de son côté à la Reine d'Angleterre , & lui députa le Lord Gray , & Robert Melvil. Celui-ci parla avec toute la force qu'on devoit attendre d'un fidèle sujet ; sa hardiesse pensa même lui couter la liberté , & on délibéra , si on ne l'envoyeroit pas à la Tour. Pour le Lord Gray , il demanda aussi publiquement , la grace de Marie , comme sa commission l'exigeoit ; mais attaché de longue main à Elisabeth , il lui conseilla , en particulier , de se défaire de sa captive. Sur ces entrefaites , arriva Pompone Bellièvre , qui fit de fortes instances , au nom de Henry III , son Maître. Il présenta un long mémoire , à Elisabeth , contenant les motifs ,

1586. qui devoient la porter à la clémence. Il y en a qui ont prétendu , que le zèle de Bellièvre n'étoit qu'un artifice , & que chargé d'intercéder publiquement , pour la Reine d'Ecosse , il avoit des ordres particuliers , pour solliciter sa mort ; mais c'est un bruit , que les ennemis de Henry III, semèrent alors , & qui n'avoit d'autre fondement , que la haine , que ce Prince portoit aux Guises.

Deux mois se passèrent depuis l'arrivée de cet Ambassadeur , sans que la Sentence s'exécutât. Le peuple Anglois craignit qu'Elisabeth n'eût changé de résolution ; les Sectaires en prirent l'allarme ; les Chefs du Conseil Privé , qui pour la plûpart avoient jugé la Reine d'Ecosse , appréhen-
doient

doient déjà son ressentiment, si 1586.

elle échapoit de leurs mains, & si par une de ces révolutions si ordinaires dans ce Royaume, elle venoit à monter sur le Thrône d'Angleterre. Ils envoyèrent des Députés à la Reine, pour se plaindre de ce qu'on différoit le supplice. L'Aubespine fut accusé vers le même tems, d'avoir corrompu deux assassins, & de les avoir excités à tuer Elisabeth. Le Conseil s'assembla aussitôt chez le grand Trésorier. Quoique l'Ambassadeur alléguât les privilèges de sa charge, il fut cité & ses Juges lui firent une sévère réprimande. La nouvelle de cette prétendue conspiration, anima de plus en plus le peuple contre Marie Stuart. Il n'y eut qu'un cri dans toute l'An-

1586. gleterre , contre elle. On disoit publiquement , qu'il n'y avoit plus de sûreté pour Elisabeth , tant que la Reine d'Ecosse vivroit. Les esprits échauffés se persuadèrent , que le Royaume étoit menacé de l'irruption d'une armée étrangère. On publia qu'une flotte d'Espagnols avoit paru sur les côtes de Galles ; qu'on avoit vû le Duc de Guise dans la province d'Essex , à la tête d'une formidable armée ; que la Reine d'Ecosse s'étoit sauvée de sa prison , & levoit des troupes dans le Nord ; que la vie d'Elisabeth étoit menacée & qu'on alloit mettre le feu aux quatre coins de Londres.

1587. La multitude excitée par ces fausses rumeurs , demanda à grands cris la mort de Marie

Stuart. Le Parlement qui s'as-
sembla alors, mécontent des irré-
solutions d'Elisabeth, la menaça
de lui refuser un subside, pour
la guerre des Pais-Bas. On censura
hautement sa conduite, & on lui
reprocha, qu'elle refusoit la jus-
tice à son peuple. Quelques Sei-
gneurs se jettèrent même à ses
pieds, & la conjurèrent, les lar-
mes aux yeux, d'avoir pitié d'eux
& de leurs enfans; de pourvoir
à sa propre sûreté; à la conser-
vation du pur Evangile, & au
salut de ses Sujets. Elisabeth,
croyant avoir mis son honneur
à couvert, par ses feintes résistan-
ces, résolut enfin de donner
à son peuple, la satisfaction qu'il
demandoit. La veille de la Purifi-
cation, elle publia la Sentence, &
expédia l'ordre fatal pour l'exé-

1587. cution. Il étoit conçu à peu près
dans ces termes: » Elifabeth par la
» grace de Dieu , Reine d'An-
» gleterre, de France & d'Irlan-
» de, à nos amés & féaux Cou-
» fins George, Comte de Schrewf-
» bury, grand Maréchal d'An-
» gleterre, Henry, Comte de
» Kent, Henry, Comte d'Arby,
» George, Comte de Cumber-
» land, Henry, Comte de Pem-
» broock, salut. Vû la Senten-
» ce renduë par nous, par nos
» Conseillers, par les Nobles &
» par les Commissaires par nous
» nommés, contre Marie, cy
» devant Reine d'Ecosse, fille &
» héritière de Jacque V, cy de-
» vant Roy d'Ecosse, Reine
» douairiere de France; laquelle
» Sentence non seulement a été
» portée par tous les ordres de

» notre Royaume, dans le dernier 1587.
» Parlement, mais approuvée
» comme juste & légitime, &
» confirmée par les mêmes or-
» dres, après une mûre délibé-
» ration; Vû pareillement les sol-
» licitations pressantes de nos su-
» jets, qui nous ont prié d'en
» ordonner au plutôt l'exécution,
» attendû qu'un plus long délai
» mettroit en danger notre vie &
» tout l'Etat, tant par rapport à
» l'Evangile, & à la vraie Reli-
» gion Chrétienne, que par rap-
» port à la paix & à la tranquilli-
» té du Royaume: quoique ces
» instances & ces prières s'accor-
» dent mal avec nos vuës pacifi-
» ques, & avec la clémence qui
» nous est naturelle; cependant
» ne pouvant résister à ces solli-
» citations, qui n'ont pour objet

1587. » que notre conservation , & le
» bien public & particulier de ce
» Royaume , nous avons confen-
» ti à ne plus arrêter le cours
» de la Justice. A ces causes ,
» nous vous enjoignons com-
» me aux plus nobles , & aux
» plus considérables Membres de
» notre Royaume , de vous trans-
» porter à Fotheringhaie , aussitôt
» ces présentes reçûës , & de faire
» exécuter ladite Sentence dans
» la personne de ladite Marie ,
» au lieu , dans le tems , & de la
» manière que vous le jugerez
» convenable , en présence d'A-
» mias Pawlet , Gouverneur du
» Château , & des autres Offi-
» ciers de notre Royaume , non
» obstant toute loy , ou tout or-
» dre contraire ; à Grenwiche le
» premier de Fevrier 1587 , la

» vingt-neuvième année de notre 1587.

» Règne ».

La Reine remit cet ordre entre les mains de Davisson, Secrétaire d'Etat, & lui commanda d'y appliquer le grand Sceau. Mais elle lui défendit de le montrer à personne. Le lendemain, elle lui fit dire par Kiligrew, d'expédier en conséquence une commission, pour le faire exécuter. Davisson la lui ayant apportée toute scellée, elle en témoigna quelque surprise, & lui dit, qu'il s'étoit bien pressé. Cependant elle lui laissa la commission entre les mains, sans lui dire ce qu'elle vouloit qu'il en fit. Davisson, ayant pris l'avis du Conseil, la remit à Béal, qui partit aussitôt pour Fotheringhaie, avec les cinq Commissaires, & deux exécuteurs. «

1587.

La Reine d'Ecosse, dont la fanté s'étoit fort affoiblie pendant sa prison, étoit alors malade. Elle venoit de se mettre au lit, après son dîner, lorsqu'on lui annonça l'arivée des Commissaires. Elle se leva aussitôt, & se disposa à les recevoir. Schrewsbury lui exposa le sujet de sa venuë, & Béal lui lut la Sentence. Elle les écouta fort tranquillement, & se tournant vers le dernier, elle lui demanda des nouvelles d'Elisabeth. Béal lui répondit, qu'elle étoit en bonne fanté; qu'elle l'aimoit toujours, & qu'elle avoit différé exprès l'exécution de la Sentence, afin de lui donner le tems de se préparer à la mort.

» Voilà un rare bienfait, repli-
» qua la Reine d'Ecosse: Je n'au-
» rois pas crû qu'elle dût en ve-

» nir à cette extrémité avec moi, 1587.
» qui suis sa sœur, & qui ne suis
» point sujette à vos Loix.

Quand les Commissaires se furent retirés, Pawlet entra dans sa chambre, fit ôter le dais, la Couronne, & les autres marques de la Royauté. Marie s'en laissa dépouïller sans se plaindre, & fit mettre un Crucifix à la place du dais. Le jour qui précéda l'exécution, elle fit son testament; & le soir ayant assemblé ses domestiques, elle leur distribua, pendant son souper, ce qu'elle avoit d'argent & de bijoux. Ils étoient à genoux, autour de la table, qu'ils mouïlloient de pleurs. Elle leur porta une santé, & ils burent tour à tour à la sienne, meslant leurs larmes dans leur vin, & remplissant la salle de leurs cris.

1587.

Melvin, son Maître d'Hôtel, embrassa ses genoux, & se plaignit amèrement, de ce qu'il étoit obligé de rapporter en Ecosse de si fâcheuses nouvelles. » Ne pleurez pas, Melvin, lui dit-elle, mais » plutôt réjouissez vous ; tous » mes malheurs vont finir. Vous » direz à mes Sujets, que je meure » dans la Religion de mes peres, » & dans un attachement inviolable pour la France, & pour » l'Ecosse. Portez mes derniers adieux à mon Fils ; dites lui, » que ses intérêts, & ceux de son » peuple, m'ont toujours été » chers ; recommandez lui de bien » vivre avec Elisabeth ; & vous, » Melvin, foyez lui fidèle.

Elle avoit demandé à ses Juges la permission de se confesser ; mais au lieu d'un Prêtre Catholique,

ils lui envoyèrent deux Ministres ^{1587.}
Protestans, qui lui dirent en l'a-
bordant, qu'ils venoient pour la
consoler. Elle leur demanda, s'ils
étoient Catholiques, & comme
ils eurent répondu que non; » Je
» n'aurai donc, s'écria t'elle, d'au-
» tres consolateurs que Dieu, &
» mon innocence ». Le matin de
sa mort, après s'être communiee
elle même d'une Hostie, que
Pie V lui avoit envoyée, elle
écrivit au Roy de France, & au
Duc de Guise. Voici les deman-
des qu'elle fit au premier, par
apostille, à la fin de sa lettre.
Je les rapporterai dans ses pro-
pres termes.

*Mémoire des dernières requestes que
je fay au Roy; de me faire payer
tant de ce qu'il me doit de mes pensions,
que d'argent avancé par la feuë Roynne*

1587. ma mere en *Ecosse* pour le moins tant que un obit annuel soit fondé pour mon ame , & que les aumônes , & petites fondations , par moi promises , soient parfaites.

Plus qu'il lui plaise me laisser la jouissance de mon doüaire , un an après ma mort , pour récompenser mes serveurs

Plus je lui supplie recevoir mon Médecin à son service & l'avoir pour recommandé.

Plus que mon Aumônier soit pourvû de quelque petit Bénéfice , pour prier Dieu pour mon ame , le reste de sa vie.

Plus que Didier , un vieux Officier de ma bouche , auquel j'ai donné un Greffe , pour récompense , en puisse jouir sa vie durant , étant ja fort âgé. Fait le matin de ma mort , ce Mercredi huit Fevrier.

On avoit dressé dans la salle du Château de Fotheringhaie , un échaffaut , large de douze pieds , sur deux de hauteur ; la salle étoit tenduë de drap noir , & l'échaffaut étoit couvert d'un tapis de velours de la même couleur. Ce fut là qu'elle se rendit , à neuf heures du matin , précédée des Comtes d'Angleterre , suivie de deux de ses Femmes , & de trois de ses Officiers , la tête couverte d'un voile qui descendoit jusqu'à terre , tenant d'une main un chapelet , & de l'autre un Crucifix. Sa démarche étoit assurée , son visage étoit tranquille & serein. La grace & la majesté étoient dans sa Personne , & ses malheurs n'avoient point terni sa beauté. L'assemblée qui étoit composée de ses plus cruels enne-

1587. mis, fut frappée & attendrie, & ces cœurs barbares s'ouvrirent, pour la première fois, à la pitié. Pawler lui donna la main pour monter à l'échaffaut. Elle le regarda d'un air obligeant, & lui dit, que c'étoit le dernier, & le plus agréable service qu'il lui rendroit jamais. Elle s'assit dans un fauteuil qui étoit au milieu; deux des Juges prirent séance à ses côtés, & l'un d'eux lut à haute voix la Sentence. Quand il l'eut achevée, Marie se mit à genoux, & pria Dieu en latin, les yeux attachés sur son Crucifix. Le Comte de Kent, lui dit, qu'il falloit porter J. C. dans son cœur, & non dans sa main. *Eh! comment pourroit-il être dans mes mains, s'écria-t-elle, sans être dans mon cœur.* Fletcher, Doyen de Petrebourg, traî-

ta cette pratique de superstition: 1587.
mais elle lui imposa silence : vos
malheureux dogmes , lui dit-elle,
m'ont ôté le Thrône, la liberté, & la vie;
voudriez vous que je perdisse encore mon
Ame. Elle avoit à peine fini ses
prieres, que les bourreaux appro-
chèrent , pour lui ôter son voile
& ses habits. Elle leur dit, de
laisser ce soin à ses Femmes , &
de les prendre de leurs mains.
Ensuite, se tournant vers l'assem-
blée; » Je n'ai pas coutume, dit-
» elle, de me deshabiller en si bon-
» ne compagnie , ni d'avoir de tels
» valets de chambre ». Elle deman-
da au bourreau , qui devoit lui
trancher la tête, s'il étoit Gen-
til-homme ; & comme il eût ré-
pondu que non, elle l'ennoblit sur
le champ , pour montrer, par cet
acte d'autorité, qu'elle étoit en-

1587. core Reine. Ensuite, elle se laissa
 bander les yeux, elle se mit à
 genoux, & elle récita à haute
 voix, le soixante & dixième Pseaume.
 Alors, un des bourreaux lui
 prit les mains, & comme elle en
 étoit à ces paroles, *in manus tuas,*
Domine, commendo spiritum meum,
 l'autre lui trancha la tête de deux
 coups de hache. Il l'éleva en l'air,
 & tandis qu'il la tenoit suspen-
 due; Fletcher s'écria, *ainsi périrent*
les ennemis d'Elisabeth. Cette tête
 ornée autrefois de trois Couron-
 nes, mais plus brillante encore de
 l'éclat de la beauté, fut montrée
 au peuple, pâle & sanglante,
 & horriblement défigurée.
 Quand l'exécution fut faite,
 ses femmes demandèrent, qu'on
 leur permit de la déshabiller;
 mais on les écarta rudement, &
 l'on

l'on abandonna à un infame ^{1587.}
 bourreau , le corps & la dé-
 pouille de la plus belle Princesse
 de l'Univers. On lava le tapis
 & le pavé , teints de son sang ,
 & l'on brûla les planches de
 l'échaffaut , de peur que les
 instrumens de son supplice, ne de-
 vinssent un objet de culte pour les
 Catholiques. En attendant qu'on
 inhumât son corps , on le couvrit
 d'un méchant tapis vert , qu'on
 arracha d'une table de Billard.

Ainsi périt , à l'âge de quaran-
 te quatre ans , un mois & vingt
 & un jours , l'infortunée Marie
 Stuart , Reine d'Ecosse , Douai-
 riere de France, & héritiere pré-
 somptive du Thrône d'Angleterre.
 Elle vécut dans ces trois Royau-
 mes d'une manière bien diffé-
 rente. Placée à seize ans sur le

1587. Thrône de France , elle régna heureusement , pendant quinze mois, sur un peuple naturellement docile, dans le plus beau pays de l'Europe , & dans la Cour la plus brillante qui fut alors. La scene changea bien pour elle en Ecoſſe. Un climat triste , & rigoureux , un pays ravagé par les guerres, des Villes détruites, ou déſertes, une Nation pauvre, furent les premiers objets qui s'offrirent à ſa vuë ; & au lieu d'un Peuple ſoumis , elle ne trouva que de fiers Républi- quains , jaloux de leur liberté, ennemis du faſte, & orgueilleux même de leur pauvreté. Le peu de ſoin qu'elle prit de ménager ſes nouveaux Sujets , ſa confiance , & peut-être ſes foibleſſes , pour d'indignes Mi-

nistres, son mariage inexcusable, 1587.
&, quoiqu'en dise Camden, volontaire avec Bothwel, l'assassin de son époux, la firent descendre du Thrône, & la précipitèrent dans un abîme de malheurs. Son imprudence, ou son désespoir la conduisirent en Angleterre, où elle trouva de nouvelles disgraces. Elle y fut dix-huit ans captive; elle changea jusqu'à dix-sept fois de prison, & elle y périt par la main d'un bourreau. Elle montra dans ces derniers momens, une constance, qu'on ne devoit pas attendre, après tant de foiblesses, & sa mort fut beaucoup plus belle que sa vie.

Cette Princesse ne manquoit ni de jugement, ni de pénétration; mais elle n'avoit ni la prudence,

1587. ni l'application aux affaires, ni la modération, ni la conduite, ni cette sage fermeté, qui, en assurant l'autorité des Souverains, assure aussi le repos & la félicité des peuples. Avec de l'esprit, de la beauté, des talens, & les autres qualités extérieures, qui concilient aux Princes l'amour & l'estime de leurs Sujets, elle ne sçut jamais se faire aimer, ni se faire respecter. Elle se laissa gouverner par d'indignes Ministres, qui régnèrent despotiquement sous son nom. Elle les soutint, avec une obstination mal entendue, contre les attaques, & les clameurs de tout un peuple, auquel elle devoit les sacrifier, pour sa sûreté & pour son honneur, & elle se chargea volontairement du poids de l'indignation publique, qu'elle

devoit laisser tomber sur eux. 1587.

Malgré toutes les taches dont sa mémoire est flétrie, on ne peut lui refuser le juste éloge, d'avoir été toute sa vie inviolablement attachée à sa Religion; & ce zèle, qui entra certainement dans les motifs de sa condamnation, lui a fait tant d'honneur, que quelques Catholiques n'ont pas fait difficulté, de la regarder comme une Martyre.

La nouvelle de sa mort ayant été portée à Londres, y fut reçue avec de grandes acclamations. On fit des réjouissances publiques; les travaux cessèrent, les Temples furent ouverts, & ce jour fut consacré à des Fêtes cruelles. Mais Elifabeth sçut mieux déguiser sa joye, & après la Tragédie sanglante, qui venoit

1587.

de se jouër à Fotheringhaie, elle donna à Londres, une comédie, où elle fit parfaitement son rôle. Lorsqu'on lui annonça la mort de Marie Stuart, elle en parut inconsolable. Elle la pleura plusieurs jours, & elle prit des habits de deuil. Elle s'emporta contre Davisson, & les autres Conseillers privés, qui l'avoient, disoit-elle, trompée, & qui avoient fait faire l'exécution à son insçu. Elle les cita devant la Chambre Etoiléé, où ils furent accusés de mépris & de défo-béissance, envers leur Reine. Davisson qui avoit délivré l'ordre, fut condamné à une amende de dix mille livres Sterling; punition trop douce, s'il avoit agi de son propre mouvement: & trop sévère, s'il n'avoit été que l'exécuteur des ordres de sa

Maitresse. Le corps de Marie Stuart, fut transféré, par les ordres d'Elisabeth, de Fotheringhaie, à Petrebourg, où on lui fit de magnifiques obsèques.

Les Catholiques mirent sur son Tombeau, cet Epitaphe, qui mérite d'être rapporté.

MARIA SCOTORUM REGINA,
REGIS FILIA, REGIS GALLORUM
VIDUA, REGINÆ ANGLIÆ AGNATA,
ET HÆRES PROXIMA, VIRTUTIBUS
REGIIS ET ANIMO REGIO ORNATA,
FRUSTRA SÆPIUS IMPLORATO JURE
REGIO, BARBARA ET TYRANNICA
ANGLORUM CRUELITATE, ATQUE
SENTENTIA, ORNAMENTUM NOSTRI
SÆCULI, ET LUMEN VERE REGIUM,
EXTINGUITUR. EODEM QUE NEFARIO
JUDICIO, ET MARIA SCOTORUM
REGINA, MORTE NATURALI, ET
OMNES SUPERSTITES REGES, PLEBEII
FACTI, MORTE CIVILI MULCTANTUR:
NOVUM ET INAUDITUM TUMULI
GENUS, IN QUO CUM VIVIS MORTUI
INCLUDUNTUR, HIC EXTAT. CUM
SACRIS ENIM DIVÆ MARIÆ

1587.

CINERIBUS, OMNIUM REGUM ATQUE
PRINCIPUM VIOLATAM, ATQUE
PROSTRATAM MAJESTATEM, HIC
JACERE SCITO. ET QUIA TACITUM
HOC MONUMENTUM REGALE SATIS
SUPERQUE REGES, SUI OFFICII MONET,
PLURA NON ADDO VIATOR.

C'est à dire : *Cy-gist Marie Reine
d'Ecosse, Fille de Roy, Veuve d'un
Roy de France, proche parente de la
Reine d'Angleterre, & l'héritiere de
son Thrône. Elle posséda des vertus,
& une ame vraiment Royale. Elle
reclama envain les droits des Souve-
rains. On a vû cette lumière de nôtre
sicle s'éteindre, par la cruauté des
Anglois, & par un jugement barbare.
Elle meurt, & avec elle tous les Rois,
confondus dons la multitude, meurent
civilement. Jamais on n'a vû de Tom-
beau pareil. Les morts & les vivans
y sont également renfermés. Cy-gist
parmi les cendres de Marie, la Ma-
jesté de tous les Rois, violée & foulée
aux pieds. Passant, je n'en dis pas
davantage : ce monument tout muet
qu'il est, parle assez, & apprend aux
Rois leur devoir.*

Fin du Tome premier.

PIECES
JUSTIFICATIVES,
CONCERNANT LA VIE
DE
MARIE STUART,
Avec des Remarques.

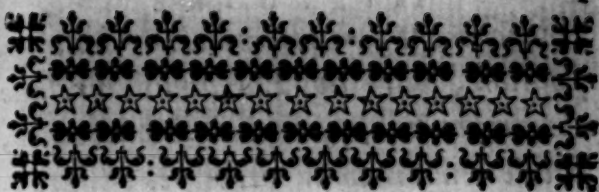
PIECES

JUSTIFICATIVES
CONCERNANT LA VIE

DE

MARIE STUART

Par M. de la Harpe



AVERTISSEMENT.

I.

J'AY renvoyé à la seconde Partie de cet ouvrage, l'éclaircissement de certains points, de la vie de Marie Stuart, sur lesquels les bornes de l'Histoire, surtout d'une Histoire particulière, ne me permettoient pas de m'étendre. Ces points roulent principalement sur ses démêlés avec son mari, sur la mort tragique de ce Prince, & sur le mariage de la Reine avec Bothwell, l'assassin de son époux. C'est ce qu'on se propose d'éclaircir ici.

II.

Les Historiens de Marie Stuart d'accord, ou du moins faciles à concilier, sur tout le reste, se combattent
Tome II. A

étrangement sur ces articles. Cette opposition, entre des Ecrivains, presque contemporains, paroîtroit inconcevable, si elle n'avoit pour principes, le fanatisme, & l'intérêt, deux sources inépuisables de contradictions.

III.

Marie Stuart étoit née dans l'Eglise Catholique, & avoit un grand zèle pour sa Religion. Les disputes étoient en ce tems-là fort echauffées, & les deux partis faisoient des armes de tout. Les Catholiques & les Protestans, (je comprends sous ce dernier nom, toutes les Sectes Chrétiennes, qui partageoient la France, l'Angleterre, & l'Allemagne,) se sont persuadés que la cause de Marie Stuart, étoit liée avec la leur, & que sa réputation n'étoit rien moins qu'indifférente, à la Religion qu'ils professoient. Les uns ont crû, qu'en décrivant une Princesse Catholique, ils renverseroient une des plus fermes colonnes de nôtre Eglise,

& que les coups qu'ils lui porteroient,
 retomberoient sur nous. Dans cette vûe,
 ils l'ont représentée, sous les plus noi-
 res couleurs. Reine injuste, & cruelle,
 Femme prostituée, Epouse parricide,
 Mere dénaturée, Messaline & Médée *
 tout ensemble, ce sont les noms odieux
 qu'ils lui donnent, & les traits affreux
 dont ils la peignent. Les Catholiques
 ont défendu sa réputation, avec la
 même chaleur qu'ils auroient combattu
 pour un point de Doctrinè : comme
 si la cause de Marie Stuart étoit celle
 de l'Evangile, & qu'il importât beau-
 coup à nôtre créance, que Rizzo ait
 été son amant, ou son Ministre, que
 Bothwell lui ait fait violence, ou
 qu'elle ait suivi son penchant en l'é-
 pousant.

*Buchan-
 nan la
 compa-
 re à Mé-
 dée.

I V.

L'intérêt n'a pas moins contribué que
 le fanatisme, à fomentier ces contra-
 dictions. Marie Stuart avoit des Par-
 tisans en Angleterre & en Ecosse,
 qui vouloient la rétablir sur son Thrône,

& la placer sur celui d'Elisabeth. Ils
 agissoient par des vûes particulières ,
 & ils songeoient autant à leur fortune ,
 qu'à l'élévation de cette Reine. C'é-
 toient autant de voix intéressées , à
 publier son innocence. Cécil , Walsin-
 gham , Leicester , Mortoun , Lénox ,
 & surtout , le Comte de Murray , for-
 moient un autre parti contre elle , en
 Angleterre & en Ecosse. Cécil & les
 autres Ministres d'Elisabeth , ne cher-
 choient qu'à l'éloigner du Thrône d'An-
 gleterre , & qu'à la rendre odieuse.
 D'ailleurs ils ne pouvoient justifier la
 conduite de leur Reine , envers sa pri-
 sonnière , qu'en imputant à Marie des
 crimes , dignes du traitement qu'on
 lui avoit fait. Pour Murray & les au-
 tres Rebelles d'Ecosse , ils étoient ,
 d'une faction , dit Bayle , * qui ne
 pouvoit se soutenir , que par le décri
 de la Reine. Ils l'avoient traitée de la
 façon la plus cruelle. Il falloit pour
 justifier leur conduite , qu'elle fût re-
 gardée , comme la plus méchante de
 toutes les femmes. Buchanan fut gagé

* Dic-
 tion. de
 Bayle ,
 Article
 Bucha-
 nan.

DE MARIE STUART. 5
par Murray, pour en dire du mal,
& Jacque I * paya Camden pour en
dire du bien.

*Jacque
VI d'E-
cosse.

En France, où elle regna, & où
les Guises, ses Oncles, étoient tout-
puissans, on autorisa les écrits, trop
favorables de Brantôme, de Turner,
& de Blacwood; tout bon François,
& même tout bon Catholique, devoit
la croire innocente. Mais en Angle-
terre, dumoins tant qu'Elisabeth régna,
ces apologies furent prosrites, & l'on
donna cours aux libelles sanglans de
Buchanan.

V.

C'est ainsi que la vie de Marie
Stuart, est devenue une espece de
paradoxe. Aujourd'huy même que les
intérêts ont changé, & que les feux
de l'Hérésie sont éteints, ces anciennes
préventions ne sont point entièrement
dissipées. En Ecosse quelque Presby-
térien sévere, trouvera mauvais que
je sois moins emporté que Buchanan,

Et que j'adoucisse les traits de son pinceau. En Italie Et en Espagne, quelque Catholique, héritier du zèle des anciens Partisans de Marie Stuart, me fera un crime d'être plus hardi que Camden, de retoucher ses portraits, Et d'y ajouter des couleurs qu'il n'a pas osé employer.

VI.

Néan-moins mon but n'est pas de proposer mes idées pour regle, ni d'intervenir en aucune manière, dans cette affaire délicate. Ces grandes causes doivent être portées au Tribunal du public. Il n'appartient point à un particulier, de les juger en dernier ressort. J'exposeray les raisons de part Et d'autre, je rapporterai les pièces originales, qui font la matière de ce grand procès; en un mot j'instruirai la cause, Et j'en laisserai la décision à mes Lecteurs. Mais comme une collection de cette nature, dénuée d'é-

clairciffemens , ne feroit ni fort utile ,
 ni même fort nouvelle , & ne feroit
 que jeter les esprits dans de nouveaux
 embarras , j'y ai joint quelques re-
 marques particulières, sur les Ecrivains
 que je cite , & sur leurs Ouvrages.
 J'ai tâché d'apprécier leurs écrits , j'en
 ai séparé toutes les circonstances fausses
 ou équivoques , que la malignité , ou
 la flatterie y ont ajoutées , j'en ai tiré,
 pour ainsi dire , toute la quintessence
 historique. Ces faits ainsi analysés , &
 réduits à leur première simplicité , se-
 ront plus faciles à démêler , les liai-
 sons en paroîtront plus sensibles , & le
 Lecteur aura moins de peine à se fixer.

VII.

Melvil a été mon guide dans cette
 recherche. C'est l'Ecrivain que j'ai
 choisi , pour servir de pierre de touche
 aux autres. Il étoit le contemporain ,
 le Ministre , & l'ami de la Reine
 d'Ecosse. Ainsi il ne peut être suspect

à ses Partisans. Ses Mémoires sont le plus précieux monument historique du Regne de Marie Stuart. Il les composa pour son fils ; & ils n'ont vu le jour que plus de soixante ans après sa mort. Ils sont écrits avec cette simplicité & cette candeur , qui font le caractère de l'honneste homme , & qui inspirent la confiance. Il étoit Protestant , mais il suivoit sans passion le parti de l'erreur , où le malheur de sa naissance l'avoit engagé , & il ne montre , ni fiel , ni partialité , contre les Catholiques.

VIII.

La lecture de ces pièces détachées , n'aura rien de sec , ni de rebutant. On y trouvera des Anecdotes fort curieuses , & le mélange en sera également instructif & agréable ; d'ailleurs cette collection est courte , & je n'y ai fait entrer que les pièces essentielles. Ce qui a fourni à Samuel Jebb , la

DE MARIE STUART. 9

matiere de deux volumes in-folio , sera ici resserré dans l'espace d'un petit volume. Il y aura plus de choix , plus d'ordre , plus de recherches dans les pièces. J'en rapporterai plusieurs qui ne se voyent point dans son Recueil , & qui y méritoient une place distinguée. Qui ne sera surpris que ce Compilateur , qui étoit à portée de fouiller dans les Archives d'Angleterre , n'ait rien extrait des Registres de la Tour , de la Bibliothèque Cottonienne , & des autres monumens publics. Il ne nous a donné aucune des pièces que Forbés , que Keith , & que d'autres Compilateurs modernes , ont récemment puisées dans ces grandes sources. Aulieu des extraits de la Cour Sainte , & de tant d'autres écrits obscurs , dont il grossit sa compilation , ne devoit-il pas trouver une place , pour la partie de l'Histoire de M. de Thou , qui regarde Marie Stuart. Apeine parle-t-il de Camden , & il ne dit pas un mot de Melvil , dont les Mé-

moires auroient fait un beau contraste avec les extraits de Brantôme, de Castelnau, & de son continuateur. D'ailleurs il n'y a pas une remarque dans cet énorme recueil. On n'y voit que des faits qui se combattent & qui s'entre-détruisent. Le Lecteur ne sçait à quoi se fixer, & son esprit se perd dans les détours de ce labyrinthe, où le Compilateur s'égare lui même. Il falloit moins de materiaux, & plus d'éclaircissemens, plus de choix, plus de méthode, & moins de volumes.





DISSERTATION
DE
RAPIN THOIRAS,
SUR LA MORT
DU

ROY D'ECOSSE,

*Extraite du dix-septième Livre
de son Histoire.*



ROIS Historiens, qu'on peut
regarder comme originaux,
ont rapporté ce qui s'est passé
en Ecosse pendant le Regne
d'Elisabeth; sçavoir, *George
Buchanan*, *Guillaume Camden*, &
Jacque Melvil. Quelques remarques sur
ces trois Auteurs, aideront à mettre le
Lecteur au fait.

Buchanan, Ecossois, & Protestant,
étoit un homme d'un grand sçavoir, &

fort estimé par tous les Sçavans de l'Europe. S'il n'avoit pas écrit l'Histoire d'Ecosse, il n'auroit eu peut-être, ni ennemis, ni envieux. Mais comme dans le récit de diverses affaires qu'il y a eu fort fréquemment entre l'Angleterre & l'Ecosse, il n'a pas été toujours d'accord avec les Historiens Anglois, il s'est formé en Angleterre un préjugé contre lui, comme s'il avoit pris à tâche de falsifier tout ce qui pouvoit être à l'avantage des Anglois. Les autres Nations auroient pris peu de part à ce différent, si ce que Buchanan a dit contre la Reine Marie Stuart, dans la partie de son Histoire qui la regarde, n'avoit soulevé contre lui tous les Catholiques, de quelque nation qu'ils soient. Il a eu pour but de faire voir que cette Reine a été l'unique cause des troubles d'Ecosse, & en particulier qu'elle a fait ôter la vie au Roi son Epoux, & son Histoire est remplie de divers faits circonstanciés, qui ont une liaison manifeste entre eux, & qui tendent tous au but qu'il s'est proposé. Il ne cite point de témoignages (a) pour confirmer ce

(a) Buchanan ne cite nul- le part les Auteurs, & c'est un manque d'exactitude dans une Histoire générale. D'ailleurs il a fait assez peu de recherches, & l'on peut dire de son Histoire, que l'ouvrage en surpasse de beaucoup la matière,

qu'il dit , parce qu'il écrivoit dans le temps même que les choses qu'il raconte se passoient , ou peu après. D'un autre côté il étoit créature du Comte de Murray , & passoit pour un homme vindicatif. C'est principalement sur ces préjugés qu'on a voulu décrier son Histoire , sans pourtant que personne ait entrepris expressément de le relever sur aucune des particularités essentielles qu'il a rapportées.

Camden Auteur Anglois , & Protestant , a écrit ses Annales du Regne d'Elisabeth , sous le Regne de Jacque I, fils de la Reine Marie. C'étoit un homme sçavant dans les antiquités d'Angleterre , & si je ne me trompe, il étoit Roid'Armes. L'Histoire d'Angleterre lui est redevable de plusieurs bons Ouvrages qui ont contribué à l'éclaircir. Mais il paroît clairement, qu'en écrivant les Annales d'Elisabeth , il a eu pour unique but de faire l'apologie de la Reine d'Ecosse , sous prétexte qu'on ne peut écrire l'Histoire d'Elisabeth , sans entrer dans un détail circonstancié des affaires d'Ecosse. Il dit beaucoup de bien d'Elisabeth , lorsque Marie n'y est pas intéressée : mais dans les endroits où il faut nécessairement mettre ces deux Reines en opposition , il le

fait si adroitement , qu'il donne à connoître qu'Elisabeth étoit dans le tort. Il n'en est pas de même dans les endroits où il peut louer , où excuser Marie , sans blesser Elisabeth ; car alors il ne fait pas difficulté de faire passer la première pour un modele de vertu. Il passe absolument sous silence tout ce qui peut faire du tort à sa réputation , ou se contente de refuter tout ce dont elle a été accusée , par un simple récit directement opposé , sans en donner aucune preuve. Ainsi en lisant les Histoires de Camden & de Buchanan , on diroit que ces deux Historiens parlent de deux différentes Reines, qui ont régné dans un même temps en Ecosse. Le but de Buchanan a été de noircir la réputation de Marie , & celui de Camden , de faire par tout son apologie & son éloge. Aussi Camden , qui a écrit le dernier , a-t-il pris soin d'avertir les Lecteurs qu'on ne doit ajouter aucune foi à Buchanan , parce qu'il étoit créature du Comte de Murray , que sa plume étoit vénale , & que ses écrits ont été censurés par les Etats d'Ecosse. Il prétend même qu'avant sa mort , il se repentit de sa malignité (a) ; mais à son ordinaire , il n'appuye d'au-

(a) » Buchanan , dit » un jour , en présence de
Camden , se reprocha » Jacques VI son Eleve ,

cune preuve ce qu'il avance, & ne relève Buchanan sur aucune circonstance remarquable, sinon, comme je l'ai déjà dit, en faisant un récit contraire. Après avoir ainsi écarté le témoignage de cet Historien Ecoſſois, il ajoute, *que pour lui il se propose, afin que les deux Parties soient ouïes, de rapporter l'affaire, (la mort*

» d'avoir déchiré la mé-
 » moire de Marie Stuart
 » dans ses Ecrits, & il
 » souhaita à la mort pou-
 » voir effacer de son sang,
 » les calomnies qu'il avoit
 » débitées contre elle.

Ce témoignage de Camden est confirmé par une Lettre de M. le Sage, datée du 17 Octobre 1709, & publiée avec sa vie; il dit qu'une Dame de la famille de Buchanan, lui avoit assuré, que ce que Camden avoit écrit de son repentir étoit vrai, & qu'elle se souvenoit qu'étant fort jeune, elle avoit entendu dire plusieurs fois à David Buchanan, qui logeoit chez elle, & qui étoit fort vieux, qu'il avoit assisté à la mort de George Buchanan, & qu'il avoit été témoin de ses regrets.

Mais dans le *Thuanus restitutus*, nous trouvons un fait tout contraire. Voici comment s'exprime cet Auteur, quel qu'il soit.

» Buchanan étant près

» de la mort, fut prié par
 » Jacque VI son Eleve,
 » d'effacer ce qu'il avoit
 » écrit de trop libre con-
 » tre Marie Stuart. Bu-
 » chanan ne lui répondit
 » autre chose, sinon qu'il
 » seroit bientôt content.
 » Le Prince ayant réitéré
 » les mêmes instances,
 » Buchanan lui déclara
 » qu'il ne pouvoit rétrac-
 » ter ce qu'il avoit avan-
 » cé; qu'au reste lorsqu'il
 » seroit mort, le Roy
 » pourroit disposer de ses
 » Ouvrages: que cepen-
 » dant il prit garde à ce
 » qu'il feroit, & qu'il
 » devoit sçavoir que les
 » Rois sont les maîtres
 » des hommes, mais que
 » la vérité a un empire
 » absolu sur les Rois.

Voilà de grandes autorités pour & contre, c'est-à-dire de grandes impostures d'un des deux côtés. Mais quel est l'imposteur? Est-ce M. de Thou, ou M. Dupuis? Est-ce le Sage, ou Camden?

du Roy) *sans aucun mélange d'amour ni de haine, autant qu'il peut l'avoir appris par des écrits qui furent au même temps mis en lumière, mais aussi-tôt supprimés en faveur du Comte de Murray, & en haine de la Reine, ou par des lettres d'Ambassadeurs, ou d'autres personnes dignes de foi.* Il faut remarquer qu'il ne rapporte dans ses Annales aucun passage de ces Livres supprimés, qu'il n'en fait connoître ni les titres, ni les Auteurs, & qu'il ne nomme point les Ambassadeurs, ni les personnes dignes de foi, sur les témoignages desquels il appuie son récit. Il ne rapporte qu'une seule pièce dont je parlerai en son lieu, qui porte toutes les marques possibles de fausseté. Ainsi après avoir averti qu'on ne doit point croire Buchanan, qui a écrit ce qui s'est passé de son temps, & sous ses yeux, il veut qu'on le croie, lui qui n'a écrit que plus de quarante ans après l'événement, sur sa simple parole, & sur les témoignages de gens & de livres que personne ne connoît.

Après ce préambule, il entre en matière; & pour raconter la mort du Roy, il commence par donner le caractère du Comte de Murray, & le représente comme un homme possédé d'une ambition démesurée

démefurée, & aspirant à la Couronne. On a déjà vû que c'étoit-là l'accufation intentée contre lui auprès de Henri II, par la Reine Douairiere, & par le Cardinal de Lorraine, & dont *Melvil* l'a pleinement justifié (a). Camden ajoute, que dans cette vuë Murray fit tous les efforts possibles pour empêcher la Reine de se marier, & que n'ayant pû réussir, il prit les armes contre elle, & fut enfin contraint de se retirer en Angleterre. Que pendant son absence, par ses lettres & par ses amis il sema la division entre le Roy & la Reine, & que pour empêcher la condamnation qu'on alloit prononcer contre lui, le Comte de Mortoun son ami persuada au Roi de faire assassiner (b) Rizzo, Secrétaire des Dépêches Françoises. Que le Roi reconnoissant la grandeur de sa faute, conçut une telle haine contre Murray, qu'il voulût le faire tuer; mais que celui-ci (c) en étant averti, se reconcilia d'abord avec Bothwel, & résolut avec lui de tuer le Roy, dans la vuë d'en rejeter le crime sur la Reine, de lui faire

(a) *Melvil* n'accuse ni ne justifie Murray sur cet article.

(b) Ce fait est vrai, & je crois l'avoir prouvé dans mon Histoire.

(c) C'est ainsi que com-

mence le Roman de Camden, & effectivement il est impossible de concilier ce qu'il dit avec le récit de *Melvil*, Auteur bien plus croyable.

perdre l'affection de ses Sujets , & de ruiner en même temps le Comte de Bothwel , afin de se saisir du Gouvernement.

C'est la substance du Roman que Camden a forgé pour disculper la Reine , & pour rejeter le meurtre du Roy sur le Comte de Murray. J'appelle ce récit un Roman , parce qu'effectivement il est impossible de le lier avec les événemens de l'Histoire d'Ecosse , dont il a plu à cet Auteur d'obmettre les principales circonstances. Par exemple , il ne dit rien de la faveur où Rizzo étoit auprès de la Reine, ni du grand crédit que cet homme avoit à la Cour , non plus que des amours de la même Princesse avec Bothwel , & néanmoins dans son récit même, il faut nécessairement supposer ces deux faits. Sans cela , comment peut-on comprendre , que pour sauver l'honneur & les biens du Comte de Murray, il fût nécessaire d'ôter la vie à un Secrétaire des Dépêches Françoises , si ce Secrétaire n'avoit pas été en grand crédit avec la Reine ? Tout de même , pourquoi falloit-il que Murray ruinât Bothwel pour usurper le Gouvernement , si celui-ci ne l'eût pas eû déjà entre les mains ? On voit bien que sans cela le récit de Camden n'a ni

liaison ni fondement. Enfin cet Auteur n'ignoroit pas que la Reine d'Ecosse avoit été publiquement accusée de la mort du Roy son Epoux, que toute l'Ecosse & toute l'Angleterre en étoient remplies, & que cela passoit pour un fait constant dans les deux Royaumes. Est-ce donc par un simple récit opposé, que quarante ans après on peut renverser des faits d'une notoriété publique, s'il faut ainsi dire, sans donner la moindre preuve de ce qu'on avance ? Mais pour confirmer ce que je viens de dire à l'égard de Camden, je n'ai qu'à faire remarquer que les Mémoires de Melvil, écrits avant les Annales de Camden, mais qui n'ont paru que long temps après, sont entièrement opposés à ce que cet Auteur a écrit sur ce sujet, & s'accordent parfaitement avec l'Histoire de Buchanan, à quelques circonstances près.

Melvil est le troisième Auteur dont j'ai à parler. C'étoit un homme d'une qualité distinguée, qui fut employé en diverses Ambassades, & qui eut part à ce qui se passoit à la Cour d'Ecosse. Il paroît même par ses Mémoires, qu'il étoit bien avant dans la faveur de la Reine, puisqu'elle l'avoit choisi pour lui donner des avis sur sa conduite, & pour l'avertir de

ses défauts. Un Souverain ne peut guères donner de plus grandes marques d'estime à un Sujet. Si Buchanan n'a pas parlé de lui dans son Histoire, c'est qu'apparemment il ne l'aimoit pas. Melvil de son côté, a donné dans ses Mémoires un portrait de Buchanan, qui en rendant justice à son esprit & à ses vastes connoissances, ne donne pas une trop grande idée des qualités de son cœur (a). Cela

(a) Voici ce portrait : il n'est pas si désavantageux que l'Auteur de la Dissertation le prétend. » George Buchanan étoit un » vrai Stoïcien, qui alloit » toujours à son but, & » ne se mettoit point en » peine de ce qui pouvoit » en arriver. C'étoit un » homme de grand sça- » voir.... il étoit fort » dévôt, mais facile à se » laisser préoccuper ; de » sorte qu'il épouvoit pres- » que toujours les opi- » nions de ceux qu'il fré- » quentoit ; ce qui le ren- » dit fastueux sur les vieux » jours. Il parloit, & il » écrivoit toujours selon » les informations que lui » donnoient ceux qui » étoient auprès de lui. » Car il étoit devenu né- » gligent, & il aimoit » mieux s'en rapporter » aux bruits publics, » que de se donner la peine » de les examiner. D'ail-

» leurs il étoit extrême- » ment vindicatif.... ce » qui étoit son plus grand » défaut». La conjecture de Rapin, touchant le silence de Buchanan sur Melvil, me paroît très-fondée. Mais le portrait que Melvil fait ici de Buchanan, pourroit en faire naître une autre, pour le moins aussi fondée.

Melvil devoit être offensé contre Buchanan, qui n'avoit point parlé de lui dans son Histoire. Il n'avoit aucune raison de le ménager, surtout dans des Mémoires particuliers, qu'il écrivoit pour son fils, & qui ne devoient voir le jour qu'après sa mort. S'il l'eût regardé comme un imposteur, & comme un écrivain vénal, qui avoit rempli son Histoire de calomnies, est-il à présumer qu'il l'eût si fort épargné dans ses Mémoires ? Eût-il dit que s'e-

suffit pour faire comprendre qu'il n'a pas copié cet Historien, & qu'il n'y a eu aucune intelligence entre eux. Il a écrit ce qui s'étoit passé sous ses yeux, depuis l'année 1563, qu'il retourna dans la patrie, jusques bien avant dans le Regne du Roy Jacques. Par conséquent on ne peut pas dire qu'il a été mal informé. Il peut encore être moins suspect aux Partisans de la Reine, puisqu'on voit dans ses Mémoires, qu'il fut toujours attaché aux intérêts de cette Princesse. Aussi parle-t-il toujours d'elle avec beaucoup de circonspection, & se contentant de faire entendre en deux mots, certaines choses, que Buchanan a développées sans scrupule, il n'a pourtant pas jugé à propos de dissimuler les faits principaux, parce que les mêmes faits servent de fondemens à ses Mémoires, qui sans cela, n'auroient aucune liaison. Il n'a pas écrit pour disculper la Reine, ni pour l'accuser, mais uniquement pour instruire son fils de ce qui s'étoit passé de son temps. Si l'on compare ses Mémoires avec l'Histoire de Buchanan, & avec les Annales de Camden, on sera aisément convaincu qu'il est impossible de les accorder

*toit un homme fort dévot ? tiens, négligent, vindicatif,
Etoit-ce assez d'ajouter & facile à se laisser prévenir ?
que c'étoit un homme fas-*

avec ce que Camden a écrit, & qu'au contraire ils sont conformes dans les faits principaux que Buchanan a rapportés. Toute la différence qui s'y trouve, c'est que Melvil a éclairci beaucoup de choses que Buchanan n'a pas bien sçûes, & que d'un autre côté, celui-ci s'étend beaucoup plus sur tout ce qui peut porter coup contre la Reine, au lieu que Melvil passe sur ces endroits plus légèrement. Il fait connoître par là qu'il n'en parle qu'à regret, & seulement autant que la liaison de ses Mémoires le demande.



rié
qu

(a)
beau
coss
meu
Stua
duir
cont
tre q
seclie
rum
Mar
a pré
tio
quel
raiso
rama
qu'il
conc
plein
mene
pli d
neur



ACTION (a)

Contre MARIE STUART, où l'on démontre par des Argumens invincibles, qu'elle est coupable du Parricide, commis dans la personne de son Mari.

LES Lettres de MARIE STUART (b), les dépositions des témoins, la notoriété publique, faisant foi de tout ce que j'avance contre elle, & formant

REMARQUES.

(a) Buchanan, le plus beau génie qu'ait eu l'Ecosse, a composé deux fameux Ecrits contre Marie Stuart; celui que l'on traduit ici, intitulé, *Actio contra Mariam*, & un autre qui a pour titre, *De scilio Maria Regina Scotorum*, &c. Découverte de Marie Reine d'Ecosse. On a préféré de donner l'*Actio*, parce que c'est en quelque sorte un Ouvrage raisonné, où l'Auteur a ramassé toutes les preuves qu'il a jugées les plus concluantes. Cet Ecrit, plein de force & de véhémence, mais trop rempli de fiel, fait plus d'honneur à l'esprit qu'au cœur

de Buchanan. On admire le feu & l'éloquence dont brille l'Ouvrage, mais on est indigné de la hardiesse & de l'insolence de l'Auteur, qui déchire avec acharnement une grande Reine, dont il étoit le sujet, & même le pensionnaire. Pour être en garde contre ces deux Ecrits, il suffit de dire qu'ils furent composés sous les yeux du Comte de Murray, & qu'ils portent le caractère d'une partialité, qu'il ne sera pas difficile de démêler.

(b) Ces Lettres se trouveront à la suite de cette Pièce.

un témoignage, que ne peuvent rejeter ceux mêmes, qui souhaiteroient le plus d'ensevelir ces choses dans les ténèbres, de quel usage peut être ici l'esprit, ou qu'est-il besoin de faire de nouvelles informations, pour prouver ou pour réfuter une chose si claire? Ces faits sont si évidens, si palpables, si étroitement liés entre eux, si bien attestés, qu'ils n'ont pas besoin de preuves étrangères pour se soutenir. Si l'on me demandoit donc, comme il se pratique dans les causes ordinaires, quels ont été les motifs de ce crime, je demanderois à mon tour, pourquoi dans une affaire, où tout est prouvé, le tems, le lieu, le délit, & le coupable, on veut que nous nous arrêtions à de vaines recherches, sur la cause ou sur les moyens? De plus les raisons & les indices d'une haine manifeste, se trouvant en si grand nombre, qu'ils pourroient seuls constater la chose, si elle avoit besoin d'être éclaircie, il semble qu'on devroit se dispenser d'entrer dans un plus long détail?

Mais telle est la hardiesse des Scélérats à tout nier, & à forger impudemment des mensonges, qu'il faut employer contre ces monstres, les armes

de

de
Si
la
po
la
n'y
hai
s'et
ose
une
d'el
fa
pou
relé
un
brig
tées

(4)
le m
Rein
sion
mari
Melv
vent
est d'
ren
lori
Du
tem
Riz
Hac
nu
Let
le C
pou

de la vérité, pour défendre l'innocence. Si l'on me demande donc qu'elle a été la cause d'un si grand attentat, je répondrai, que c'est la haine, (a) & la haine la plus implacable. Me niera-t-on qu'il n'y ait eu de la haine, & que cette haine n'ait été telle, qu'elle n'a pû s'éteindre que dans le sang? Si l'on ose le nier, qu'on me dise pourquoi une jeune Reine consent à éloigner d'elle un jeune époux, un Prince de sa maison, & qui plus est, un amant : pourquoi au cœur de l'Hyver, elle le relégue dans une espee d'exil, dans un pays stérile & désert, & infesté de brigands, dans des montagnes inhabitées, au milieu des dangers, presque

(a) Il est sûr que depuis le massacre de Rizzo, la Reine conçut une aversion violente contre son mari. Voici ce que dit Melvil que je citerai souvent, & dont l'autorité est d'un grand poids. » Je rencontrai la Reine, » lorsque revenant de » Dumbar (c'étoit peu de » temps après la mort de » Rizzo) elle alloit à » Hadingtoun. . . . Cette » nuit en signant plusieurs » Lettres d'amnistie, pour » le Comte de Murray & » pour ses adhérens, elle » me fit ses plaintes sur la » folie du Roy & sur son » peu de reconnoissance. » Je l'excusai le mieux que » je pus, attribuant le » tout à sa jeunesse & aux » mauvais conseils de Du- » glas, (Mortoun) . . . sup- » pliant Sa Majesté de » bannir de son cœur tou- » tes les impressions defa- » vantageuses. . . . Mais » je ne pus remarquer depuis » ce temps-là qu'un cœur plein » de rancune, & ce n'étoit pas » lui faire sa cour, que de lui » parler d'accommodement avec » le Roy. Mem. de Melvil.

sans suite & sans provisions (a) qu'eût-elle fait de plus , si elle l'eût hai , si elle eût voulu s'en défaire. Mais dirait-on , elle ne craignoit point pour lui tous ces dangers : je le crois : & c'est ce que j'appelle un indice de haine , & d'une haine obstinée. Car elle connoissoit les lieux , & n'ignoroit pas les dangers. C'est dans cet affreux séjour où des périls inévitables , & peut-être la mort même l'attendoient , qu'elle relégua cet amant , si tendrement chéri , qu'elle avoit épousé , malgré son peuple , & contre l'avis des plus fideles serviteurs des deux maisons , sans lequel elle ne pouvoit vivre , qu'elle ne pouvoit perdre un moment de vuë.

Vous me demanderez peut-être les causes d'un tel changement ? que direz-vous , si je répons que je les ignore ?

(a) Ce récit est exagéré , & même faux dans ses circonstances : voici le fait. La Reine conçut du dégoût pour Darnley peu de temps après son mariage. Elle fit effacer son nom des Actes publics , & elle marqua peu de considération pour lui. Elle eut au contraire une confiance immodérée dans Rizzo , son premier Ministre. Le Roy dégoûté de la Cour ,

se retira de son propre mouvement à Péblis , où il n'avoit guères d'autre plaisir que celui de la chasse. Melvil ne nous dit presque rien de ce premier démêlé , ce qui prouve qu'il ne fût pas aussi considérable que Buchanan le prétend. Il dit seulement que le Roy conçut une violente jalousie contre Rizzo , & que celui-ci s'en aperçut bien.

(a)
«étan
«il t
«We
«d'ab
«le d

Pour le but que je me propose , il me suffit de prouver qu'elle le haïssoit. Que me répondra-t-on , si je demande moi-même , pourquoi , la première fois qu'elle le vit , elle l'aima si éperduëment : (*a*) pourquoi elle se hâta si fort de l'épouser , pourquoi elle le combla de tant d'honneurs. Tel est le caractère de certaines femmes , surtout de celles qui ne peuvent soutenir le poids de leur fortune ; elles sont combatuës des penchans les plus contraires : elles aiment avec emportement , elles haïssent avec fureur : de quelque côté qu'elles se tournent , ce n'est jamais la raison qui les guide , c'est l'impétuosité qui les emporte. Je pourrois en citer une infinité d'exemples , tirés de l'antiquité. Mais écoutons la elle même. Rappelés vous cet article d'une de ces Lettres à Bothwel , où elle se compare à Médée , (*b*) c'est à dire , à une femme qui ne garde aucune mesure , en fait de haine , comme en fait d'amour. Il me seroit aisé d'alléguer plusieurs autres

(*a*) » Milord Darnley » toit l'homme le mieux
 » étant venu en Ecosse , » fait & le plus galant
 » il trouva la Reine à » qu'elle eût jamais vû,
 » Weems , & il lui plut *Mem. de Melvil.*
 » d'abord tellement, qu'el- (*b*) Voyez la troisième
 » le dit partout que c'é- Lettre.

causes d'inimitié, qui, bien qu'illégitimes, peuvent troubler & transporter un cœur violent. Mais, quelque indigne qu'elle en soit, je m'abstiendrai de les publier; (a) &, pourvu qu'elle le veuille, j'épargnerai son honneur autant, & peut-être plus, que la cause publique ne le demande. Je passe donc sous silence tant d'autres raisons de haine; & je me borne à dire qu'elle le haïssoit, & qu'elle le haïssoit avec violence.

En voulez vous une nouvelle preuve? Cette femme indulgente, ennuyée de faire le personnage d'épouse, jouë le rôle de Confidente. (b) Elle choisit

(a) Il y a de la mauvaise foi à Buchanan de n'attribuer cette inimitié qu'à une antipathie aveugle, ou à d'autres raisons plus honteuses encore, qu'il désigne assez. Il falloit dire qu'outre l'inconstance, assez ordinaire à son sexe, qui la dégoûta de son mari, ce jeune Prince contribua à se faire haïr par le peu de ménagement qu'il eut pour elle, par ses manières hauraines, & surtout par l'indigne assassinat de Rizzo.

(b) Ce fait est plus circonstancié dans le *Detectio*.

» Elle poussa son mari
» pendant sa grossesse à
» s'attacher à quelque
» femme de la Cour, &
» elle lui indiqua la femme
» du Comte de Murray : non qu'elle la crût
» capable d'avoir des foibles
» blessés pour Darnley,
» mais parce qu'elle vouloit
» se venger à la fois
» de trois ennemis; à savoir
» du Roy, du Comte
» de Murray, & de sa
» femme : & se ménager
» une occasion de divorce,
» afin de pouvoir épouser
» Bothwell.

Ce fait ne se trouve que dans Buchanan.

la femme de son frere pour la faire servir aux plaisirs de son mari. A quoi attribuer la cause d'un changement si prompt? Quoi, cette femme si facile à s'allarmer sur la conduite de son mari, & qui au défaut des raisons lui suscitoit les querelles, les plus injustes: non seulement dans le tems qu'elle l'aimoit, mais depuis qu'elle commençoit à le haïr, cherchant un prétexte de divorce: cette femme devient aujourd'huy le Ministre de ses plaisirs, elle lui procure une Maitresse, elle lui vante ses soins, elle lui offre ses services! Quel est son but? Est-ce de complaire à son mari? Mais elle le haïssoit, & quand elle l'eut aimé, l'idée seule de cette lâche complaisance révolte, même dans une femme. Est-ce d'accoutumer le Roy à supporter plus tranquillement ses infidélités, après l'avoir surpris dans le même cas, & l'avoir fait tomber lui même dans les pièges qu'elle lui tendoit. Mais il y étoit déjà tout accoutumé. Dévoilons la véritable cause, c'est afin d'avoir un prétexte de divorce, & de pouvoir placer Bothwel dans son lit. Voila ce qu'elle cherchoit, mais elle cherchoit autre chose encore. Elle n'étoit pas capable d'un simple crime. Elle haïssoit

la femme de Murray , de cette haine que les méchans ont pour les bons. Elle étoit jalouse de la réputation dont jouïssoit cette femme , qui lui ressembloit si peu. Elle vouloit compromettre Murray avec le Roy , & se délivrer de l'un par l'autre. Que de projets renfermés dans un seul. En préparant par tant de crimes, ce mariage sangui-naire , elle espère se défaire en même tems & de Murray , l'ennemi de l'adultère , le censeur de ses désordres , & de Darnley , cet époux odieux.

Pourquoi fait-elle appeller Murray (a) avec tant d'empressement , au milieu de la nuit ? ne pouvoit-elle attendre le jour ? D'où vient cette soudaine frayeur. Sans doute que cette femme attentive à maintenir la concorde parmi les Grands,

(a) Voici comme il raconte le fait dans le *De-
scriptio.*

» Le Roy s'étant entre-
» tenu avec la Reine fort
» avant dans la nuit , elle
» lui dit que la plupart
» des Nobles avoient con-
» spiré sa mort. Toute la
» conversation roula là-
» dessus. Lorsqu'il fut par-
» ti, la Reine envoya dire
» à Murray de la venir
» trouver pour une affaire
» qui pressoit fort , &

» qu'elle ne pouvoit con-
» fier qu'à lui. On éveilla
» Murray qui dormoit
» profondément , & qui
» eut à peine le temps de
» prendre sa robe de cham-
» bre. Il courut chez la
» Reine , qui lui dit que
» le Roy le haïssoit si fort,
» & étoit si jaloux de sa fa-
» veur, qu'il avoit résolu
» de le tuer à la première
» occasion. Ainsi elle ne
» cherchoit qu'à les com-
» mettre, &c,

cette bonne sœur, cette épouse charitable, craignoit que son mari n'attaquât Murray, pendant la nuit ? Mais elle avoit elle même désarmé le Roy. Que dis-je désarmé. Elle lui avoit ôté tous ses Officiers. Elle l'avoit fait insulter, par une de ses femmes (a), aussi fameuse par son effronterie, que par ses débauches. Elle craignoit que ce jeune Prince abandonné de tous ses amis, accablé de mille maux, n'attaquât pendant la nuit : qui ? Le frere de la Reine, l'homme le plus puissant & le plus accrédité du Royaume. Dans quel lieu ? Dans une Citadelle, très-forte, sans espoir d'échapper, ni d'obtenir son pardon. Pourquoi l'eut-il attaqué ? Ils n'étoient point ennemis, ou s'ils se haïssoient, ce n'étoit que depuis que la Reine les avoit broüillés. Mais ne souhaitoit-elle pas plutôt ce qu'elle paroïssoit si fort redouter ? Autrement eut-elle fait lever si promptement Murray, sans lui donner le tems de prendre son épée. Ne falloit-il pas au moins l'avertir de venir armé, puisqu'il devoit traverser l'appartement du Roy. Que dis-je, ne falloit-il pas lui

(a) Il y a apparence que de Reres, dont il dit ailleurs beaucoup de mal.

découvrir le danger qui le menaçoit , ou attendre au lendemain , pour le faire venir. Mais elle étoit occupée d'un tout autre soin. Elle croyoit avoir laissé le Roy fort aigri contre Murray , & il pouvoit fort bien arriver que Darnley dans la première chaleur de sa colère , emporté par la jeunesse , aveuglé par l'amour & par la crédulité , profitât de cette occasion , pour se défaire d'un ennemi , qui n'étoit ni armé , ni accompagné. Ainsi d'un côté elle avoit disposé le Roy à tuer Murray ; de l'autre , elle avoit mis Murray hors de défense. Voila quel étoit le but de ses détestables artifices. Mais les mauvais desseins , quoique bien concertés , ne réussissent pas toujours.

Que dirai-je de la conduite qu'elle tient après ses couches. Dans ce tems , les autres femmes sont plus tendres & plus sensibles ; leur amour redouble pour leurs maris. Elles oublient , en les voyant , toutes leurs douleurs passées. Bannir alors un époux de sa présence ; n'est-ce pas imiter cette femme , dont parle un Poëte comique , *qui par amour mettoit son Amant à la porte.* (a) Mais , que penser de cette femme délicate , qui se

(a) *Pro amore , ut fit , excludere eum foras.*

DE MARIE STUART. 33

refuse aux caresses d'un époux, qui l'écarte avec dédain, qui tombe en foiblesse quand elle le voit : tandis que se jettant dans un brigantin, (a) parmi une troupe de voleurs & de Pyrates,

(a) Voici comme il décrit ailleurs cette partie de plaisir.

» Elle étoit à peine relevée de ses couches, » qu'elle s'achemina un » jour de grand matin, » vers le Port; là, au grand » étonnement de tout le » monde qui ne scavoit » où elle alloit, elle se » jetta dans un brigantin » qui étoit tout prêt. » Guillaume & Edmond » Blacater, Leonard Robertson, & Thomas » Dicson fameux Pyrates, » & cliens de Bothwell, » l'avoient appareillé. Elle » se mit en mer avec eux, » sans se faire accompagner d'aucune de ses femmes ni de ses Officiers; ce qui scandalisa tous les honnêtes gens. » Elle aborda à Allvay. » J'aime mieux laisser à » penser que décrire » ce qu'elle y fit. Mais » j'ose assurer que dans » toutes ses paroles & » dans toutes ses actions, » elle n'eut aucun égard, » je ne dis pas à la » majesté d'une Reine, » mais même à la pudeur

» d'une femme. Le Roy » ayant appris le départ » inopiné de la Reine, la » suivit par terre avec toute la diligence possible, » dans le dessein de la joindre, & de partager ses » plaisirs. Pour juger de » la réception qu'on lui » fit, on n'a qu'à interroger ceux qui étoient » présents, ou qui l'ont » pris par oui-dire. Après » lui avoir donné à peine » quelques heures pour se » reposer, & pour faire » repaître ses chevaux, on » lui ordonna de partir, de » peur qu'il ne lui arrivât » pis. Pour la Reine, elle » y passa plusieurs jours, » (Ce fait est contredit par Melvil, qui dit que la Reine retourna sur le champ à Edimbourg pour ne point voir le Roy. Voyez la page suivante note (b).) » Et si elle ne s'y comporta pas avec toute la dignité qui convenoit à » une Reine, du moins » elle y vécut avec une licence plus que Royale, » ou pour mieux dire, avec » une licence indigne d'une Reine. *Detectio.*

elle court (a) d'un bord à l'autre, & se plaît à manier les cordages. Je ne demande plus qui elle aime, qui elle hait. Je ne la blâme plus d'avoir écarté à Allwai (b) ce perturbateur de ses plaisirs. Je ne lui fais point un crime de l'avoir banni de sa présence à Edimbourg, lorsqu'il se rendit pour la seconde fois auprès d'elle. (c) Je veux croire que ce n'étoit point par un motif de haine, mais dans la vuë seule de se satisfaire plus librement. Je lui pardonne encore, de n'avoir point voulu le voir à Jedburgh; (d) car, elle devoit crain-

(a) *errat per puppim, & duos gaudet tractare rudentes.*

(b) Voici les paroles de Melvil.

» Le Roy suivit la Reine
» à Allwai: mais elle s'en
» retourna au Château
» d'Edimbourg, ce qui fit
» clairement connoître qu'elle
» fuyoit la compagnie du
» Roy.

(c) Buchanan dit dans le *Detectio*, que le Roy, pour éviter les persécutions de sa femme, s'étoit retiré à Sterlyn avec un petit nombre de domestiques; mais que l'amour qu'il avoit pour elle, le fit bientôt revenir à Edimbourg. Il ajoute que la Reine refusa de le voir, &

lui fit dire de retourner dans sa solitude.

» (d) Bothwell, dit-il ail-
» leurs, » étant tombé ma-
» lade, la Reine le fit
» transporter à Jedburgh,
» où elle s'étoit rendue au-
» mois d'Octobre, pour y
» tenir les Etats. Lorsqu'il
» y fut arrivé, leurs liai-
» sons recommencèrent,
» ils gardèrent moins de
» ménagement que ja-
» mais. La Reine, que les
» travaux du jour & de la
» nuit avoient fort fati-
» guée, ou peut-être que
» la Providence vouloit
» punir, y tomba malade
» à son tour, & fut à l'ex-
» trémité. Le Roy l'ayant
» scû, se rendit en dili-
» gence à Jedburgh pour

dire que la vuë d'un homme, dont elle souhaitoit la mort, n'augmentât son mal. Mais défendre, comme elle fit, que personne ne le reçût dans sa maison; empêcher qu'on ne lui fournît les choses nécessaires pour la vie, lui interdire, en quelque sorte, l'eau & le feu; c'est l'indice d'une haine implacable. (a) mais elle auroit craint, ce semble, la contagion, si son mari eut même été dans le voisinage. Je ne me plains point de la dureté avec laquelle elle le renvoya de Craigmiller à Sterlyn. (b) Mais,

» la visiter, & pour lui
» marquer par ses bons
» offices l'envie qu'il avoit
» de lui plaire. La Reine
» poussa la dureté, non
» seulement jusqu'à refu-
» ser de le loger & de le
» nourrir, mais même
» jusqu'à défendre aux
» Courtisans & à ses Offi-
» ciers, de se lever en sa
» présence, de le loger,
» & de lui donner un
» lit.

(a) Le récit de Melvil, quoique plus modéré, ne laisse pas de se rapporter à celui de Buchanan.

» Je m'occupois fort à
» les réconcilier, & je
» devenois si importun
» là-dessus, qu'on me
» trouva enfin incom-
» mode. Aussi, Sa Majesté
» m'en fit faire des re-

» proches par le Comte de
» Murray, & m'ordonna
» de ne plus conférer avec
» le Roy, lequel se pro-
» menoit toujours seul de
» côté & d'autre, tout le
» monde voyant qu'on
» regardoit comme un
» crime de l'accompa-
» gner. Il étoit hâï de la
» Reine..... de sorte
» qu'on ne pouvoit plus
» voir sans compassion un
» jeune Prince, sans amis
» & sans appui; car il
» avoit le naturel très-
» bon, &c.

» (b) Le Roy se rendit de
» Sterlyn à Craigmiller,
» croyant que le temps au-
» roit apaisé la colère de
» la Reine: mais il éprou-
» va tout le contraire. On
» étoit si mal disposé en sa
» faveur, qu'on le menaça

quand je vois qu'elle le dépouille de toutes choses , qu'elle lui ôte tous ses domestiques , qu'elle le prive de ses revenus , qu'elle éloigne de lui la Noblesse , qu'elle défend qu'on le reçoive & même qu'on le régarde , qu'elle le prive , autant qu'il est en elle , des choses communes , au reste des vivans , du Ciel , de la Terre , & de l'air ; quel nom donner à tout cela. Est-ce haine ou barbarie ; est-ce cruauté ou férocité ? Je lui pardonne de lui avoir ôté sa vaisselle d'argent , (a) lorsqu'il partit de Sterlyn. Quel besoin en avoit un homme qui portoit la mort dans son sein ? Mais , ce qui acheva , comme vous pouvez croire , d'indigner le public , ce fut le contraste de la fortune de Bothwel & de celle du Roy. Tandis que l'un étoit dans la solitude , dans l'accablement , dans la misère , l'autre , comme le singe , revêtu de la pourpre , étoit montré en spectacle aux

de lui refuser le nécessaire , s'il ne retournoit à Sterlyn. *Dectio.*

(a) Le Roy fut si rebuté des mépris de la Reine , qu'il quitta Sterlyn , & résolut d'aller trouver son pere à Glasgow. La Reine lui ôta les vases d'argent dont

il se servoit depuis son mariage , & mit à la place des vases d'étain. *Dectio.*

Ce fait est vrai , les Apologiftes mêmes de Marie Stuart en conviennent ; mais nous verrons comment ils tâchent de justifier cette démarche.

Ambassadeurs étrangers, (a) & la Reine par amour pour lui, autant que par haine contre son Epoux, produisoit par tout cet indigne rival. Cependant, Bothwel n'étoit comparable à Darnley, ni pour la naissance, ni pour la figure, ni pour les vertus. Je voudrois que l'on me nie, que ce soient là des indices de haine.

Mais voici un trait qui nous apprendra, combien cette haine étoit implacable. Cet Epoux tant de fois exclus, chassé tant de fois avec ignominie, réduit à la dernière indigence, relégué dans un lieu désert, loin de la Cour & du commerce des hommes, sans domestiques, sans aucunes des choses utiles ou même nécessaires pour la vie, cet Epoux n'en est pas moins assidu auprès de sa femme : rien ne le rebute, ni les mauvais traitemens, ni la crainte de la mort. Il tâche par ses soins & par sa patience, si non de vaincre, du moins d'adoucir la férocité de ce cœur barbare. Que fait alors cette tendre Epouse, cette Reine charitable & compatissante ? rien ne la touche, rien n'ap-

(a) Ce fait est confirmé par Melvil, qui rapporte que Bedford Ambassadeur d'Angleterre fut scandalisé du mépris que la Reine monroit pour son Epoux.

païse, rien n'assouvit sa rage; ni les larmes, ni les prières, ni le tems, ni les soins, ni les souffrances. Que dis-je, les complaisances l'irritent, les prières l'enflamment, sa présence lui inspire de nouveaux projets de vengeance. Mais après avoir épuisé en ce genre toutes les ressources de son génie & de sa méchanceté, voyant que ce malheureux Prince en butte à la misère & à l'ignominie, exposé à mille dangers, ne se laisse point abbatre, & ne cherche point dans une mort violente le remède à tant de maux, lasse enfin, & comme rassasiée de ses malheurs, elle entreprend de les terminer, & de mettre fin aux craintes de Bothwel, & à ses propres inquiétudes; elle lui fait donner du poison, (a) au moment qu'il part pour Glasgow, (b) afin que ce poison n'agissant

(a) » Le Roy se voyant
» méprisé & maltraité de
» la Reine, alla trouver son
» pere à Glasgovv. Etant à
» un millé de Sterlyn, il
» sentit des douleurs si
» violentes dans tout le
» corps, qu'il fut aisé de
» juger qu'elles n'étoient
» point l'effet d'une mala-
» die naturelle, mais d'u-
» ne trahison manifeste.
» On le reconnut aux pus-
» rules livides qui pa-

» rurent sur son corps,
» lorsqu'il fut arrivé à
» Glasgovv, & aux dou-
» leurs aiguës qu'il res-
» sentit dans tous les mem-
» bres; en sorte qu'on
» commença à désespérer
» de sa vie. La Reine ne
» lui envoya pas même
» un Médecin. *Detectio.*

(b) Voici comme Melvil raconte le fait.

» Le Roi, dit-il, la
» suivoit partout où elle

que dans son absence , sa mort soit moins soupçonnée ; mais , je parlerai de ce fait dans un autre lieu.

Cette entreprise n'ayant pas réussi à son gré , elle part elle même pour Glasgow , afin de repaître ses yeux cruels , de la vuë de ses miseres présentes , & de se consoler par là de ce qu'elle n'avoit pû s'en défaire pendant son absence. Et comme si ce n'étoit point assez d'elle pour le tourmenter , elle amene à sa suite les ennemis mortels des Lénnox , les Hamiltons , ces détestables Ministres de sa fureur. C'est le dernier genre de supplice qu'elle lui réserve , c'est ainsi qu'elle empoisonne les derniers instans de sa vie. Mais pour-quoi apporter tant de preuves , comme s'il s'agissoit d'un fait équivoque. Elle même ne nous permet pas d'en douter. Elle a dit , oùi elle a dit elle même , je ne dis pas , en secret , à son amant , à ses confidentes , ou à un petit nombre de favoris , gens obscurs & sans nom , vils adorateurs de sa fortune ,

» alloit : mais il en étoit
 » toujours reçu très-froi-
 » dement ; de sorte que
 » se voyant méprisé , il se
 » retira à Glasgow , où il
 » tomba malade , & selon
 » le bruit commun, c'étoit

» du poison, que quelques-
 » uns de ses serviteurs, lui
 » avoient donné.

Camden est presque le
 seul qui n'ait point parlé
 de cet empoisonnement.

esclaves mercénaires , que l'indigence & le besoin attachoient à sa personne , mais en public , & en présence de témoins graves , qu'elle consultoit sur les plus grandes affaires , elle a dit (a) qu'elle renonceroit à la vie , si l'on ne la délivroit au plutôt de son Epoux. Ce n'est point par légèreté , ni une seule

(a) » Vers le 5 de No-
» vembre , étant sortie de
» Jedburgh , elle passa
» par un Bourg , nommé
» Calso , & là elle reçut
» des lettres du Roy. Les
» ayant ouvertes en pré-
» sence du Viceroy , du
» Comte de Huntley & de
» son Secrétaire , elle
» tomba dans une grande
» tristesse , elle se plaignit
» amèrement , comme si
» elle eût été menacée de
» retomber dans sa mala-
» die , & elle leur dit sans
» détour , que s'ils ne trou-
» voient un moyen de la
» délivrer du Roy , il lui
» seroit impossible de vi-
» vre , & que s'il ne lui
» restoit point d'autre par-
» ti , elle aimeroit mieux
» se donner la mort que
» de passer la vie dans ces
» tourmens. . . . Sur la fin
» de Novembre , étant ar-
» rivée à Craigmiller , elle
» tint le même propos en
» présence du Comte de
» Murray (qui fut depuis
» Viceroy , & qui est mort

» maintenant) du Comte
» de Huntley , du Comte
» d'Argyle & de son Se-
» crétaire , & elle leur
» dit , que le divorce lui
» paroissoit le plus court
» moyen de s'en délivrer :
» que la chose étoit facile ,
» puisque Darnley étoit
» son parent , & qu'il lui
» seroit aisé de supprimer
» les Lettres de dispense
» que le Pape lui avoit
» données ; mais comme
» on lui eut représenté
» qu'elle ne pouvoit faire
» cette démarche sans dé-
» clarer son fils bâtard ,
» d'autant que son mari
» & elle , n'avoient point
» ignoré les raisons qui
» pouvoient rendre ce ma-
» riage nul , après avoir
» hésité pendant quelque
» temps , n'osant déclarer
» le dessein où elle étoit
» de se défaire de son fils ,
» elle renonça au projet
» du divorce : mais depuis
» ce jour , elle ne perdit
» jamais de vue le dessein
» de tuer le Roy. *De la Ha.*

fois

fois qu'elle l'a dit. Elle l'a répété en plusieurs occasions , en différens lieux. Ses larmes même en ont fait foi; elle s'en est expliquée devant des personnes recommandables par leur naissance , & par leurs richesses , d'une réputation sans reproche , d'une prudence consommée. Elle leur a déclaré ses sentimens , elle leur a demandé conseil , elle eut bien voulu les amener à son avis. Mais peut-être que c'étoit un artifice de sa part , que ses larmes étoient feintes , qu'elle ne leur parla de la sorte , que pour les éprouver , qu'ils ne la crurent pas eux-mêmes sur sa parole , & que la grandeur du crime (*a*) empêcha qu'il ne trouvât créance dans leurs esprits ? C'est ce que quelques personnes ont crû , & ce que je croirois assez volontiers moi-même , si l'événement n'eût justifié la menace , & ne l'eut même surpassée.

Car lorsqu'il partoît pour Glasgow , elle lui fit donner du poison. Par qui me direz vous ? Comment ? Qu'elle

(*a*) Qui ne croiroit , à il n'étoit question que la première idée que présente de récit , qu'il s'agit d'un divorce. (*Voyez la Note précédente.*) C'est par ici de quelque complot ces exagérations outrées formé contre les jours de que Buchanan s'est fait ce Prince. Point-du-tout. décrier si fort , & qu'il a Selon Buchanan même , perdu toute créance.

espece de poison ? Où l'a-t-elle pris ? Vous me demandez ces choses ? Comme si les méchans Princes ne trouvoient pas toujours des Ministres aussi méchans qu'eux. Vous me presserez peut-être, & vous me demanderez quels sont ces Ministres ? Premièrement, il est sûr qu'on lui a donné du poison. Car, quand on auroit la hardiesse de le nier, on ne peut nier que le genre de la maladie ne soit nouveau, & inconnu aux Médecins, surtout à ceux qui n'ont point voyagé en Italie, ou en Espagne. Il a souffert des douleurs aiguës, dans ses membres ; son corps étoit couvert de pustules ; il en sortoit une infection insupportable. Mais ces symptomes, dira-t-on, sont équivoques, & communs à plusieurs maladies ? Si cette cause étoit plaidée devant Caton le censeur, elle seroit bientôt jugée. Il étoit persuadé que l'adultère ne marchoit jamais sans le poison. Voulons nous un meilleur arbitre que Caton, ce grave personnage, dont les décisions passaient pour autant d'oracles. Dans une affaire aussi claire, rejetterons nous le témoignage d'un homme, dont l'autorité étoit d'un si grand poids, dans les affaires les plus épineuses ? Ce témoin irré-

prochable, si connu par son intégrité & par sa droiture, dépose aujourd'hui contre une femme partagée entre la haine, qu'elle portoit à son mari, & l'amour dont elle brûloit pour un infame adultère, également en proie à ces deux passions violentes, enivrée & de sa fortune & de ses richesses, incapable de se modérer dans sa grandeur. Mais laissons ces preuves étrangères & triviales. (a) Écartons d'une cause Royale, les témoins vulgaires. N'admettons que ceux qu'on ne peut recuser, ni du côté de la fortune, ni du côté des mœurs. Mais où trouver de pareils témoins; car suivant ce principe, il faudroit produire le témoignage de quelque Roy. Mais pour ces sortes de crimes, on employe le ministère obscur, de quelque scélérat, & jamais la main d'un brave homme & d'un homme d'honneur. Cependant pour contenter les plus difficiles, nous allons produire un témoin Royal. Ouvrez sa Lettre, (b) je dis une lettre écrite de sa propre main. Que signifient ces pa-

(a) Il a raison de ne point insister sur cette preuve, qui est non seulement fort triviale, mais fort legere. La maxime de

Caton est outrée. L'adultère est commun, les empoisonnemens sont rares.

(b) Voyez la première Lettre.

roles ? *Il n'est pas fort changé , cependant il en a pris beaucoup ?* Qu'elle est cette chose , dont il a beaucoup pris. L'odeur , la maladie , les pustules , tout le dit assez. C'est du poison qu'il a pris , c'est ce qui l'a changé. Mais le poison n'est point nommé dans la lettre. Il me suffit qu'il y soit dit que , *quoiqu'il en ait pris beaucoup , cependant il n'est pas fort changé ;* ou , que , *quoiqu'il ne soit pas fort changé , cependant il en a pris beaucoup.* Que signifie ce mot , *cependant* , si ce n'est que la chose qu'il a pris , de quelque nature qu'elle soit , porte avec elle des causes de difformité. Quoique la dose en ait été forte , cependant , c'est peu de chose , en comparaison de la difformité qu'on vouloit. Mais je suppose que ce ne soit pas du poison , dites-moi ce que ce peut être. Vous ne trouverez rien que vous puissiez substituer. Enfin quelque sens que l'on donne à ce mot , *beaucoup* , c'est toujours une chose qu'elle n'ose appeller par son nom , dans une lettre d'ailleurs si familière. Mais elle ne nous permet pas d'en douter , quand même nous le voudrions. Comparons le passé , avec l'avenir , & jugeons de ses dernières dé-

marches , par les premiers projets qu'elle médite.

D'abord elle veut faire purger son mari : ensuite elle prend la résolution de le mener aux eaux de Craigmiller , où il pourra trouver des Médecins , & , ce qui est pire que les Médecins , où il trouvera sa femme. Enfin elle délibère avec Bothwel (a) s'il ne pourroit point imaginer une manière secrète de le purger , & cela à Craigmiller ; au sortir du bain , voyez comme toutes ces choses se rapportent. *Il en a pris beaucoup , il faut le purger , à Craigmiller.* C'est à dire dans un lieu solitaire & peu fréquenté , & par conséquent fort commode. Il doit y prendre une potion. Quelle potion ? La même dont *il a beaucoup pris.* Comment en sçavoir davantage. Elle veut que le remede soit obscur. Si c'est pour le guérir , pourquoi cacher le remede ? Pourquoi ne le pas donner ouvertement , & dans un lieu fréquenté. Pourquoi cette potion inusitée , pour purger un malade déjà convalescent , & qui commençoit à reprendre ses forces. Mais c'étoit un nouveau genre de maladie , qui demandoit des remedes extraordinaires.

(a) Voyez la première Lettre.

naires. Quels sont les Médecins qu'elle consulte. A qui confie-t-elle le soin de préparer ce remede extraordinaire ? A l'ennemi mortel de son mari , à un infame adultère , au plus scélérat de tous les hommes. A un homme dont la maison étoit décriée en France , pour les empoisonnemens , dont les domestiques avoient été accusés du même crime , & avoient souffert les uns la prison , les autres la torture. Quel tems choisit-on pour le lui faire prendre ? Le tems du bain , ou le tems de son souper , lorsqu'il sera seul. C'est ainsi qu'une main ennemie prépare des remedes , dans un lieu écarté , & sans témoin. Qu'on juge maintenant de la nature d'un remede donné en secret , & préparé avec soin , par une femme adultère , par son amant , par un cruel ennemi , par un rival odieux. Il me semble que j'ai suffisamment prouvé , combien étoit implacable la haine qu'elle portoit à son mari. Elle l'expose à la fureur des brigands , elle le commet avec la Noblesse & avec ses freres. (a)

(a) Outre la querelle qu'elle lui fit avec Murray , il est parlé dans le *Discours* d'une autre dispute qu'elle excita entre le Roy & le Prince Robert , un des freres naturels de la Reine. Trois

Elle le dépouille de toutes choses , elle l'accable d'injures & de reproches , elle lui donne du poison , elle l'exile dans une affreuse solitude , pour y finir dans la douleur ses tristes jours. Passons aux autres causes. Cette haine sans doute en étoit une plus que suffisante , pour la porter à tuer son mari. Elle cherchoit depuis longtems à s'en défaire , elle l'avoit tenté une fois , elle y avoit presque réussi. Mais à cette haine se joignit un autre motif plus fort encore , & qui ne fit que l'enflammer , ce fut l'amour dont elle brûla pour Bothwel. Cet amour paroîtra incroyable à qui aura vû Bothwel , & n'aura point connu les transports de la Reine. Car , par quel endroit cet homme pouvoit-il plaire à une femme tant soit peu retenue ? Est-ce par son éloquence ? Par sa figure ? Par des actions éclatantes de valeur , & par d'autres qualités semblables , soutenuës des avantages extérieurs ? Pour ce qui regarde l'éloquence & la

» jours devant qu'il fût
 » tué , dit Buchanan , elle
 » tâcha de lui faire une
 » querelle avec Robert
 » son frere naturel , ne
 » pouvant que gagner à la
 » mort d'un des deux.
 » Pour aigrir Robert , elle

» lui répéta un propos que
 » le Roy, disoit-elle, avoir
 » tenu sur son compte. La
 » dispute s'échauffa entre
 » eux , ils se donnèrent un
 » démenti , & ils mirent
 » l'épée à la main.

(a)

entre
 e Ro-
 natu-
 Trois

figure , nous n'aurons pas besoin de nous étendre là-dessus. Ceux qui l'ont vû , peuvent se remettre les traits de son visage , sa taille , sa démarche , son maintien ; ceux qui l'ont entendu , peuvent se rappeler sa stupidité. Mais c'étoit peut-être un homme prudent dans les entreprises , intrépide dans les dangers , libéral & magnifique , modéré dans les plaisirs. Ses flatteurs mêmes n'ont jamais mis la prudence au rang de ses vertus. Il s'est piqué de bravoure ; mais le jour d'une bataille , monté sur un cheval vigoureux , toujours bien environné , il voyoit le combat sans en partager les risques , quelques fois il poursuivoit les fuyards , jamais il ne regardoit l'ennemi en face. Voulez vous un exemple de sa rare bravoure. Un voleur connu par sa lâcheté , qui s'étoit rendu à lui , en ayant reçu une blessure mortelle , lorsqu'il ne s'y attendoit pas , le terrassa , le meurtrit de coups , & l'auroit tué , si les forces ne l'eussent abandonné avec la vie. Je pourrois citer ses rodomontades , en France , & sa dernière fuite en Danemark. Mais j'aime mieux rappeler le souvenir de ce jour mémorable , où la Reine l'abandonnant , passa dans le camp

camp des Nobles, vengeurs de la mort du Roy. Les deux armées étoient en présence : celle de Bothwel étoit égale pour le nombre, il avoit pour lui l'avantage du lieu. Deux puissans motifs l'animoiént à combattre. D'un côté la grandeur de la récompense attachée à la victoire, la possession d'une Maîtresse qui l'adoroit, des richesses, des honneurs, & une Couronne pour lui & pour ses descendans, l'impunité de ses crimes passés, une licence sans bornes pour l'avenir, le pouvoir de combler de biens ses amis, & de se venger de ceux qui ne l'étoient pas. De l'autre, l'ignominie & les suites fâcheuses d'une défaite, le mépris, l'indigence, l'exil, enfin tout ce qui peut arriver après une déroute, & ce qui lui arriva en effet. Outre les deux armées, il avoit pour témoins de sa lâcheté, ou de sa valeur, Ducroc, Ambassadeur de France, & la Reine elle-même, qui étoit le prix du vainqueur. Vous êtes impatiens de sçavoir ce que fit ce grand Guerrier, dans cette journée. Monté sur un cheval superbe, il s'avance d'abord à la tête de l'armée. Prodigue de son sang, & avare de celui de ses soldats, il propose un cartel à

l'ennemi, il offre de se battre hors des rangs, contre le plus brave. Le défi est accepté, & il se présente plusieurs champions, recommandables par leur naissance & par leurs emplois. L'ardeur de Bothwel se rallentit tout à coup, ses rodomontades cessent; & si la Reine, comme ces Dieux qui interviennent par machine dans nos Tragédies, ne fut arrivée à propos pour lui défendre de combattre, non seulement il eut manqué au défi, mais il n'eut pas même cherché un prétexte, pour l'éluder. Mais dumoins il répara cette lâcheté dans l'action générale? Non. Dès qu'elle fut engagée, il fut le premier, & presque le seul à fuir, & son exemple entraîna enfin toute l'armée.

Mais les vertus civiles réparèrent en lui, ce qui lui manquoit du côté de la guerre? quelles vertus? pouvoit-on en attendre, d'un homme élevé à la Cour de l'Evêque de Murray; c'est à dire dans l'Ecole la plus corrompue qui fut jamais, dans le sein de la débauche & de l'infamie, parmi les plus honteux ministères. Dans sa jeunesse, le jeu & les femmes dissipèrent tellement son patrimoine, qui étoit considérable, que pour me servir de l'expression d'un Poëte, *il ne lui restoit pas même de*

quoi acheter une corde, pour se pendre. Il porta la débauche dans les autres familles, & il deshonora la sienne par l'inceste.

Or, quand je dis, qu'un tel homme fut aimé de la Reine, & qu'il en fut éperduement aimé, (a) je crains que mon récit ne paroisse une fable, à ceux qui apprennent ces choses pour la première fois. Quelqu'un dira : Parmi cette Noblesse florissante, n'y avoit-il personne plus digne d'être aimé ? Il y en avoit sans doute, & personne ne le méritoit plus que son mari. Qui peut donc avoir allumé dans son cœur une passion si insensée ? Si je dis, que c'est la conformité d'inclinations & de mœurs, j'indiquerai sans doute la cause vraisemblable ; mais, au jugement de plusieurs, je n'indiquerai peut-être pas la vraie. Moi même je touche à regret cette corde. Je n'adopte

(a) Bothwell avoit pour elle les dernières duretés. Il ne se passoit point de jour, dit Melvil, qu'il ne lui fit verser des larmes. Un jour de désespoir, elle voulut se tuer en présence de Melvil & d'Areskine. Malgré ces traitemens, elle avoit pour lui un foible insurmontable. Le jour que Bothwell la quitta, & qu'elle fût conduite prisonnière à Edimbourg, la

première chose qu'elle fit, fut de lui écrire. Lorsqu'on lui annonça qu'il falloit renoncer à le voir, puisqu'il étoit convaincu d'avoir assassiné le Roy, elle pleura, dit Melvil, à chaudes larmes ; ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'elle ne sentit le tort que lui faisoit cette passion, mais il lui étoit impossible de la surmonter.

point les bruits qu'on a semés d'elle en France , pendant son premier mariage , (quoiqu'ils semblent assez confirmés par les autres crimes de sa vie.) Je n'ajoute point foi à ceux qu'on a débités depuis son retour en Ecosse. Qu'ils demeurent ensevelis dans l'oubli , ou s'ils ne peuvent s'effacer de notre mémoire , du moins , qu'ils ne trouvent point place dans notre croyance. En amour , il ne faut pas chercher tant de causes. L'amour ne raisonne point , il se laisse entraîner en aveugle , & il finit ordinairement par la folie. Prétendre l'assujettir aux loix de la prudence ; c'est se consumer en de vains efforts , & prendre beaucoup de peine , pour extravaguer avec sagesse. Mais nous trouverons aussi des causes de rapport , si nous en cherchons. Car s'il n'y avoit point entre eux une grande conformité de traits , de qualités extérieures , & de vertus , il y en avoit une parfaite de vices. Cette femme parvenue dans une extrême jeunesse , à un haut degré de puissance , qui ne s'étoit jamais formé l'idée d'un Gouvernement juste & légitime , qui n'avoit rien vû , rien entendu qui pût l'instruire là-dessus : prévenue d'ailleurs par les conseils violens des Guises , qui jettoient eux mêmes en France

les fondemens de la tyrannie, cette femme dis-je, vouloit substituer l'autorité arbitraire au droit, aux anciens usages, aux loix & aux coutumes de la Nation. Nuit & jour elle rouloit ce projet dans son sein, (a) souvent même il en échappoit, & sa bouche trahissoit les sentimens desordonnés de son cœur. Mais, les usages inviolables du Pays, les Loix & les Coutumes, & surtout la bonne intelligence des Nobles, étoient autant d'obstacles à ses desseins. Elle entreprit de lever ces obstacles; mais elle balançoit encore sur le choix des moyens & des Ministres. Il falloit user d'artifice, puisqu'elle ne pouvoit autrement réussir. Elle choisit Bothwel, elle le crut plus propre qu'un autre à la seconder: (b) Bothwel, qui dans une extrême

(a) Buchanan prête à Marie Stuart des vûes, que, selon toutes les apparences, elle n'eut jamais. Ce plan raisonné & ce système suivi de politique, n'étoient point dans son caractère.

(b) Bothwel ne servit point de second à la Reine dans cette noire conspiration. Il l'entreprit en chef, & tout au plus il se fit seconder par la Reine. Peut-être qu'elle n'y entra qu'indirectement, & qu'el-

le ferma les yeux sur l'entreprise, qu'on se contenta de lui faire entrevoir. Elle aimoit Bothwel, il servoit son ressentiment, elle le laissa faire. Peut-être aussi qu'il ne lui en parla point du tout, & que sûr de ne pas lui déplaire, en la délivrant d'un Epoux qu'elle haïssoit, il prit sur lui toute l'atrocité du crime. Je sçais que cette conjecture, toute favorable qu'elle est à Marie Stuart, ne la justifieroit

misère, faisoit douter s'il étoit plus vicieux ou plus scélérat ; & qui partagé entre deux Religions différentes , feignoit un égal attachement pour elles , & les méprisoit toutes deux. Cet homme qui s'étoit auparavant offert aux Hamiltons pour tuer Murray , avoit montré dès-lors, qu'il étoit capable d'un coup plus hardi , si on l'animoit par une récompense plus forte. Car le dérangement de ses affaires le portoit à tout entreprendre , & il n'étoit retenu par aucune considération de bienséance , de Religion, ni d'honneur. Pour ce qui régardo l'usage des voluptés , il se glorifioit autant de ne garder aucunes mesures en ce genre , que les autres prennent soin de cacher leur honte & leur turpitude.

Ainsi , cette femme avide d'un pouvoir sans bornes , incapable de fléchir sous le joug des Loix , dont le frein lui paroissoit insoutenable ; ne trouvant pas d'ailleurs dans son Mari des qualités

pas pour cela pleinement. Elle ne punit point l'assassin de son mari ; & quoi qu'en dise Camden , elle l'épousa librement & avec connoissance de cause , ainsi que Melvil lui-même le dit , ce mariage

forme contre elle le plus terrible préjugé ; & le moins qu'on en puisse inférer , c'est que si elle n'eut point de part au complot , lorsqu'il se trama , elle l'approuva du moins après l'exécution.

convenables à ses desseins violens , choisit un homme , qui n'avoit rien à risquer du côté de la fortune , & qui n'avoit point de réputation à ménager. Un homme dépouillé d'appui, dont elle pourroit renverser la grandeur , lorsqu'elle seroit dégoûtée de ses services : un homme enfin , dont elle flatteroit l'ambition par ses promesses , dont elle soulageroit les besoins par d'utiles libéralités , & qu'elle intéresseroit au secret , en le faisant complice de tous ses crimes. Telles furent les sources de l'amour , je ne dis pas immodéré , mais effréné , qu'elle lui porta , de son infame adultère , de son exécration parricide , qui fut comme le gage de son mariage sanguinaire. C'est donc à ces deux causes qu'il faut rapporter son attentat , à la haine implacable qu'elle portoit à son Mari , à l'amour effréné dont elle brûloit pour Bothwel. Elle espéroit aussi détourner sur ses ennemis la honte & le châtement du crime , & substituer à sa place ces victimes vulgaires , qu'elle immoleroit à la vengeance publique. Autrement , pourquoi auroit-elle excité cette querelle entre le Roy , & le Prince Robert son frere ? Pourquoi auroit-elle jetté parmi les Grands, des semences de discorde ? Pour-

quoi se seroit-elle empressée de retenir Murray (a) la veille du Massacre ? Pourquoi lui auroit-elle ordonné de se rendre à la Cour ? Il étoit arrivé un Ambassadeur de Savoye. Pour quel sujet ? Il falloit que l'affaire fût d'une grande importance ; puisqu'elle ne pouvoit se traiter , qu'en présence des Grands , assemblés. Non. Il ne s'agissoit d'autre chose , si non , que cet Ambassadeur , qui étoit venu pour assister au Baptême , étoit arrivé après la cérémonie. Honteux de ne s'y être pas trouvé avec l'Ambassadeur de France & d'Angleterre, (quoique la chose ne méritât guères

(a) » Murray s'absentoit
 » volontiers de la Cour ;
 » la maladie de sa femme,
 » qui étoit sur le point
 » d'accoucher , lui avoit
 » fourni un prétexte de
 » s'en éloigner. La Reine
 » se servit de celui de l'ar-
 » rivée d'un Ambassadeur
 » de Savoye, pour faire re-
 » venir Murray : mais la
 » véritable raison étoit
 » qu'elle vouloit faire
 » tomber sur lui & sur
 » Mortoun le reproche
 » du massacre. Murray
 » se rendit aux ordres
 » de la Reine : mais un
 » Dimanche , neuvième
 » de Février, qu'il alloit
 » au Prêche , ayant reçu

» une lettre dans laquelle
 » on lui mandoit que sa
 » femme avoit fait une
 » fausse couche , & qu'elle
 » étoit à l'extrémité , il
 » alla trouver la Reine,
 » & lui demanda la per-
 » mission de se rendre au-
 » près d'elle. La Reine lui
 » répondit que si sa femme
 » étoit aussi mal qu'il le
 » disoit , il étoit inutile
 » qu'il l'allât trouver , &
 » qu'il ne pourroit lui être
 » d'aucune utilité. Mur-
 » ray ayant insisté , elle
 » le pria de retarder au-
 » moins son départ jus-
 » qu'au lendemain , & de
 » passer le reste de la nuit
 » à Edimbourg. *Danville.*

un ambassade ,) il venoit s'excuser d'être arrivé tard pour congédier plus honnêtement cet Ambassadeur ; on rappelle Murray d'auprès de sa Femme qui se mouroit , & on lui envoie couriers sur couriers. Qu'avoit-on besoin de sa présence ? étoit-ce pour le mettre dans la confiance du complot ? Mais , pourquoi ne l'avoit-on pas initié plutôt dans ce mystère ? Pourquoi ne s'ouvrir à lui qu'à l'extrémité , & au moment même de l'exécution ? Etoit-ce donc un homme inconstant & léger , changeant à tout vent ? Sa vie étoit-elle souillée de quelque opprobre ? Avoit-il quelque intérêt à souhaiter du changement ? Ses ennemis n'osent pas même aujourd'hui lui reprocher rien de tel (*a*). Puisqu'on ne peut donc imaginer d'autre cause , je laisse à penser quelle fut la véritable. C'est celle qui d'abord a forcé le Comte d'Athole , & qui depuis a contraint Murray lui même à quitter la Cour ; celle qui a exposé sa vie à tant de dangers : celle qui a fait semer en Angleterre contre lui , tant de bruits calom-

(*a*) Non seulement ses ennemis l'ont accusé d'avoir bouleversé l'Ecosse , mais Melvil son ami , lui reproche dans ses Mémoires d'avoir fomenté les troubles du Royaume , pendant sa Régence.

nieux , tant de libelles diffamatoires , dont ces parricides étoient les auteurs : celle enfin qui lui a fait préférer de se condamner à un exil volontaire , plutôt que de vivre à la Cour , parmi les glaives des assassins , au milieu des plus affreux périls.

Mais que sert la bonté de ma cause auprès de certaines gens , ou mal instruits ou mal intentionnés , ou prevenus par de faux rapports ; qui prennent les déclamations injurieuses de quelques esprits vains , pour des témoignages infailibles : qui aiment mieux en croire des hommes , qui faisant parade de leur pouvoir au dedans , n'ont eu ni l'assurance de se présenter devant les Juges , ni la hardiesse de se défendre par la voye des armes : & comme les remors de leur conscience leur ont fait décliner le jugement , aussi le désespoir , qui est né du remors , les a-t-il précipités dans une guerre , où ils ont montré plus de fureur que de courage. Ils ont fui lâchement du combat : & aujourd'huy même que pleins de confiance , & fiers de leur nombre , ils se moquent de la prudence de leurs adversaires , & méprisent leurs forces ; toutes fois se déshonrant des voyes honnêtes , ils ont recours

aux brigandages, & le cœur déchiré de remors, ils n'employent d'autres armes, que les injures, que la calomnie & l'imposture. Toutes fois je veux bien les avertir, pour l'amour que je porte à mes concitoyens, qu'ils tâchent de se guerir de cette folie, ou plutôt de cette phrénésie, & de cette fureur de médire qui les agite; & qu'ils prennent garde, qu'après avoir fatigué nos oreilles de leurs mensonges, & de leurs calomnies, ils ne les trouvent fermées à leurs prières, lorsque la vérité viendra à se faire jour. Car il faut qu'elle perce tôt ou tard, & le mensonge disparoit devant elle, comme les ombres de la nuit devant le Soleil.

Pour ce qui regarde les facilités du crime, & l'espérance assez bien fondée de le tenir secret, je n'ai pas besoin de m'étendre là-dessus. Ils étoient maîtres de l'occasion, du lieu, de la manière, du moment de l'exécution? Mais qu'étoit-il besoin de cacher le crime? N'étoient-ils pas surs de l'impunité? Quel fâcheux retour pouvoit avoir une conspiration, si bien concertée? N'avoient-ils pas imposé silence aux Loix, dont ils étoient les arbitres? Ils avoient intéressé ceux-la dans le complot; sé-

duit ceux-ci par leurs promesses, gagné les uns par leurs bienfaits, effrayé les autres par l'appareil de leur puissance. Mais quoiqu'il en soit, il ne sera pas hors de propos d'examiner l'ordre & la suite de l'entreprise, d'étudier la marche des Conjurés, d'observer leur imprudence, & leur peu de conduite. Car il sera aisé de remarquer qu'ils avoient une sorte d'envie de cacher leur entreprise, mais que la passion qui les aveugloit, déconcertoit tous les arrangemens de leur prudence. Tantôt ils s'efforçoient de tenir la conjuration secrète; pour mettre leur honneur à couvert, tantôt se souciant peu de le ménager, ils agissoient avec si peu de retenue, qu'ils sembloient compter pour rien les jugemens du public. Car lorsqu'il parloit pour Glasgow, ils lui firent secrètement donner un poison, qui devoit agir pendant son absence. Tout cela n'étoit pas mal concerté. Mais dans tout le reste, ils se comportèrent si durement à son égard, que supposé que sa maladie eut été naturelle, ils en faisoient assez pour la faire soupçonner de poison. L'Epoux d'une Reine, le pere d'un Prince unique & premier né, dont on avoit cé-

lébré le Eaptême, avec tant de pompe, étant sorti de Sterlyn presque nud, comme du pillage, ressent dans la route les douleurs les plus aiguës, est attaqué à Glasgow d'une maladie mortelle. Que fait cette charitable épouse ? Vous croyez qu'au premier bruit de sa maladie, elle vole à Sterlyn : qu'elle le console, qu'elle le caresse, qu'elle s'empresse autour de lui : que ne pouvant l'arracher des bras de la mort, elle recueille au moins ses derniers soupirs, qu'elle lui ferme les yeux, enfin qu'elle s'acquite de tous les devoirs d'une fidèle & tendre épouse ? Non. Cette femme qui lui avoit mis la mort dans le sein, & qui jugeoit qu'il n'avoit que quelques jours à vivre, part pour la campagne, avec son Adonis, elle fait plusieurs voyages dans les maisons de plaisance des Nobles (a), & partout elle laisse des traces d'une infame débauche. Enfin elle revient à Sterlyn, au moment qu'elle con-

(a) » Aussi-tôt que le » les intéressés) étoit
 » Roy fut parti pour Glas- » honteux de l'espece de
 »govv, elle se rendit » prostitution qu'ils fai-
 » avec Bothvvel chez le » soient de leur honneur.
 » Lord Drumen, & de là » Car on voyoit qu'ils ne
 » chez Tillibardin. Ils y » se soucioient pas même
 » passèrent huit jours dans » de jeter un voile sur
 » les festins, & dans une » leurs débauches. *Detec-*
 » si grande licence, que » tip.
 » tout le monde (excepté

jecture que le poison aura opéré. Là, voyant qu'il agissoit trop lentement, & que la jeunesse du Prince luttoit contre la malignité du venin, pour ne pas paroître manquer entierement à ce qu'elle devoit à son époux, elle se met en devoir de l'aller trouver, elle veut partir tous les jours, & jamais elle ne part.

Enfin voyant ses espérances déçûës, elle change de dessein. Elle se rend à Edimbourg. Là, elle assemble son Conseil. Il étoit composé d'un petit nombre de confidens, & Bothwel y présidoit. On conclut tout d'une voix qu'il faut se défaire du Roy. Mais on délibère sur le genre de sa mort : c'est ce qui paroît par une de ses lettres, où elle se compare à Médée, qui tantôt employoit le fer, & tantôt les poisons; & par un autre, où elle délibère sur le poison. Pour le Roy qui avoit déjà goûté du breuvage, & qui flottoit entre la confiance que lui donnoient ses caresses, & la crainte que lui inspiroit sa perfidie, quoiqu'il ne désespérât pas entierement de rentrer dans ses bonnes grâces, cependant il penchoit toujours du côté de la crainte. Mais comme la vie & la mort, n'étoient point en sa

puissance, il étoit obligé de souffrir en silence toutes les injures passées, de dissimuler ses craintes présentes, & de paroître espérer quelque chose de l'avenir.

On l'emmena donc : non dans l'appareil d'un Roy & d'un Epoux, mais comme un corps mort, ou plutôt on le traîne à la boucherie. Après mille insultes & mille embuches, après l'avoir empoisonné, elle le conduit au supplice, elle le mene en triomphe après elle, & elle s'applaudit de sa victoire. Les Hamiltons ennemis mortels des Lennox, suivent le char. On les a invités exprès à ce spectacle, pour qu'ils pussent en repaître leurs yeux cruels, & jouir de sa douleur, en attendant qu'ils pussent jouir de sa mort. Pour que rien ne manque aux cérémonies du sacrifice, on choisit pour grand Prêtre Jean Hamilton, Archevêque de Saint André (a), monstre souillé de toutes sortes de crimes, nourri du sang & de la substance des Citoyens, vieux gladiateur, couvert de lauriers. Le peuple étoit triste sur le chemin, & n'auguroit rien que de funeste. Ceux qui accom-

(a) Melvil fait un portrait peu avantageux de cet Archevêque.

pagnoient la Reine , ne ſçavoient ni compoſer leurs viſages , ni diſſimuler la joye qu'ils reſſentoient au fonds du cœur. L'atrocité ſeule du crime , jointe à l'attente de l'événement , en ſuſpendoit la violence. Arrivé à Edimbourg , on ne le loge point dans le Palais ? Pourquoi ? C'eſt de peur , dit-on , qu'il ne communique ſon mal à ſon fils ? Quoi donc le poiſon eſt-il auſſi un mal contagieux ? Mais la véritable raiſon eſt que l'on craignoit , que ſa préſence ne fût importune à des gens , qui vouloient ſe plonger librement dans les plaiſirs , & délibérer à leur aïſe ſur ſon ſort.

Où le conduit-on ? Dans le quartier le plus abandonné d'Edimbourg. Lieux autrefois habités par les Prêtres , lorsque leur empire ſubſiſtoit , mais aujourd'hui déſerts : dans une maiſon qui menaçoit de tomber en ruines , ſi on ne l'eut réparée , pour ſervir de temple à ce ſacrifice nocturne. Pourquoi choiſit-on ce lieu par préférence ? C'eſt dit-on , que l'air y étoit plus ſain ; (a)

(a) Voici les paroles de Melvil. » Le Roy fut » amené à Edimbourg , & » logé à Kirkfield , ſous » prétexte que l'air y étoit » bon , & qu'il s'y pour-

» roit mieux remettre de » ſa maladie. Mais le » bruit couroit déjà que » le Comte de Bothwell » avoit formé un deſſein » contre ſa vie.

elle va l'égorger Grand Dieu ! Et elle a égard à la salubrité de l'air. Pour quel usage , & dans quelle vuë ? Est-ce pour sauver ses jours ? Non. C'est pour les destiner au supplice. Voilà l'objet des inquiétudes de cette tendre épouse , elle craint que la victime n'échappe. Elle veut qu'il se sente mourir. Mais voyons quel est cet air si sain. C'est au milieu des Tombeaux , parmi un ras de corps morts. La maison étoit située entre deux Temples ruinés. A l'Orient étoit un Monastère de Dominiquains , au couchant l'Eglise de N. D. des Champs , ainsi appelée à cause de la solitude du lieu. Au midi les murs de la Ville , qu'on avoit percés , afin que cette maison fût ouverte de toutes parts : au Nord quelques méchantes cabanes , alors presque en ruines : autrefois l'azile des Prêtres & des Moines débauchés : lieux infames , justement appelés *le carrefour des voleurs*. Il n'y avoit point d'autre maison dans le voisinage , que celle des Hamiltons ; elle en étoit éloignée de la portée d'un trait , & elle n'étoit point habitée. L'Archevêque de saint André s'y transporte , & quitte pour cette demeure , le quartier le plus fréquenté de la Ville. Il

veilla toute la nuit de l'exécution. Représentéz vous à l'esprit, puisque vous ne sçauriez voir des yeux, ces antiques demeures de Prêtres & de Moines, environnées de Tombeaux, entre les ruines de deux Temples, menaçant ruine elles mêmes; proche d'un lieu qui servoit aux voleurs d'azile, non loin d'une maison ennemie qui dominoit celle du Roy, dont on ne pouvoit sortir, sans tomber dans l'embuscade. Quand vous vous retracez l'image de ce lieu funeste, quand vous entendez parler de Temples en ruine, de Tombeaux, de retraites de voleurs, de lieux de débauches, est-il un seul endroit de cette demeure, en est-il un dans tout ce qui l'environne qui ne crie, *ah! l'attentat*. Est-ce dans une maison, est-ce dans une caverne de voleurs, qu'on l'a traîné. Ce lieu désert & inhabité, ne devoit-il pas inspirer de la défiance aux plus simples, de la crainte aux plus prudens, & aux méchans l'envie de mal faire.

Que dirai-je de l'arrivée soudaine & inopinée de son ennemi, (a) &

(a) L'Archevêque de ce crime, & on le condamna à être pendu. Saint André. Ce Prélat fut depuis recherché pour

de cette garde nocturne qu'il monte à sa porte. Pourquoi choisit-il cette demeure qu'il n'avoit jamais habitée ? Elle étoit vuide, dira-t-on, elle appartenoit à son frere, elle étoit dans le voisinage de celle du Roy. Mais n'étoit-elle pas vuide auparavant ? Pourquoi n'y avez-vous jamais logé ? Pourquoi abandonnant les beaux quartiers de la Ville, négligeant le voisinage de la Cour, vous êtes vous jetté dans cette solitude ? Quel avantage, quelles commodités, quels plaisirs vous en êtes vous promis. Quel charme vous a fait fuir le bruit & l'éclat, vous qui avez toujours brigué la faveur du peuple, & qui cherchiez à attirer les Grands, par la somptuosité de vos repas. Peut-être que la beauté du lieu vous attiroit ? Quoi un homme chargé, ou plutôt accablé des dignités du Sacerdoce, se seroit plu parmi des Temples renversés. Mais je veux que le hazard vous ait amené dans ce lieu. Je veux que vous ayez eû des raisons, ou d'umoins des prétextes, pour y venir. Pourquoi contre votre coutume, veillâtes vous toute la nuit ? Pourquoi ce mouvement & cette agitation parmi vos domestiques, que vous empêchâtes toutes fois de sortir

pendant le tumulte ? Mais qu'étoit-il besoin de les envoyer à la découverte ? Pour apprendre les particularités d'une chose, dont vous étiez l'auteur & le principal chef ? Cependant vous ne perdîtes rien de ce spectacle ; le bruit des ruines, la cendre & la fumée, l'odeur du souffre parvinrent agréablement jusqu'à vous, & la joye s'insinua en même tems dans votre ame. Mais ne deviez vous pas envoyer secourir ceux, qui auroient échappé à l'incendie ? Personne ne fuyoit. Ce fut alors qu'on éteignit dans votre maison les lumières qu'on avoit vuës toute la nuit, des lieux les plus élevés de la Ville. Mais revenons au Roy. Ce n'étoit point assez d'avoir pratiqué une porte dans les murs, pour introduire par là les assassins, d'avoir placé une embuscade devant sa maison, pour que personne n'échapât ; ils font faire deux doubles clefs, l'une d'une chambre au-dessous de l'appartement du Roy, qu'ils remplissent de poudre, l'autre de l'appartement même de ce Prince, pour faire entrer les meurtriers pendant son sommeil. Ensuite on lui ôte le peu de domestiques qui lui restoient, & qu'on avoit mis auprès de lui, moins pour son usage, que pour servir

d'espions à la Reine. Ils se retirent les uns après les autres , sous divers prétextes. Alexandre Duram , n'ayant pas des raisons assez plausibles pour le quitter , est congédié par la Reine. Cependant pour faire aussi son personnage dans cette tragédie , où Bothwel joue le principal rôle , elle va voir tous les jours son mari , & abusant de l'empire qu'elle avoit sur lui , tantôt elle le caresse , tantôt elle lui fait des reproches , elle le flatte & l'irrite tour à tour , elle lui inspire des soupçons , & elle renouvelle véritablement pour lui la fable de Prométhée , dont le foye renaissant pour de nouveaux supplices , étoit rongé par une Aigle. Ainsi elle ne le flatte , elle ne le caresse , que pour prolonger ses peines. Jugez de l'indignation qu'excita dans les esprits la première rumeur de ce meurtre , puisqu'au simple récit de cet attentat , on est frappé d'horreur. Le plus scélérat de tous les hommes , un implacable ennemi , un infame adultère , prépare une maison déserte & abandonnée , plus semblable à une boucherie , qu'à une demeure humaine : pour qui ? Pour un Prince que l'amour & la jeunesse rendoient également crédule , à qui l'on

n'avoit laissé, ni domestiques, ni amis; une maison, dis-je, déserte, presque en ruines, non seulement accessible de toutes parts, mais ouverte à toute heure, puisque ses ennemis en avoient les clefs. Elle n'étoit habitée que par un jeune homme à peine convalescent, par un vieillard accablé d'infirmités, & par deux étrangers, qui ne connoissoient ni les lieux, ni les hommes, ni ce qui se passoit dans le voisinage; ce n'étoit qu'ennemis, ou voleurs. Il est vrai que du côté des derniers, le péril n'étoit pas grand. Cette femme prévoyante, ne lui avoit rien laissé qui pût tenter leur avidité. Pour les ennemis (a) ils ne devoient être que spectateurs dans cette tragédie, où la Reine & Bothwel s'étoient réservé les premiers rôles.

Mais que penser des inquiétudes de la Reine pendant tout ce tems, des mouvemens qu'elle se donne, de ses assiduités perfides? Elle ne passe pas un jour sans le voir, elle prolonge les visites & les entretiens; elle repose deux nuits (b) dans la chambre qui étoit

(a) » Les Hamiltons,
» & surtout l'Archevê-
» que de Saint André.

(b) Buchanan dir dans
son Histoire d'Ecosse, que
la Reine après avoir cou-

au-deffous: si un cœuren proyé aux furies, & déchiré de remords, peut goûter quelque repos. Elle craignoit sans doute que si elle n'eût pas habité cette chambre, on n'eût entendu le bruit des ouvriers qui préparoient la mine, & que cela n'eût fait naître quelques soupçons. Elle vouloit aussi voir par elle même ces grands préparatifs, elle ne vouloit pas s'en rapporter aux yeux d'autrui. Elle vouloit jouir d'un plaisir anticipé; & ne pouvant entendre de ses oreilles le bruit & le fracas des ruines, voir de ses yeux la flamme, la poudre & la fumée, le tumulte, la frayeur des domestiques, l'étonnement des voleurs, la consternation des Citoyens, enfin toutes les circonstances de cette nuit funeste, elle vouloit aumoins s'en figurer les particularités. Après avoir pourvû à tout le reste, elle songe enfin à sa réputation. C'est le dernier soin qui l'occupe. Elle tâche d'éloigner d'elle les soupçons. Elle va trouver son mari, elle l'embrasse, elle lui donne une bague, pour gage de son amour, elle lui

ché quelques nuits dans ce lieu, en fit ôter son lit quelques jours devant le massacre, & en fit mettre un plus mauvais. *In tantâ fama prodigalitate, exigua pecunia parci.* Histoire d'Escoffe, livre 18.

dit les choses les plus touchantes , elle le comble de promesses , elle s'intéresse à sa santé. Mais elle ne cesse pas pour cela , de voir Bothwel. Ceux qui regardoient ces choses de plus près , n'en auguroient rien de bon. Plus elle s'efforçoit de lui donner des marques d'une réconciliation sincère , plus on la soupçonnoit de couvrir des desseins perfides. Autrement comment expliquer un changement si subit. D'où venoit ce retour de tendresse , pour un homme à qui elle avoit fait donner du poison un mois auparavant ; dont elle vouloit non seulement se défaire , mais qu'elle vouloit voir mourir ; contre les jours duquel elle avoit armé deux de ses freres. Elle avoit fait elle même les préparatifs du combat , comme si elle eut voulu donner au peuple le spectacle d'un Roy gladiateur , dont elle ordonnoit les funérailles. Peu de mois auparavant elle vouloit cesser de vivre , pour ne pas voir un époux , dont la vie lui étoit odieuse. D'où viennent aujourd'huy ses inquiétudes pour ses jours ? J'attens qu'elle nous dise qu'elle s'est réconciliée avec lui. Vous vous êtes réconciliée avec votre époux , vous qui l'avez envoyé dans ce lieu désert ,
que

que je puis appeller avec un Poëte, *le camp des furies* ? Vous, qui l'ayant relégué, parmi une troupe de mendiens, de femmes de mauvaise vie, & de voleurs, ne lui avez donné pour azile, qu'une maison ouverte de toutes parts, où il y avoit plus de portes, que de gardiens : vous, qui l'avez exposé au fer des assassins, & aux insultes des brigands ; vous, qui lui avez enlevé tous ses défenseurs, le laissant seul, presque nud, & sans armes, à la merci des voleurs. Mais tandis qu'on maltraitoit ainsi le mari, l'adultère étoit logé dans le Palais ; il étoit souvent chez la Reine, les entrées lui étoient ouvertes la nuit & le jour. L'Epoux à qui tout commerce avec la Noblesse étoit interdit, réduit à un seul domestique, les uns l'ayant abandonné par crainte, les autres ayant été congédiés, l'époux, dis-je, est oublié dans la solitude, où il sert de jouet à ses ennemis ; & plût à Dieu qu'il n'en eût été que le jouet. Je ne m'informe point de ce que sont devenus les autres domestiques : je ne demande pas pourquoi ils l'ont quitté, précisément dans le tems qu'il avoit plus besoin d'eux, lorsqu'il étoit convalescent, qu'il commençoit à sor-

tir, & qu'il n'avoit point d'autre compagnie. Mais je ne puis me taire sur Alexandre Duram, que vous aviez mis auprès de lui, pour être son gardien, & vôtre espion. Mais pourquoi le faisoit-elle observer ? Etoit-ce une de ces femmes jalouses, de ces gardiennes sévères, zélées pour la foi du mariage, & attentives à prévenir les infidélités d'un mari ? Craignoit-elle qu'ayant de la beauté & de la jeunesse, surtout qu'étant Roy, il ne se laissât séduire par quelque autre femme, pendant son absence ? Mais non. Elle le souhaitoit bien plus qu'elle ne le craignoit. Elle avoit elle même tendu des pièges à sa vertu. Attentive à chercher une occasion de divorce, rien ne la faisoit plus que de n'avoir aucun reproche fondé à lui faire de ce côté là. Pourquoi donc le faisoit-elle observer ? C'étoit afin qu'aucun des Nobles, aucune de ses créatures, aucun étranger n'approchât de lui, & ne fut à portée de lui découvrir les pièges qu'on lui tendoit, les périls dont il étoit menacé. Mais qu'elle conserve avec soin ce Duram, qu'elle tarde à le congédier ! Elle attend au dernier moment, lorsqu'il n'y a plus lieu aux délations. Ce confident

& ce ministre de ses desseins les plus cachés , étoit encore auprès du Roy , le jour qui précéda le parricide.

Duram voyant approcher cette nuit aussi infame que funeste , cherche un prétexte pour s'absenter d'auprès du Roy. Il en trouve un dont il s'applaudit , & qui peut faire passer son éloignement pour un effet du hazard , & non d'un dessein prémédité. Il met le feu à la paille de son lit (a) , qui étoit dans la chambre du Roy , & la flamme commençant à se répandre , il jette par les fenêtres , les couvertures & le lit. Mais cette ruse ne lui réussit point. Le Roy , en présence de la Reine , le pria de ne point le laisser seul cette nuit , & de coucher plutôt avec lui , car ce Prince qui l'aimoit plus que tous ses autres domestiques , lui avoit donné plusieurs fois cette marque de confiance. Duram s'excusa encore , & eut recours à un autre artifice. Il fit le malade , & dit qu'il coucheroit dehors pour se faire traiter. Comme le Roy vouloit toujours

(a) Le lit de Duram je croirois que le hazard étant dans la chambre du Roy , & la chambre de dessous étant remplie de poudre , il y auroit eu une circonstance qui ne mettroit expès le feu. Ainsi

le retenir , la Reine interposa son autorité , & reprit son mari de ce qu'il ne ménageoit point assez ses domestiques. En même tems elle ordonna à Duram d'aller où bon lui sembleroit , & Duram se retira sur le champ. Je ne veux point suivre de trop près toutes les traces de ses crimes. Je n'examine point avec trop de curiosité , si le feu prit par hazard au lit de Duram , ou s'il fut mis exprès. Je ne demanderai pas même , pourquoi il refuse précisément cette nuit de coucher avec le Roy. Je veux croire que la maladie l'en empêche. Mais je demande que l'on me définisse une maladie , qui le prend ainsi à point nommé , qui le quitte avant le jour , sans le secours des Médecins , qui n'est précédée , ni suivie , ni accompagnée d'aucuns symptomes. Mais nous n'avons pas besoin de son aveu , pour percer le mystere. La crainte de la mort l'emporte sur le devoir , dans l'esprit d'un homme qui étoit complice de l'attentat. Si Duram autrefois vil délateur , aujourd'huy déserteur & traître , n'eût été intéressé au secret par la complicité du crime , la Reine , d'ailleurs si cruelle , eut-elle fait difficulté d'immoler cette victime , sur la tombe de son Epoux.

Tandis que ces choses se passoient , la nuit étoit déjà fort avancée. Réres, (a) cette femme alerte , étoit déjà sous les armes , le signal n'étoit point encore donné , & déjà elle marchoit au combat. Elle sort , elle monte à cheval , & quoiqu'elle ne laissât pas d'être effrayée à la vuë de l'orage qui se préparoit , elle attend la Reine en cet état , à quelque distance de la maison. Sur ces entre-faites , Paris (b) arrive , la conversa-

(a) Buchanan nous la représente dans le *Detectio* comme une femme entièrement dévouée à la Reine & à Bothvvel , dont elle favorisoit les amours. Voici ce qu'il raconte d'elle dans le *Detectio*. » La Reine envoya un jour chercher son amant par Madame de Réres , qui avoit anciennement essayé ses forces contre Bothvvel , & qui n'étant plus dans l'âge de faire l'amour , s'appliquoit à favoriser celles d'autrui. S'étant fait suspendre par la ceinture , on la descendit le long de la muraille , dans un jardin qui étoit proche. Mais dans l'art de la guerre , il est difficile de pourvoir à tout , & de prévenir tous les inconvéniens. La ceinture rompt ; cette femme ac-

» cablée du poids des années & de son embonpoint , tombe à terre fort rudement. Mais comme elle étoit aguerrie , elle n'est ni étonnée de la hauteur de la chute , ni effrayée de l'obscurité de la nuit. Elle court chez Bothvvel , elle se fait ouvrir les portes , elle l'arrache des bras de sa femme , & le met dans ceux de la Reine. *Detectio*.

(b) La chose est expliquée plus au long dans le *Detectio*. » La Reine après son souper se rendit chez le Roy , selon sa coutume. Elle n'omit rien pour lui donner des marques d'une réconciliation parfaite , elle passa plusieurs heures avec lui , & elle affecta un air de confiance & de familiarité , qu'elle n'a-

tion cesse, on se leve. En effet la Reine en le voyant se sent pressée d'un remors, dont elle ne peut se délivrer que par de grandes expiations. Sa conscience lui reproche de n'avoir point dansé aux noces de Sébastien son musicien & son bouffon; d'avoir tenu compagnie à un époux convalescent, & de n'avoir point joué la comédie chez ce célèbre parasite. La chose méritoit sans doute une excuse ! Mais quel parti prendre ? Il falloit se séparer à l'arrivée de Paris, car on étoit convenu de ce signal, & on ne pouvoit le faire honnêtement sans prétexte. (a)

voit point eu avec lui
depuis plus de six mois.
A l'arrivée de Paris, elle
interrompt la conversa-
tion, & elle se leva.
Paris étoit un jeune
François qui étoit en Es-
cosse depuis quelques
années, & qui avoit servi
chez Bothvvel, chez
Séton, & en dernier
lieu chez la Reine... Il
avoit les clefs de l'ap-
partement du Roy, &
la confiance de la Reine
& de Bothvvel. On étoit
convenu que son arrivée
serviroit de signal. La
Reine se leva donc en le
voyant ; & imaginant
un autre prétexte pour
quitter le Roy, *Vrai-*
ment, dit-elle, *j'ai bien*

manqué de parole à Sé-
bastien, à qui j'avois pro-
mis de venir masquée au
bal de ses noces. Ce Sé-
bastien étoit un Fran-
çois, Auvergnac d'ori-
gine, bon joueur d'in-
strument, & excellent
bouffon, que la Reine
aimoit fort, & qui s'é-
toit marié ce jour-là.
Là-dessus elle quitta le
Roy, & sortit accompa-
gnée de Madame d'Ar-
gyle & de la Comtesse
de Huntley. *Detellio.*

(a) Si la Reine avoit pas-
sé plusieurs heures, *aliquos*
horas, auprès du Roy,
comme il le dit dans le
Detellio, elle n'avoit pas
besoin de tant de raisons,
& c'étoit un prétexte plus

Quoi donc? Les nuits précédentes qu'elle l'avoit quitté beaucoup plutôt, elle n'avoit point apporté d'excuse, & elle use d'un prétexte pour le quitter au milieu de la nuit. Mais ne pouvoit-elle en choisir un meilleur, que le Bal de Sébastien. Pour moi je soutiens que si elle eut manqué de se trouver aux nœces d'un frere, ou d'une sœur, pour ne point quitter un époux, quoique légèrement malade, l'excuse eut paru légitime à tout le monde. Je dis qu'elle l'eût été encore, quand elle auroit rendu le même devoir, je ne dis pas à son mari, mais au Roy, ou à quelqu'un des Grands. Les nœces de Sébastien sont-elles d'une si grande importance! les devoirs, la tendresse conjugale sont-ils si peu de chose, qu'on doive leur préférer une mascarade. Assurément il y a du mystère dans cette excuse & dans ce repentir affecté; mais le mystère tout caché qu'il est, n'est pas impénétrable. Une excuse empressée & qu'on ne demande point, décele un crime caché, & que l'on seroit fâché de faire connoître

que suffisant. Ainsi il étoit inutile de relever cette circonstance, vraie ou fausse; & toutes les déclamations qu'il fait à ce su-

jet, portent à faux. D'ailleurs il ne dit point qu'elle se rendit chez Sébastien, mais qu'elle alla tout droit chez elle.

tre. Le soupçon augmente à proportion de la légèreté du prétexte, surtout dans une occasion, où elle pouvoit en alléguer tant d'autres.

Mais contentons-nous de cette excuse, puisqu'elle s'en contente elle-même. Où va-t-elle au sortir de chez le Roy? (a) Elle se rend tout droit chez elle. Que devient-elle ensuite? Vous croyez que fatiguée des travaux du jour, & des veilles de la nuit, elle va se mettre au lit. Non. Elle s'entretient avec Bothwel d'abord en présence d'un tiers, ensuite tête à tête. On peut deviner sur quoi roula l'entretien. Car Bothwel ayant quitté son habit, comme pour se mettre au lit, en prit un autre sur le champ, pour n'être pas reconnu. Je loue en cela sa prudence. Mais il falloit passer par un corps de garde. Ici j'admire sa folie. Mais le trouble inséparable du crime, trahit toujours les scélérats: aveugles surtout le reste, ils ne voyent que l'objet qu'ils se proposent. Si vous

(a) » Retournée dans
» son appartement, quoi-
» qu'il fût fort tard, elle
» s'entretint assez long-
» temps avec Bothwel, en
» présence du Capitaine
» de ses Gardes. Celui-ci
» étant sorti, Bothwel
» resta seul avec elle. En-

» suite il se retira dans son
» appartement; il y chan-
» gea d'habits pour n'être
» pas reconnu. Il mit par-
» dessus un manteau fort
» large, tel qu'en por-
» tent les Housars Alle-
» mands, & il sortit en
» cet équipage. *Fin.*

me demandez ce que fit Bothwel : je répondrai que la mort du Roy , la fuite de son assassin , la confession des coupables, & tout ce qui suivit , le déclarent assez. L'allarme s'étant répandue dans la Ville , Bothwel repasse par devant les mêmes gardes , & va se mettre au lit , feignant d'ignorer ce qui est arrivé.

Tandis que toutes les oreilles sont frappées de ce bruit , que toutes les maisons en sont ébranlées , la Reine , qui dans l'attente de l'événement , ne s'endormoit pas , n'entend rien. Bothwel n'entend rien. Etrange surdité ! Tandis que dans la Ville tout ce qui ne dormoit pas est épouvanté , & tout ce qui dormoit s'éveille.

Enfin Bothwel se lève pour la seconde fois ; & changeant le rôle de Coryphée (a) contre celui de Courrier , il se rend en diligence chez la Reine. Tout ce qui étoit dans le Palais , y accourt en même tems. Les uns ajoutent foi au récit de Bothwel , les autres le croient faux , tous sont dans l'étonnement. Que devient la Reine ? Quel parti prendra-t'elle ? Elle est modeste dans sa prospé-

(a) Le personnage de Coryphée , ou de chef des chœurs , étoit fort important dans les Pièces Grecques. Celui de Courrier (*Nuncius*) étoit subalterne.

rité. Elle dort tranquillement toute la matinée. Ensuite par bienséance, elle contrefait l'affligée. Mais cette fausse tristesse est combatuë par la joye qu'elle ressent au fond du cœur, & la pudeur seule tempère cette joye.

Toutes ces choses s'étant passées sous nos yeux, & étant, pour ainsi dire, gravées dans la mémoire & dans la conscience des Citoyens, pourrons nous douter encore de l'auteur du meurtre ? Mais la Reine le nie ? Que nie-t-elle ? D'avoir commis le meurtre. Comme si c'étoit une chose fort différente, d'ordonner un crime, ou de le commettre, d'en être l'auteur, ou le ministre. Elle a conseillé, elle a secondé, elle a fait agir les assassins ; & l'on sçait assez pourquoi ; pour contracter cette infame mariage avec Bothwel.

Quand tous ces argumens seroient sans force ; quand il ne se trouveroit pas un seul témoin parmi tant de complices, son propre témoignage, ses lettres seules suffiroient ; & au défaut de toutes ces preuves, on pourroit tirer mille inductions contre elle, de la manière dont elle se comporta après la mort de son mari ; de ce qu'au lieu de le pleurer, elle s'abandonna tranquille-

ment au sommeil, comme si elle se fût reposée à l'ombre de ses lauriers ; de ce que non contente de lui refuser des larmes, elle sçut à peine déguiser sa joye ; de ce qu'elle regarda son corps (a) non seulement sans émotion, mais avec plaisir : de ce qu'elle le fit inhumer pendant la nuit, sans aucun appareil de funérailles, comme on eut traité le dernier des brigands. Car cette tristesse apparente se soutint mal & se trahit bientôt : en effet, pourquoi se retirer-elle chez Séton ? (b) Pourquoi évitait-elle le bruit de la Ville, & les regards de la multitude ? Avait-elle honte de pleurer en public ? ou ne pouvoit-elle dissimuler sa joye ? ou enfin, vouloit-elle

(a) » Mais ce qu'on ne
» peut attribuer qu'à une
» cruauté sans exemple,
» c'est qu'elle voulut re-
» paître ses yeux du spec-
» tacle de ce cadavre. Elle
» regarda non seulement
» sans frayeur, mais avec
» une sorte de satisfaction,
» le corps le plus beau qui
» fût jamais. *Detectio.*

(b) » Elle se retire chez
» Séton avec un petit nom-
» bre de Favoris, & elle
» ne choisit pas les plus
» mélancoliques. Both-
» vvel s'y rend avec elle ; &
» quoique le crédit qu'il
» avoit à la Cour, sa nais-

» sance & ses dignités de-
» mandassent qu'on le re-
» çût le mieux après la
» Reine, on lui donne
» une chambre proche de
» la cuisine. Mais il n'en
» étoit que plus à portée
» de consoler la Reine ;
» car cette chambre étoit
» au-dessous de son appar-
» tement ; & si elle eût
» ressenti la moindre in-
» disposition, il y avoit
» un escalier dérobé,
» qui communiquoit à sa
» chambre, & qui met-
» toit Bothvvel à portée
» de la secourir. *Detectio.*

se livrer toute entière à sa douleur ? Mais non : elle se démasque chez Séton : elle sort dans la campagne avec les meurtriers de son mari : non seulement elle se permet tous les plaisirs , aux quels elle se livroit devant son veuvage , mais elle en prend qui ne sont point faits pour son sexe , & elle les prend ouvertement avec des hommes : tant elle faisoit peu de cas de l'estime de ses Sujets. Kilgrew & Ducroc (a) eurent tort , sans doute , de la surprendre dans cette retraite , & de la démasquer aux yeux des Etrangers. Sans eux on pouvoit nier beaucoup de faits , on pouvoit en inventer plusieurs , & semer à propos bien des bruits.

Mais on a fait des informations sur le meurtre ? Par qui ont-elles été faites ? Par Bothwel & par quelques autres , qui ont tenté , & qui tentent encore aujourd'hui de soustraire les coupables au supplice , montrant assez par cette lâche connivence , quels furent alors leurs sentimens secrets. Mais quelle preuve d'intégrité & de vigilance ont donné les Juges dans cette affaire ? De pauvres

(a) Buchanan dit dans son *Detectio* , que Ducroc son de Séton , maison fort décriée , même en France, Ambassadeur de France, & lui conseilla de retourner à Edimbourg.

gens du voisinage , interrogés à la hâte , n'osoient dire ce qu'ils avoient yû , ni ce qu'ils avoient entendu. S'ils venoient à approcher du fait , on leur imposoit silence , ou l'on rejettoit leur témoignage , comme de gens suspects & de nul poids. Les plus prudens n'osoient se déclarer parties de Bothwel , qu'ils voyoient assis parmi les Juges. On interroge deux ou trois domestiques échapés du carnage , & on leur demande , comment les assassins sont entrés. Ils répondent , qu'ils n'avoient point les clefs. Qui les avoit ? Ils disent que c'étoit la Reine. Les secrets de la Cour commençoient à se divulguer ; on suspend les informations , on ne les reprend plus. Quoi de plus équitable ? Mais ils ont plus fait qu'ils ne pensoient. Car ce que les Commissaires veulent tenir secret , est publié par cent bouches , la vérité qu'ils condamnent au silence , élève sa voix ; & le crime qu'ils veulent étouffer , se manifeste. Mais on publie un Edit , (a) on promet l'impunité aux coupables.

(a) Bothwel fit afficher le Placard suivant dans le Marché public.
 „ Quoique je sois suffisamment lavé du meurtre du Roy , dont on m'a
 „ faussement accusé , cependant pour mieux prouver mon innocence , je suis prêt de me battre contre quiconque osera soutenir que j'ai tué le

bles, & l'on invite les délateurs par des récompenses ? Qui eût été assez imprudent pour se faire le dénonciateur de ses propres Juges, & pour déposer contre les arbitres de sa vie, ou de sa mort ? devoit-on s'attendre que les meurtriers du Roy épargneroient les délateurs du meurtre, surtout quand on voyoit qu'on ne faisoit plus d'informations touchant le crime ; & qu'on en faisoit de très sévères contre les auteurs des placards, qui dénonçoient le meurtrier. Pour ce qui est du Jugement rendu en faveur de Bothwel, on sçait assez quelle en fut la forme. On sçait qu'il composa lui même l'assemblée, qu'il nomma les Commissaires, qu'il suborna les témoins, qu'il imposa silence aux légitimes accusateurs, & qu'il les écarta du Tribunal avec menaces. On n'observa dans ce Jugement ni le tems (a) ordonné par la

» Roy. On répondit le len-
 » demain à ce cartel par un
 » autre Placard que l'on
 » fit courir dans la Ville.
 » J'accepte le défi, pour-
 » vû que tu choisisses un
 » lieu neutre pour le com-
 » bat. *Detectio.*

(a) » Le jour de l'assem-
 » blée des Etats appro-
 » choit ; ils étoient indi-
 » qués pour le 13 d'Avril,

» on vouloit finir cette
 » affaire auparavant. C'est
 » ce qu'il fit qu'on n'observa
 » dans ce Jugement, ni
 » l'ordre, ni le droit, ni
 » la coutume. On devoit,
 » selon la coutume, ap-
 » peler en témoignage le
 » pere, le frere, la femme
 » & la famille du mort,
 » & les faire compa-
 » roître en personne, ou

loi, ni les formes prescrites par la coutume. La mort du Roy y étoit antidatée, (a) en sorte que la Sentence sembloit portée sur un autre meurtre commis la veille, & non pas sur le meurtre du Roy. Attendez vous que je dise ce que prononcèrent des hommes, choisis contre les Loix & contre la Coutume; d'une part combatus par Bothwel, qui faisoit agir ses richesses & son crédit, & de l'autre subornés par la Reine, qui employoit les prières & les menaces, ils n'effleurèrent pas même la question. Ils attestèrent seulement que la procédure n'étoit pas légitime, (b) songeant

» par Procureur. La Loi
 » prescrivait le terme de
 » quarante jours. On
 » ajourne le pere du
 » Roy avant le 13.
 » On lui défend de se faire
 » accompagner de ses
 » amis; on veut qu'il n'a-
 » mene que sa famille, qui
 » dans l'indigence où il
 » étoit, se trouvoit réduite
 » à un très petit nombre.
 » On étoit dans une si
 » grande sécurité, & l'on
 » méprisa si fort les loix
 » dans ce Jugement,
 » qu'on négligea d'y met-
 » tre exactement la date
 » de la mort du Roy. On
 » la plaça le 9 de Fé-
 » vrier, quoiqu'il eût été
 » tué le 10. *Detestis.*

(a) Voyez la Note pré-
 cedente.

(b) » Lorsqu'on alloit
 » prononcer le Jugement,
 » il parut tout-d'un-coup
 » dans l'Assemblée un jeu-
 » ne homme de la famille
 » du Comte de Lenox,
 » dans qui le devoir l'em-
 » porta sur la crainte de la
 » mort. Il protesta contre
 » l'incompétence de l'As-
 » semblée, & appella d'a-
 » vance d'un Jugement,
 » dans lequel on n'avoit
 » observé aucune forme.
 » Les Juges en furent si
 » effrayés, qu'ils protes-
 » tèrent eux-mêmes tout
 » d'une voix, qu'ils ne pré-
 » tendoient point qu'on
 » leur imputât un Juge-

à se mettre à couvert contre les suites d'un jugement, dont on pourroit les rendre un jour responsables.

Enfin pour que personne ne pût douter de ce qu'ils s'étoient proposé par tant de crimes, employant tour à tour le fer, la flamme & le poison; on casse le mariage de Bothwel. (a). Les préparatifs des Nôces se font avec une précipitation, qui eût à peine été pardonnable, s'il eut été question des préparatifs d'un triomphe, après une grande victoire. Cependant pour ne point fouler aux pieds tous les usages, on fait publier les banns; le Ministre que l'on avoit chargé de cette commission, & que l'on avoit menacé de la mort, s'il n'obéissoit, dit tout haut, en annonçant ce mariage au peuple, qu'il sçavoit une raison qui le rendoit nul. Cette raison étoit connue de tout le monde. Bothwel avoit eu deux femmes qu'il n'avoit jamais répudiées; la troisième

ment par lequel ils ren-
voyoient absous un
homme contre qui il ne
paroissoit point d'accu-
sateurs. *Detectio.*

(a) Bothwel, après avoir
répudié deux ou trois fem-
mes, avoit épousé la sœur
du Comte de Huntley,
Chancelier du Royaume.

Huntley gagné par Both-
wel, engagea sa sœur,
non seulement à consen-
tir au divorce, mais mê-
me à le solliciter. Elle ac-
cusa son mari d'adultère
devant les Juges séculiers,
ce qui étoit une cause suf-
fisante de divorce. *De Thou,*
liv. 40.

n'avoit

n'avoit pû être sa femme, & il ne s'en étoit séparé que par un divorce illégitime. Mais on ne s'appliquoit point à observer scrupuleusement les cérémonies prescrites par un usage ancien & respectable ; on s'attachoit seulement à en retenir l'image ; & comme il se pratique dans les comédies , on se bornoit à la ressemblance & à l'imitation des mœurs ; les Loix divines étoient un frein léger pour un homme qui étoit dans l'habitude de fouler aux pieds toutes les Loix humaines , & qui avoit étouffé dans son cœur tout sentiment de Religion.

Je crois avoir développé l'origine , les secrets motifs , & le cruel dénouement de cette intrigue : j'ai exposé les preuves qui en découvrent les ressorts , & qui la mettent dans tout son jour ; j'ai tiré ces preuves des divers indices , des témoignages , & des lettres mêmes de la Reine. Si l'on considère l'importance de la matière , on trouvera que je ne me suis point assez étendu. Mais j'en ai trop dit , si l'on considère l'évidence & la clarté des preuves. J'en ajouterai une dernière qui n'est point à rejeter. C'est le témoignage unanime du peuple. Car les hommes pris en particulier, trompent

souvent, & sont souvent trompés : mais dans leur totalité, ils ne se trompent point; un seul homme n'a jamais trompé tous les autres hommes, & n'en a jamais été trompé seul.

Voici en quoi consiste ce témoignage. Après la mort du Roy, un jour que la Reine traversoit la rue la plus fréquentée d'Edimbourg, pour se rendre à la Citadelle, au lieu des acclamations ordinaires qu'elle recevoit auparavant, le peuple garda un morne silence sur son passage. Une seule femme ayant fait des vœux pour sa prospérité, une autre éleva la voix, & s'écria devant tout le peuple, *que le Ciel la traite comme elle le mérite.*





LETTRES *

* Tra-
duit du
Latin de
Bucha-
nan.

DE
MARIE STUART,

A U C O M T E

D E B O T H W E L (a)

I.

QUand je suis partie du lieu, où
j'avois laissé mon cœur, jugez
dans quel état j'étois, puisque j'étois
comme un corps sans ame. Aussi pen-

(a) Ces Lettres, selon
le témoignage de Bucha-
nan, de M. de Thou, &
de plusieurs autres Histo-
riens, furent trouvées
dans un coffre d'argent,
d'un pied de long, mar-
qué en quelques endroits
de la lettre F, avec une
couronne au-dessus; ce
qui fait conjecturer fort
vraisemblablement, que
François II le donna à
Marie Stuart, qui appa-
remment en fit présent à
Bothwell. Celui-ci, sui-
vant le récit de Bucha-
nan, étant sur le point de

se sauver en Danemark,
chargea Daglish, son va-
let-de-chambre, d'aller
chercher ce coffre qu'il
avoit confié à Balfour,
Gouverneur du Château
d'Edimbourg. Balfour le
remir entre les mains de
Daglish; mais il en donna
avis aux Seigneurs Confi-
dérés, qui interceptèrent
la cassette. On y trouva,
dit-on, un Contrat de
mariage, des vers & des
lettres galantes adressées
à Bothwell, que l'on re-
connut être de la main de
Marie Stuart. Ce qu'il y

H ij

dant tout le diner , n'ai - je parlé à personne , & personne n'a osé approcher de moi. On voyoit bien qu'il n'y faisoit pas bon. Lorsque j'étois à une lieüe de la Ville (a) , le Comte de Lénnox m'a envoyé un de ses Gentilshommes pour me complimenter de sa part , & pour l'excuser de ce qu'il n'étoit pas venu lui même. Il m'a fait dire qu'il n'osoit se présenter devant moi , depuis la réprimande que j'avois faite à Cuningham. Ce Gentilhomme m'a prié , comme de son propre mouvement , d'examiher la conduite de son maître , pour vérifier si mes soupçons étoient fondés. Je lui ai répondu qu'on ne guériffoit pas de la peur , que le Comte de Lénnox ne seroit pas si agité , si sa conscience ne lui reprochoit rien , & que s'il m'étoit échapé quelques viva-

a de certain, c'est que 1°. ces papiers furent produits à la Conférence d'York , dans la séance qui se tint à Hamptoncourt; 2°. que le Duc de Norfolk , Lidington , & les autres Partisans de Marie Stuart , qui assistèrent à cette Conférence , se donnèrent beaucoup de mouvemens pour les faire supprimer; 3°. que lorsqu'ils furent remis à Elisabeth , elle se

vanta d'avoir dans les mains de quoi convaincre Marie Stuart , & de quoi imposer silence à ses défenseurs : c'est ce que Melvil nous apprend lui-même. Voici ses paroles. Lorsque Murray eut remis à Elisabeth les pièces du Procès , elle en eut un contentement extrême , & elle sentit une secrète joye du deshonneur de Marie Stuart.

(a) de Glasgouv.

cités, ce n'étoit qu'en repréfailles de la lettre injurieuse qu'il avoit écrite. . . .

Aucun des Habitans ne m'est venu voir, ce qui me fait croire qu'ils sont tous dans ses intérêts. De plus ils en parlent tous en bonne part, du moins de son fils. * Le Roy envoya hier chercher ^{Le Roy d'Ecol-se.} Joachim, & lui demanda pourquoi je ne logeois pas avec lui, ajoutant que ma présence le guériroit bientôt. (a) Il lui demanda aussi dans quel dessein j'étois venu ? Si c'étoit pour me réconcilier avec lui : si vous étiez ici, si j'avois fait dresser l'état de ma maison, si j'avois pris Paris & Gilbert, pour Secrétaires, & si j'étois toujours dans la résolution de congédier Joseph. Je ne scais qui l'a si bien instruit. Il n'est pas jusqu'au mariage de Sébastien dont il ne soit informé, je lui ai demandé l'explication d'une de ses lettres, dans laquelle il s'étoit plaint de la cruauté de certaines gens. Il m'a répondu qu'il étoit frappé : mais que ma présence lui causoit tant de joye qu'il croyoit en mourir. Il m'a fait quelques reproches de ce qu'il me trouvoit rêveuse ; je l'ai quitté pour aller souper. Il m'a prié de revenir, & j'y

(a) Le Roy étoit arrivé & même empoisonné, à Glasgovv fort malade, comme l'insinué Melvil.

suis allé. Il m'a fait l'histoire de sa maladie, & m'a dit qu'il ne vouloit faire qu'un testament, par lequel il me laisseroit tout : ajoutant que j'étois un peu la cause de son mal, & qu'il l'imputoit à mon refroidissement. Vous me demandés, me dit-il, quels sont ces gens dont je me plains. C'est vous, cruelle, vous que je n'ai jamais pû apaiser par mes larmes & par mon repentir. Je sçais que je vous ai offensés : mais non pas sur l'article que vous me reprochez. J'ai offensé aussi quelques uns de vos Sujets, mais vous me l'avez pardonné. Je suis jeune, & vous dites que je retombe toujours dans mes fautes. Un jeune homme comme moi, dépourvu d'expérience, ne peut-il pas faire des fautes, manquer à ses promesses, se repentir ensuite, & se corriger avec le tems. Si vous voulez me pardonner encore une fois, je vous promets de ne vous offenser jamais. Toute la grace que je vous demande, c'est de vivre ensemble comme deux Epoux, de n'avoir qu'une même table & qu'un même lit. Si vous me la refusez, jamais je ne releverai de mon lit, dites moi je vous prie votre résolution. Dieu seul connoît ce que je souffre, pour ne

*m'occuper que de vous , pour n'aimer
& pour n'adorer que vous. Si je vous
offense quelquefois , c'est à vous que
vous devez vous en prendre. Car
lorsque quelqu'un m'offense , s'il m'é-
toit permis de me plaindre à vous , je
ne confierois point mes chagrins à d'au-
tres. Mais quand nous sommes mal
ensemble , je suis forcé de les renfer-
mer dans mon sein , ce qui me trouble
le jugement.*

*Il m'a fort pressée de rester avec lui ,
& de loger dans sa maison. Mais je
m'en suis excusée. Je lui ai répondu ,
qu'il avoit besoin d'être purgé , & qu'il
ne pouvoit l'être commodément à Glas-
gow. Il m'a dit qu'il sçavoit que j'a-
vois fait venir une litière pour lui , &
qu'il auroit mieux aimé faire le voyage
avec moi. Il croyoit , je pense , que j'a-
vois dessein de l'envoyer dans quelque
prison. Je lui ai répondu , que je le
ferois conduire à Craigmiller , qu'il y
trouveroit des Médecins , que je serois
auprès de lui , & que nous serions à por-
tée de voir mon Fils. Il m'a déclaré qu'il
iroit où bon me semblera , pourvû que
je lui accorde ce qu'il m'a demandé.
Il veut n'être vû de personne.*

Il m'a dit cent jolies choses , que je ne

puis vous rapporter, & dont vous seriez vous même surpris. Il ne vouloit point me laisser aller, & il vouloit me faire veiller toute la nuit. Pour moi je faisois semblant de tout croire, & je paroissais m'intéresser véritablement à lui.....

Jamais je ne l'ai vû plus petit & plus souple; & si je ne sçavois combien son cœur s'épanchoit facilement, & combien le mien étoit dur & impénétrable à tous les traits, si ce n'est à ceux dont vous l'avez blessé; je crois que j'allois me laisser attendrir: mais que cela ne vous allarme pas. Je mourrai plutôt que de quitter mon poste. Pour vous, songez à ne point abandonner le votre à ces perfides, qui feront tous leurs efforts pour vous en chasser. Je crois que ces gens là ont tous été jettés dans le même moule. Celui-ci a toujours la larme à l'œil. Il s'incline devant tout le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Il veut les intéresser en sa faveur, & se faire plaindre. Son Pere a jetté aujourd'hui le sang par le nez & par la bouche. Jugez ce que signifient ces symptomes. Je ne l'ai point encore vû: car il garde sa maison. Le Roy veut que je lui donne à manger moi-même: mais quoique je fasse, vous
n'y

n'y ferez pas plus trompé que je ne m'y trompe moi-même. Ne vous prend-il pas envie de rire quand vous me voyez si bien mentir, ou du moins feindre si adroitement, & malgré tout celà dire la vérité. Nous sommes unis vous & moi avec deux espèces de gens bien haïssables. (a) Que l'Enfer brise ces nœuds, & que le Ciel en forme pour nous de plus beaux, que rien ne puisse rompre : Qu'il fasse de nous le couple le plus tendre & le plus fidèle qui fut jamais. Voilà ma profession de foi. C'est dans elle que je veux mourir. Excusez mon griffonage. Il faudra que vous en deviniez plus de la moitié. Mais je n'y sçais point de remède. Je suis forcée de vous écrire à la hâte, tandis que tout le monde dort ici. Mais j'y prends un plaisir infini. Car je ne puis dormir comme les autres, & comme je le voudrois ; c'est - à - dire, entre vos bras. Je vais me mettre au lit. Demain j'acheverai ma lettre. J'ai trop de choses à vous mander, & la nuit est trop avancée. Jugez de ma peine. C'est à vous que j'écris ; c'est de moi que je vous

(a) Elle veut parler du vvel. Celui-ci la répudia Lord Darnley son Epoux, après la mort du Roy, & de Mademoiselle de pour se marier avec la Huntley, femme de Both-Reine.

entretiens , & je suis obligée de finir
 Je ne puis cependant m'empêcher de
 remplir à la hâte ce qui me reste de
 papier. Maudit soit l'écervelé , qui me
 tourmente si fort. Sans lui je pourrois
 vous entretenir de choses plus agréa-
 bles. Il n'est pas fort changé , cepen-
 dant il en a pris beaucoup. Il m'a presque
 fait mourir par la puanteur de son ha-
 leine. Car il l'a plus mauvaise encore ,
 que votre Cousin. Cependant je n'ap-
 proche point de lui : Je me tiens au
 pied de son lit sur une chaise , & je
 m'en éloigne le plus que je puis.

L'Envoyé (*a*) du Pere (*le Comte de
 Lenox Pere du Roy.*) pendant
 la route.

Entretien de Jacque Hamilton.

Sur ce que de Lusse m'a rapporté au
 sujet du retardement (*de son Ju-
 gement.*)

L'interrogation de Joachim. . . .

L'état de ma maison.

Gens de ma suite.

Sujet de mon arrivée.

Joseph.

(*a*) Ceci est une récapitu-
 lation des principaux ar-
 ticles de sa Lettre. J'en ai
 omis quelques-uns , qui

ne m'ont pas paru assez
 importants pour être rap-
 portés.

Entretien entre lui (*son Mari*)
& moi.

L'envie qu'il avoit de me plaire, &
son repentir.

Interprétation de sa lettre.

Affaire de Guillaume Hiégait, & son
départ.

Le Sieur Lewingston.

J'oubliois de vous dire, que Lewings-
ton dit tout bas, pendant le souper, à
la de Réres de boire à la santé de ceux
que je connoissois, & de me prier d'y
faire honneur. Après le souper, comme
je m'appuyois sur son épaule auprès du
feu, il me dit. *N'est-il pas vrai que
voilà des visites bien agréables. Ce-
pendant, quelque satisfaits qu'ils pa-
roissent de votre arrivée, je désie que
leur joye égale le chagrin de celui
(Bothwel) que vous avez laissé seul
aujourd'hui, & qui ne sera jamais
content qu'il ne vous revoye.* Je lui
demandai de qui il vouloit parler; il
me répondit en me serrant dans ses bras,
que c'étoit un de ceux, qui ne m'avoient
point suivie, & qu'il m'étoit aisé de
deviner qui c'étoit. J'ai travaillé jusqu'à
deux heures à ce bracelet. J'y ai enfermé
une petite clef, qui est attachée par
deux cordons. Il n'est pas aussi bien

travaillé que je le voudrois ; mais je n'ai pas eu le tems de le faire mieux. Je vous en ferai la première fois un plus beau. Prenez garde qu'on le voye, car j'y ai travaillé devant tout le monde , & à coup sûr , il seroit reconnu. Je reviens à l'attentat horrible que vous me conseillez. Vous me forcez à des dissimulations , & presque à des trahisons , qui me font frémir. Souvenez-vous , que si l'amour que j'ai pour vous ne m'entraînoit , j'aimerois mieux mourir , que de commettre de pareilles actions. Car cela me fait seigner le cœur. Il ne veut point me suivre , que je ne lui promette de n'avoir qu'une même table & qu'un même lit avec lui , comme auparavant , & de ne point l'abandonner si souvent. Si j'y consens , il fera tout ce que je voudrai , & il me suivra partout. Cependant il m'a prié de retarder mon départ de deux jours J'ai feint de consentir à tout ce qu'il vouloit , à condition qu'il me tiendrait parole. Mais je lui ai dit de ne parler à personne de notre réconciliation , de peur qu'elle ne causât de l'ombrage à quelques Seigneurs *Quoi , me dit-il , vous croyez qu'ils vous en estimeroient moins . . .*

Enfin je le menerai partout où je voudrai. Hélas ! je n'ai jamais trompé personne. Mais que ne ferois-je pas pour vous plaire ? Ordonnés , & quoi-
qu'il en puisse arriver , j'obeirai. Voyez si l'on ne pourroit point imaginer quelque secret moyen , par forme de remède , car il doit se purger à Craigmiller , & y prendre les bains. Il sera quelques jours sans sortir. Autant que je puis le voir , il est fort inquiet. Cependant il a beaucoup de confiance dans tout ce que je lui dis. Mais sa confiance ne va pas jusqu'à s'ouvrir à moi. Si vous voulez , je lui découvrirai tout. Je ne puis avoir de plaisir à tromper quelqu'un qui est dans la confiance. Au reste , il n'en sera que ce que vous voudrez : ne m'en estimez pas moins pour cela. C'est vous qui me l'avez conseillé. Jamais la vengeance ne m'eut emportée si loin. Quelquefois il m'attaque par un endroit bien sensible , & il me touche au vif , quand il me dit , que ses crimes sont connus , mais qu'il s'en commet tous les jours de plus grands , que l'on entreprend inutilement de cacher ; parce que les moindres crimes comme les plus grands , viennent à la connoissance des hommes ,

& font la matière ordinaire de leurs entretiens. Il me dit quelquefois en me parlant de M^e. de Réres ; *Je souhaite que ses services vous fassent honneur.* Il m'a assuré que bien des gens croyoient, & qu'il croyoit lui même, que je n'étois pas ma Maîtresse : Sans doute, parce que j'ai rejeté les conditions qu'il m'offroit. Enfin il est sûr qu'il est fort inquiet, au sujet de l'affaire que vous sçavez, & qu'il soupçonne même qu'on en veut à sa vie.

Il est au désespoir toutes les fois que la conversation tombe sur vous, sur Léthington, & sur mon frere

Il ne dit ni bien ni mal des absens ; mais il évite toujours d'en parler. Son Pere garde sa maison : Je ne l'ai point encore vû. Les Hamiltons sont ici en grand nombre, & m'accompagnent partout. Tous les amis de l'autre (*du Roy*) me suivent toutes les fois que je vais le voir. Il m'a prié de me trouver demain à son lever. Mon Courier vous dira le reste.

Brulez ma lettre, il y auroit du danger à la garder. D'ailleurs, elle n'en vaut guères la peine. Elle n'est pleine que de pensées noires.

Ne vous offensez pas si je suis inquiète. Aujourd'hui que, pour vous plaire, je passe par-dessus l'honneur, les remors & les dangers, ne prenez pas en mauvaise part ce que je vous dis, & n'écoutez point les interprétations malignes du Frère de votre Femme. C'est un fourbe, que vous ne devez point écouter, au préjudice de la plus tendre & de la plus fidèle Maîtresse qui fut jamais. Ne vous laissez point fléchir par cette Femme (*la Femme de Bothwell*) ses feintes larmes ne sont rien en comparaison de ce que l'amour, & la constance me font souffrir, pour parvenir à lui succéder. C'est pour cela seul que je trahis, malgré moi, tous ceux qui pourroient traverser mon amour. Dieu me fasse miséricorde, & vous envoie toutes les prospérités que vous souhaitez, une humble & tendre amie, qui attend bientôt de vous une autre récompense. Il est fort tard, mais c'est toujours à regret que je quitte la plume, quand je vous écris. Cependant je finirai ma lettre, quand je vous aurai baisé les mains. Pardonnez moi de ce qu'elle est si mal écrite, quand même vous devriez la relire plusieurs fois. J'ai transcrit à la hâte ce que j'avois mis sur mes ta-

blettes, & le papier m'a manqué. Souvenez-vous d'une tendre amie, & écrivez lui souvent. Aimez-moi aussi tendrement que je vous aime, & souvenez-vous,

des paroles de Madame de Réres,
des Anglois,
de sa Mere,
du Comte d'Argile,
du Comte de Bothwel,
de la demeure d'Edimbourg.

LETTRE II.

IL paroît que vous m'avez oubliée pendant votre absence, d'autant plus que vous m'aviez promis en partant de me mander, dans un plus long détail, tout ce qui se passeroit de nouveau. L'espérance de recevoir de vos nouvelles, m'avoit causé presque autant de joye, qu'auroit pu m'en apporter votre retour. Vous l'avez plus différé que vous ne me l'aviez promis. Pour moi, quoique vous ne m'écriviez point, je fais toujours mon rôle. Je le (*le Roy*) mènerai Lundi à Craigmiller, & il y passera tout le Mercredi. J'irai ce jour là à Edimbourg, pour m'y faire seigner, à moins que

vous n'en ordonnez autrement. Il est plus guai qu'à l'ordinaire, & il se porte mieux que jamais. Il me dit tout ce qu'il peut, pour me persuader qu'il m'aime. Il a pour moi mille attentions, & il me prévient en tout. Tout cela m'est si agréable, que je n'entre jamais chez lui que mon mal de côté ne me reprenne, tant sa compagnie me pèse. Si Paris m'apportoit ce que je lui ai demandé, je serois bientôt guérie. Si vous n'êtes point encore de retour, lorsque j'irai où vous sçavez, écrivez-moi, je vous prie, & mandez-moi ce que vous voulez que je fasse. Car si vous ne conduisez les choses avec prudence, je prévois que tout le fardeau tombera sur moi. Examinez tout, & pèsez mûrement la chose. Je vous envoie ma lettre par Béton, qui partira le jour qui a été assigné à Balfour. Il ne me reste plus qu'à vous prier de m'informer de votre voyage.

A Glasgouv, ce Samedi matin.

LETTRE III.

JE me suis arrêtée, où vous sçavez, plus longtems que je n'aurois fait, si ce n'eût été pour tirer de lui une

chose, que le porteur de ces présentes vous apprendra. C'est là une belle occasion d'enveloper tous nos desseins. Je lui ai promis de lui amener demain la personne que vous sçavez. Prenez soin du reste, si vous le trouvez bon. Helas ! j'ai manqué à nos conventions. Car vous m'aviez défendu de vous écrire, ou de vous dépêcher un courier, areste mon dessein n'est pas de vous offenser. Si vous sçaviez de quelles craintes je suis agitée, vous n'auriez pas vous même tant d'ombrages & de soupçons. Mais je les prends en bonne part, persuadée que je suis qu'ils n'ont d'autre principe que l'amour : amour que j'estime plus que tout ce qui est sous le Ciel. Mes sentimens & mes bienfaits me font de sûrs garans de cet amour, & me répondent de vôtre cœur, ma confiance est entière sur cet article. Mais expliquez vous de grace, & ouvrez-moi votre cœur, autrement je craindrai, que par la fatalité de mon étoile, & l'influence trop heureuse des astres sur des femmes, (la femme de Bothwel) moins tendres & moins fidelles que moi, je ne sois supplanté dans vôtre cœur, comme Médée le fut dans celui de Jason. Non que je veuille vous comparer

à un amant aussi infortuné que Jason ,
ou me mettre en parallele avec un monstre tel que Médée : quoique vous ayez assez d'empire sur moi , pour me forcer à lui ressembler , toutes les fois que l'exigera nôtre amour , & qu'il s'agira de me conserver vôtre cœur , qui m'appartient , & qui n'appartient qu'à moi seule , car j'appelle m'appartenir , ce que j'ai acheté par l'amour tendre & constant , dont j'ai brûlé pour vous ; amour aujourd'hui plus vif que jamais , & qui ne finira qu'avec ma vie ; amour qui me fait mépriser les dangers & les remors , qui en seront peut-être les tristes suites. Pour prix de ce sacrifice , je ne vous demande qu'une grace : c'est de vous souvenir d'un lieu qui n'est pas loin d'ici. (a) Je n'exige pas que vous teniez demain votre promesse. Mais je veux vous voir , afin de dissiper vos soupçons. Je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est qu'il vous fasse lire dans mon cœur , qui est moins à moi qu'à vous , & qu'il vous préserve de tout malheur , dumoins pendant ma vie. Cette vie ne m'est chere qu'autant qu'elle vous plaît ,

(a) Buchanan dit que ceci regarde le lieu où le Roy fut massacré. Pour moi , je croirois plutôt qu'il s'agit d'un rendez-vous que Bothwell lui avoit promis.

& que je vous plais moi-même. Je vais me mettre au lit. Adieu. Donnez-moi demain matin de vos nouvelles. Car je serai inquiète jusqu'à ce que j'en aye. Semblable à l'oiseau, échappé de sa cage, ou à la Tourterelle qui a perdu son fidèle compagnon, je serai seule à pleurer votre absence, si courte qu'elle puisse être. Cette Lettre plus heureuse que moi, ira ce soir, où je ne puis aller : pourvu que le courier ne vous trouve point endormi, comme je le crains. Je n'ai point osé l'écrire en présence de Joseph, de Sébastien, & de Joachim, qui ne faisoient que de me quitter, quand je l'ai commencée.

Sonnets (a) qu'elle fit pour Bothwell.

I.

O Dieux, ayez de moi compassion,
Et m'enseignez quelle preuve certaine
Je puis donner, qui ne lui semble vaine,
De mon amour & ferme affection.

Las ! n'est-il pas ja en possession
Du corps, du cœur, qui ne refuse peine,
Ny deshonneur en la vie incertaine,

(a) Un des Editeurs de ces Sonnets, (l'Auteur de l'Histoire tragique de Marie Stuart) a mis à la marge cette apostille. Ces Sonnets si mal cousus montrent qu'elle a été aussi bon Poète que bonne femme.

Offence de parens , ne pire affection ?

Pour luy tous mes amis j'estime moins que rien :

Et de mes ennemis je veux esperer bien.

J'ay hazardé pour luy & nom & conscience.

Je veux pour luy au monde renoncer ,

Je veux mourir pour le faire avancer ,

Que reste plus pour prouver ma constance ?

II.

Entre ses mains & en son plain pouvoir ,

Je mets mon fils , mon honneur & ma vie ,

Mon pays , mes sujets , mon ame assujetic ,

Est tout à luy & n'ay autre vouloir.

Pour mon object , que sans le decevoir

Suivre je veux , malgré toute l'envie ,

Qu'issir en peut : car je n'ay autre envie ,

Que de ma foy luy faire appercevoir.

Qui pour tempeste , ou bonace qu'il face ,

Jamais ne veut changer demeure ou place ,

Bref je feray de ma foy telle preuve ,

Qu'il cognoistra sans faute ma constance ,

Non par mes pleurs , ou feinte obéissance ,

Comme autres font , mais par diverse espreuve.

III.

Elle (*) pour son honneur vous doit obéissance ,

Moy vous obéissant j'en puis recevoir blafme ,

N'estant à mon regret , comme elle vostre femme ,

Et si n'aurai pourtant en ce point préminence :

(*) Elle parle de la femme de Bothwell.

Pour son prouffit elle use de constance ,
Car ce n'est peu d'honneur , d'estre de vos biens
Dame ,

Et moy pour vous aimer , j'en puis recevoir
blasme

Et ne luy veux ceder en toute l'observance :

Elle de vostre mal n'a l'apprehension ,

Moy je n'ay nul repos , tant je crain l'apparence,
Par l'advis des parens elle eut vostre accoin-
rance :

Moy malgré tous les miens , vous porte affec-
tion ,

Et de sa loyauté prenez ferme assurance.

I V.

Par vous , mon cœur , & par vostre alliance
Elle a remis sa Maison en honneur ,
Elle a jouy par vous de la grandeur ,
Dont tous les siens n'avoient nulle assurance.

De vous , mon bien , elle a eu la constance,
Et a gagné pour un temps votre cœur ,
Par vous elle a tout plaisir en bonheur ,
Et pour vous a honneur & révérence.

Et n'a perdu sinon la jouissance
D'un fâcheux sort , qu'elle aimoit cherement ,
Je ne la plain , d'aimer donc ardemment
Celuy qui n'a , en sens , ni en vaillance
Ny en beauté , en bonté , ny constance ,
Point de second. Je vy en ceste foy.

V.

Quand vous l'aimiez , elle ufoit de froideur ,
Si vous souffriez , pour s'amour passion ,

DE MARIE STUART. III

Qui vient d'aimer de trop d'affection ,
Son doigt montrait la tristesse du cœur.

N'ayant plaisir en vostre grand' ardeur ,
En ses habits montrait sans fiction ,
Qu'elle n'avoit peur qu'imperfection ,
Peust l'effacer hors de ce loyal cœur.

De vostre mort je ne vis la **
Que meritoit tel mari , & Seigneur ?
Comme de vous elle a eu tout son bien.

Et n'a prisé , ny jamais estimé
Un si grand heur , si non puis qu'il n'est sien ,
Et maintenant dit l'avoir tant aimé.

V I.

Et maintenant elle commence à voir
Qu'elle estoit bien de mauvais jugement ,
De n'estimer l'amour d'un tel amant ,
Et voudroit bien mon amy decevoir.

Par les escrits tous fardez de savoir ,
Qui pourtant n'est en son esprit croissant ,
Ains emprunté de quelque Auteur luisant ,
A fait tres bien un envoy sans l'avoir.

Et toutes fois ses paroles fardées ,
Ses pleurs , ses pleints remplis de fiction
Et ses hauts cris & lamentations ,
Ont tant gagné , que par vous sont gardées
Ses lettre' escrit' ausquels vous donnez foy ;
Et si l'aimez , & croyez plus que moy.

V I I.

Vous la croyez , las ! trop je l'apperçoy
Et vous doutez de ma ferme constance.

(O mon seul bien , & ma seule esperance !)
Et ne vous puis assurer de ma foy.

Vous m'estimez legere que je voy ,
Et si n'avez en moy nulle assurance ,
Et soupçonnez mon cœur sans apparence ,
Vous mesiant à trop grand tort de moy.

Vous ignorez l'amour que je vous porte ,
Vous soupçonnez qu'autre amour me transporte ,
Vous estimez mes paroles du vent ,

Vous despaignez de cire mon las cœur ,
Vous me pensez femme sans jugement ,
Et tout cela augmente mon ardeur.

VIII.

Mon amour croist , & plus en plus croistra ,
Tant que vivray , & tiendray à grand heur ,
Tant seulement d'avoir part en ce cœur ,
Vers qui enfin mon amour paroistra.

Si tres clair , que jamais n'en dourera
Pour luy je veux rechercher la grandeur ,
Et fera tant que de vray cognoistra ,
Que je n'ay bien , heur , ne contentement ,
Qu'à l'obeir , & servir loyaument :

Pour luy j'attens toute bonne fortune
Pour luy je veux garder santé & vie ,
Pour luy vertu , de suivre j'ay d'envie ,
Et sans changer me trouvera tout'une.

IX.

Pour luy aussi j'ay jetté mainte larme ,
Premier qu'il fust de ce corps possesseur ,
Du quel alors il n'avoit pas le cœur ,
Puis me donna un autre dur alarme ,

Quand

Quand il versa de son sang mainte dragme,
Dont le grief mal me vint laisser douleur,
Qui m'en penser oster vie & frayeur,
De perdre las le seul rempart qui m'arme.

Pour luy depuis j'ay meprisé l'honneur,
Ce qui nous peut seul pourvoir de bonheur.
Pour luy j'ay hazardé grandeur & conscience.

Pour luy tous mes parens j'ay quitté & amis;
Et tous autres respects sont aussi à par mis,
Bref de vous seul je cherche l'alliance.

X.

De vous je dy, seul soutien de ma vie,
Tant seulement je cherche m'asseurer,
Et si vieux bien de moy tant presumer,
De vous gagner, maugré toute l'envie,

Car c'est le seul desir de votre chere amie,
De vous servir, & loyaument aimer,
Et tous malheurs moins que rien estimer,
Et vostre volonté de mienne suivie.

Vous cognoistrez avec obeissance,
De mon loyal devoir, n'obmettant la science,
A quoy j'estudieray pour tousjours vous com-
plaire.

Sans aimer rien que vous sous la subjection,
De qui je vieux, sans nulle fiction,
Vivre & mourir, à ce je obtempere.

XI.

Mon cœur, mon sang, mon amy, mon
soucy,
Las! vous m'avez promis qu'aurions plaisir,
De deviser avec vous à loisir,

Toute la nuit , ou je languis icy ,
Ayant le cœur d'extrême paour transi
Pour veoir absent le but de mon desir ,
Crainte d'oubly un coup me vient saisir ,
Et l'autrefois , je crain que rendurci
Soit contre moy vostre amiable cœur ,
Par quelque dit d'un meschant rapporteur :
Une autrefois je crain quelque aventure ,
Qui par chemin destourne mon amant ,
Par un facheux , & nouveau accident :
Dieux ! destournez tout malheureux augure.

XII.

Ne vous voyant selon qu'avez promis ,
J'ay mis la main au papier pour escrire ,
D'un different , que j'ay voulu transcrire ;
Je ne say pas quel sera vostre advis ,
Mais je say bien qui mieux aimer saura ,
Vous direz bien , qui plus y gagnera.





L'INNOCENCE (a) de la très-illustre , très-chaste , & de débonnaire Princesse Madame MARIE , Royne naturelle , légitime & souveraine D'ECOSSE.

AYANT entrepris de montrer l'innocence d'une des plus vertueuses & généreuses Princesses de la terre , il faut que nous disions , à qui est-ce qu'elle a affaire , quel est le crime qu'on lui impute , quels sont ses accusateurs , devant qui elle est accusée , & pourquoi on la calomnie de la sorte. C'est la Reine Marie , fille unique , légitime & vraie héritière de Jacques V , Roy d'Ecosse , laquelle est blâmé de ceux qui lui doivent honneur , a affaire à

(a) Voici une Pièce d'un caractère bien différent de celle de Buchanan. Elle est aussi froide & aussi mal écrite , que l'autre est pleine de feu & d'éloquence. Elle fut publiée en 1572 , en réponse aux deux Ecrits de Buchanan , qui parurent en France cette même année. On en ignore l'Auteur , qui n'a pas voulu se faire connoître. J'ai abrégé

cette Pièce qui est fort longue , & qui seule feroit un volume. J'ai fait quelques légers changemens dans le langage qui étoit fort suranné. Je n'ai pas crû devoir en faire de plus considérables ; & ne pouvant pas rendre mon Auteur élégant , je me suis borné à le rendre intelligible.

ceux qui étant ses sujets , (a) lui sont traîtres & rebelles , est calomnieusement accusée de faits infames , par les auteurs mêmes de ces crimes , est citée devant un Juge (b) incompétent ; & tout cela afin que ses accusateurs puissent plus aisément usurper le Thrône d'Ecosse , sur lequel ils ont des vuës depuis long-tems.

Je prie la Sérénissime Princesse devant laquelle cette cause est portée , de considérer d'où est sorti le flambeau qui a embrasé l'Ecosse , d'examiner combien de tels exemples sont préjudiciables à la Majesté Royale : & de songer quel est l'infame accusateur , qui a construit ce libelle diffamatoire , dans lequel il attaque l'honneur d'une Reine qu'il ne peut diffamer , sans diffamer en même tems la maison de France , la maison d'Angleterre , enfin les premières maisons de l'Europe.

L'auteur est un homme (c) qui ayant

(a) Le Comte de Murray , le Comte de Moroun , Maghill , Buchanan , & plusieurs autres Ecossois se portèrent pour accusateurs de Marie Stuart , à la Conférence d'York.

(b) Elisabeth.

(c) Turner , Auteur d'une autre Apologie de Ma-

rie Stuart , qu'il a publiée sous le nom supposé de *Barneslapol* , dit que Marie Stuart fit en France beaucoup d'accueil à Buchanan , qu'elle lui donna des gratifications considérables , & qu'elle lui accorda des Lettres de noblesse. Ce dernier fait est

reçu de grands biens de la Reine d'Ecosse sa maitresse, & sa souveraine, n'a pas laissé d'exhaler contre elle le venin de sa plume.

Nous le connoissons pour un calomniateur, un impudent menteur, un lâche, un ingrat, un athée. (a)

Nous connoissons le projet de l'accusateur, nous pénétrons ses vuës, nous n'ignorons pas de quelles couleurs il embellit son style, & comment il tâche de couvrir la malignité de ceux dont il est l'infame organe, & le détestable ministre. . . . Il (b) nous met devant

faux. Buchanan n'avoit pas besoin de Lettres de noblesse : il étoit d'une famille noble, & fort ancienne, établie depuis plusieurs siècles dans le Comté de Lenox, où elle possédoit une Baronnie. *Voyez les Notes de Ruddiman sur la Vie de Buchanan.*

(a) Turner dit que c'étoit un homme qui ne savoit que boire, plaisanter, faire des vers, & mentir; que trois fois il avoit été surpris dans l'adultère, qu'il avoit apostasié deux fois, & qu'il avoit été réprimandé par l'Inquisition d'Espagne. Genebrard & le P. Garasse l'appellent Moine defroqué, bouffon baubique, Poète athée, bu-

vour à triple mesure, fils de Bacchus & de Venus. Le dernier dit qu'il devint hydropique pour avoir trop bû de vin, & que dans sa dernière maladie, malgré l'ordonnance du Médecin, il but tant de vin de Bourdeaux, qu'il rendit son ame empoisonnée.

Buchanan n'a jamais été Moine : & sur la fin de sa vie, non seulement il étoit fort régulier dans ses mœurs, mais même il étoit dévôt. *Melvil, Ruddiman, de Thou, Smith, &c.*

(b) Buchanan avoit mis d'abord ce titre au *Detectio, Histoire tragique de Marie Stuart Reine d'Ecosse*, où l'on traite de ses conspira-

les yeux des nœces précipitées, de folles amours, des broüilleries entre le Roy & la Reine, des empoisonnemens, des conspirations, des intrigues, enfin un horrible massacre, suivi d'un mariage tragique & sanguinaire

Mais il ne confirme ce qu'il dit par aucunes preuves. Nous allons lui faire toucher au doigt sa fausseté. Car il se trompe fort, s'il prétend que nous nous payerons d'un simple oui dire, & de quelques vaines conjectures. Les présomptions ne suffisent pas, surtout en matiere criminelle. Quand même l'auteur auroit été sûr de ce qu'il avance, il devoit se contenter d'une simple déposition devant les Juges, & non pas diffamer tout un Pays, & deshonorer son Roy, (a) file de cette femme dont il dit tant de mal.

tions contre le Roy, de son infame adultère avec Boishuvel, de sa rage & de sa cruauté inouïe contre son mari, & de son horrible & détestable parricide.

(a) Les reproches que l'on faisoit à la mere, retomboient en quelque sorte sur le fils. Aussi ce Prince, lorsqu'il fut devenu Roy, & surtout lorsqu'il fut monté sur le Thrône d'Angle-

terre, mit tout en œuvre pour justifier Marie Stuart. Il fit condamner & proscrire les Ecrits de Buchanan dans une assemblée des Etats d'Ecosse, & il engagea Camden son Historiographe à disculper la Reine dans ses Annales, que ce Prince fit faire sous ses yeux, & auxquels on prétend qu'il travailla lui-même. Nous verrons dans les Lettres de M. de Thou,

Mais nous voyons assez quel est le but du calomniateur. Il veut empêcher que la Reine d'Angleterre ne voye la Reine d'Ecosse sa parente, n'écoute ses défenses, & ne goute ses raisons. Il veut, qui pis est, qu'on condamne Marie Stuart sans l'entendre, & qu'on la déclare coupable d'un crime non seulement qu'elle n'a pas commis, mais dont on ne peut pas même la soupçonner. Ainsi ils tâchent de couvrir leur trahison & leur malice, sous le voile de la Justice & de l'équité.

Mais c'est à la Reine d'Angleterre & aux autres Princes, soit Chrétiens, soit Infideles, à purger la terre de ces pestes, & à imposer silence à ces calomniateurs, qui s'attachent à ce qu'il y a de plus vertueux. Je m'étonne comme ce méchant homme a l'audace de parler ainsi d'une Reine respectable par sa vertu.

Si elle eut été telle qu'il nous la dépeint, ne se fut-elle pas démasquée en France, où la liberté est beaucoup plus grande qu'en Ecosse. Or, tout le tems qu'elle a vécu dans ce Royaume, sa vertu n'a

qu'il le fit solliciter de rétracter ce qu'il avoit avancé dans son Histoire de

peu favorable à la mémoire de sa mere.

jamais été soupçonnée, & personne n'en a mal parlé. (a)

Je ne dis point tout ceci sans raison. Vû que l'impudicité est le grand pivot sur lequel roule l'accusation de nos adversaires. C'est là dessus qu'ils triomphent, & c'est delà qu'ils tirent leurs conjectures sur le massacre du Roy. . . Et comme ils rapportent l'origine de ce crime au mariage de la Reine avec Bothwel, il faut voir à qui ce mariage doit être imputé; (b) & par là nous parviendrons à connoître, si la très-illustre Reine d'Ecosse a eu part au massa-

(a) Les ennemis de Marie Stuart ne conviendront point de ce qu'avance ici l'Apologiste. Ils citeront ses amours avec Damville, & le conseil prétendu qu'elle lui donna de se défaire de sa femme.

(b) Le mariage de Marie Stuart avec Bothwel l'assassin de son mari, est d'un fâcheux préjugé contre cette Reine. Ses défenseurs même en conviennent. L'Apologiste dit dans un autre endroit : « Ce point » nuëment considéré suffiroit pour une preuve » presque nécessaire.

Turner dit : « Il y a » lieu de soupçonner qu'une femme qui épouse le » meurtrier de son mari,

» a été complice du meurtre. La chose est à présumer. »

» Les Princes voisins la » blâmèrent, dit le P. Caussin, » d'avoir adhéré » trop facilement à un » homme qui étoit dangereusement soupçonné, » jugeant qu'elle devoit » épurer sa réputation des » moindres taches, dont » l'envie auroit sujet de la » ternir.

Aussi c'est à cette partie essentielle de son apologie, que ses défenseurs se sont attachés. Nous allons voir ce qu'ils allèguent pour la disculper de ce mariage, dont ils tâchent de faire tomber le blâme sur le Comte de Murray.

cre de Darnley son époux. Il faut reprendre l'Histoire de plus loin, & alléguer, non des suppositions & de vaines conjectures, mais de bonnes preuves & des faits incontestables.

Personne n'ignore que dès l'an 1558, lors du mariage de la Reine d'Ecosse, & de François Second, alors Dauphin, depuis Roy, il s'éleva des troubles en Ecosse au sujet de la Religion, & que le Bâtard (a) en fut l'auteur.

Cet homme qui étoit fils de Jacque V, étoit alors simple Prieur de Saint André. Ayant été député en France, pour le mariage de la Reine, avec le Dauphin, il demanda la permission de résigner son Prieuré, & sollicita un emploi, qui lui fut refusé. Il en conçut un violent dépit, & il résolut de s'en venger aux dépens de sa maitresse, & de lui enlever la Couronne. (b) C'est pourquoi étant de retour en Ecosse, il commença à broüiller les cartes; & pour mieux exécuter ses desseins perfides, il résolut de les couvrir du voile de la Réforme. Il suscita mille persé-

(a) Jacque Stuart Comte de Murray, fils naturel de Jacque V.

(b) Camden impute la même chose au Comte de

Murray; & tous les faits que l'on cite ici, se trouvent dans ses Annales qui sont fort postérieures à l'Apologie.

tions à la Régente d'Ecosse, & il vint à bout de faire chasser les François du Royaume. Après la mort de François II, songeant à usurper la Couronne, il fit un voyage en France pour exhorter sa sœur à ne point revenir en Ecosse; il fit agir pour cela le Duc d'Aumale, oncle maternel de la Reine, & quelques autres Seigneurs, qui à la persuasion du Bâtard, lui conseillèrent de nommer un Régent pendant son absence. Murray étoit qu'on feroit choix de lui. Mais son attente fut encore trompée, & il en conçut un nouveau chagrin. Il retourna par l'Angleterre, où il intrigua, pour qu'on s'opposât au passage de la Reine d'Ecosse. Mais malgré ses efforts, cette Princesse aborda heureusement dans son Royaume. Aussitôt après son arrivée, le Bâtard ne tarda pas à se démasquer, & à faire connoître quel avoit été le but de ses intrigues jusqu'alors.

Car il sollicita la Reine de substituer sa Coutume (a) à quatre Princes de la Maison de Stuart, soit qu'ils fussent légitimes, ou non. (b) Il comptoit, vû

(a) Melvil ne dit rien de ce projet.

(b) Jacques Stuart, suivant ce que prétend ici l'Apologiste, avoit envie

d'exclure de la Couronne les Hamiltons, qui comme les plus proches parens de la Reine, étoient les premiers héritiers. Ils descen-

fo
qu
te
fi
ce
à
qu
ré
Pr
pa
in
à
co
sur
ell
de
vo
des
fir
&
don

vo

doie
vons
(
logi
faire
Rein
doux
en a
dix-

son grand crédit , qu'il seroit un des quatre que la Reine désigneroit. A quoi tendoit, je vous prie, ce conseil intéressé, si ce n'est à troubler l'ordre de la succession, à bouleverser le Royaume, & à ravir le Thrône & la vie à la Reine, qu'on n'auroit pas laissé survivre à la résignation de sa Couronne. Mais cette Princesse étoit trop prudente pour ne pas pénétrer les vûes ambitieuses & intéressées du Bâtard. Cependant jugeant à propos de dissimuler, elle laissa son conseil, mais elle s'excusa d'y déférer, sur ce que n'étant pas encore majeure, (a) elle n'avoit pas la liberté de disposer de ses Etats. Elle ajouta aussi qu'elle ne vouloit point porter atteinte aux droits des Hamiltons ses parens, & se désaisir, à leur préjudice, de ce que la nature & non la volonté de ses Sujets, lui avoit donné.

Ainsi le Bâtard, qui comme nous l'avons dit, aspirait au Thrône, ne cher-

doient, comme nous l'avons vu, de Jacques II.

(a) L'Auteur de l'Apolo-
gie se trompe ici néces-
sairement. En Ecosse les
Reines sont majeures à
douze ans, & Marie Stuart
en avoit alors au moins
dix-neuf. D'ailleurs nous

avons vu que neuf mois
avant le temps marqué par
les loix, Marie de Lorraine
sa mere l'avoit fait déclai-
rer majeure dans une As-
semblée des Nobles, où
elle se fit elle-même dé-
clarer Régente. tom. 1.
liv. 2.

choit qu'à s'en applanir le chemin. Il osa se vanter d'être fils légitime de Jacques V, & il alléguait à ce sujet une prétendue promesse de mariage, qu'il disoit que ce Prince avoit faite à sa mère. Il soutenoit que Jacques n'avoit pu se marier avec Magdelaine de Valois, ni avec Marie de Lorraine, & que ces deux Princesses avoient été non ses femmes, mais ses concubines. Lorsque la Reine l'eut fait Comte de Murray, il travailla à la ruine des Courtisans, qui étoient le plus en faveur, & qui par leur crédit étoient plus à portée de traverser ses desseins. Il fit mourir les uns, & exiler les autres. Ainsi subornant la Reine & abusant de l'autorité qu'il avoit sur elle, il vint à bout de tout ce qu'il voulut. Ceux qui auront un peu de lumière, feront ici une réflexion fort naturelle. Puisque le Bâtard s'étoit tellement rendu maître de l'esprit de la Reine, qu'il la gouvernoit absolument, & que les cruautés qu'il exerçoit, passaient chez elle pour autant d'actes de Justice; il n'est pas étonnant (a)

(a) Le raisonnement de l'Apologiste seroit bon, s'il étoit prouvé que Murray eut toujours le même crédit à la Cour. Mais il étoit si peu puissant sous le ministère de Rizzo, qu'il n'eut pas seulement le crédit d'empêcher le retour de Bothwell & de Gordon,

qu'il l'ait captivée depuis au point de la braver dans sa propre personne , & de la contraindre à faire des choses , auxquelles elle n'auroit jamais songé. Pour moi , si je puis ici expliquer ma pensée , je ne ferai aucune difficulté d'avancer , que si la Reine eut consenti à l'Acte de substitution , que lui proposoit le Bâtard , elle n'eut pas longtems survêcu à cette fausse démarche , & qu'elle n'auroit jamais laissé d'enfans après elle. . . .

J'ai dit que le Bâtard gouvernoit la Reine , comme un tuteur gouverne une pupille , & qu'il la violentoit en tout. En effet quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus libre que le choix d'un mari , même aux personnes qui sont en pouvoir de pere & de mere , néanmoins le Bâtard voyant qu'il se présentoit plusieurs partis considérables pour la Reine d'Ecosse , lui défendit d'y prêter l'oreille , & il chercha tous les moyens de rompre le coup. Il lui remontra qu'elle ne pouvoit épouser un Prince étranger , sans réduire la Nation sous l'esclavage , & que depuis l'établissement de la Mo-

ses plus mortels ennemis.
Après la mort de ce Favo-
ri , Murray n'eut pas plus
d'autorité ; & Bothwell ,

suivant le témoignage de
Melvil , succéda à toute
la faveur de Rizzo.

narchie, jamais Reine d'Ecosse (a) n'avoit épousé un étranger.

Mais voyant qu'à la longue il faudroit qu'elle prît un Mari, il résolut de lui en offrir un, non dans la vue qu'elle l'acceptât, mais pour l'empêcher de songer à d'autres alliances, qui pussent lui faire perdre son crédit & son autorité. Il lui parla du Seigneur Darnley, Fils du Comte de Lénox, il en fit faire de grands éloges devant cette Princesse, & il le loua beaucoup lui même en sa présence. Il fit solliciter la Reine par la Comtesse (b) de Lénox, qui en écrivit à Marie Stuart, qui lui envoya

(a) L'Apologiste est tombé ici dans une erreur grossière. Il ignoroit que Marie Stuart est la première & la seule femme qui ait régné en Ecosse de son chef, & qui ait par conséquent été dans le cas dont il s'agit ici. Ainsi l'Auteur pouvoit retrancher ce trait de l'Apologie de Marie Stuart. J'ajoute même que la bonne foi demandoit qu'il ne le mit pas sur le compte de Jacques Stuart, qui n'étoit pas assez peu versé dans l'Histoire de son Pays, pour que ce trait d'ignorance ait pu lui échapper. Ces sortes de falsifications peuvent gâter la meilleure

cause, & font plus d'impression sur les esprits que trente bonnes raisons.

(b) Comme Elisabeth dirigea sous main ce mariage, ainsi que l'assure Castelnau, ce que dit ici l'Apologiste est assez vraisemblable, & il y a tout lieu de croire que Murray fut chargé par Elisabeth d'en faire porter les premières paroles à Marie Stuart par la Comtesse de Lénox. Mais comme il se déclara depuis hautement contre ce mariage, qui servit de prétexte à sa révolte, il n'est pas croyable qu'il l'ait jamais conseillé à Marie Stuart.

à ce sujet plusieurs messagers, & qui lui fit présent de deux bracelets. Enfin les menaces du Bâtard, les intrigues de la Comtesse de Lénnox, la force du sortilège, (cela ne doit point paroître étrange, vû que l'Isle d'Albion a toujours été pleine de forciers,) forcèrent la Reine de condescendre aux volontés de ce traître. Il fit donc venir Darnley à la Cour d'Ecosse, afin que la Reine, touchée de la bonne mine de ce Seigneur, prît du goût pour lui. Il est donc faux de dire, que cette Princesse le choisit inconsidérément, (a) & sans prendre conseil de personne, comme ses calomniateurs l'ont publié. C'est à Murray qu'il faut imputer ce mariage, & la Reine n'y donna les mains que par une excessive facilité.

Or les choses allant plus loin que le Bâtard n'avoit crû, & la Reine s'étant tout de bon déterminée à prendre l'Époux qu'il lui avoit proposé, il commença à se repentir du conseil qu'il lui avoit donné, dans la crainte que son

(a) Il y avoit toujours quelque enchantement, beaucoup d'inconsidération, à prendre un époux, à prendre un époux d'une main aussi suspecte; mais ce ne fut ni Murray, ni la Comtesse de Lénnox, ni le pouvoir magique de quelque enchantement, qui la détermina à ce mariage. Darnley étoit jeune, beau & bien fait; voilà le charme. Elle ne consulta personne, elle n'écouta que son amour.

crédit n'expirât , lorsque la Reine seroit mariée , & il mit tout en pratique pour rompre le coup. C'est ici que la politique perfide du Bâtard paroît dans tout son jour , & c'est à ce trait qu'il est aisé de reconnoître le véritable auteur du meurtre commis dans la personne de Darnley. Murray & ses complices n'épargnèrent donc rien pour traverser ce mariage ; mais comme ils en étoient eux mêmes les auteurs , ils n'osèrent point s'y opposer directement. Ils se contentèrent d'agir auprès d'Elisabeth , (a) pour l'engager à y mettre obstacle , & ils l'irritèrent sous main contre Darnley , qu'elle avoit beaucoup aimé jusqu'alors. Ils comptoient que ce Seigneur intimidé par les menaces d'Elisabeth , n'oseroit jamais passer outre.

Mais voyant que toutes leurs mesures étoient inutiles , & que l'amour l'emportoit dans l'esprit de la Reine , sur toute autre considération , ils résolurent d'avoir recours au dernier remède. Ils conclurent à se défaire de Darnley (b)

(a) Ils s'adrescoient fort mal ; car Elisabeth souhaitoit pour le moins ce mariage autant que la Reine d'Ecosse. Mais tout ce que dit ici l'Apologiste n'est gueres probable , & Mur-

ray connoissoit trop bien les intentions d'Elisabeth , pour la solliciter sérieusement de traverser cette affaire.

(b) Melvil parle d'un complot pour enlever le

& du Comte de Lénnox, & à enfermer la Reine à Lochlewen. Cet horrible complot eût été exécuté, si Donhil n'en eût averti cette Princesse, qui se sauva de leurs mains. Alors Murray & les autres Conjurés levèrent le masque, & se révoltèrent ouvertement. Mais ayant été vivement poursuivis par la Reine, & ne se sentant point assez forts pour lui faire tête, après avoir fui de place en place, ils prirent enfin le parti de se réfugier en Angleterre. C'est là que le Comte de Murray conçut le plus noir projet, de concert avec le Comte de Mortoun, qui étoit resté en Ecosse, & auquel il traça le plan de l'horrible tragédie, qui fut bientôt exécutée. Or je m'étonne comme le hardi calomniateur de la Reine d'Ecosse a oublié ce trait, & n'a point parlé des secrettes intelligences de ces deux hommes. Elles aboutirent à semer la division entre le Roy & la Reine, & à chercher les moyens de les désunir. D'un côté, l'on fit entendre au Roy qu'il se laissoit trop gouverner par sa femme, qu'il étoit honteux qu'elle eut toute l'autorité, & qu'il devoit se souvenir que c'étoit à lui à commander. De l'autre, on inspi-

Roy, & non pas pour le tuer.

roit à la Reine des soupçons sur le Roy , on l'exhortoit à se défier de son ambition , & à ne point souffrir ses entreprises. Ainsi des deux côtés , on souffroit le feu de la division.

La Reine avoit un Secrétaire nommé David Rizzo , homme sage , prudent , & fidele , qu'elle aimoit fort pour ses vertus , (a) & à qui elle faisoit beaucoup de bien , suivant la liberté qu'ont les Princes , d'honorer de leurs faveurs qui bon leur semble. Mortoun persuada au Roy , que Rizzo étoit plus familier avec la Reine , que la bien-séance de son sexe , & la Majesté du Thrône ne le permettoient. Quoi de plus injuste que d'intenter une accusation aussi grave contre une Reine , parce qu'elle avance un Sujet , dont elle veut récompenser la sagesse & la fidélité. Il y a de la stupidité à trouver mauvais , que la chambre de la Reine ait été ouverte à Rizzo , (b) puisque les Secrétaires des Princes ont accès jusques dans leurs cabiners. D'ailleurs l'auteur du

(a) Melvil dir qu'il étoit fort insolent & fort intéressé , & qu'il falloit l'aborder toujours les mains pleines.

(b) On conviendra que Rizzo en qualité de Secré-

taire , devoit avoir ses entrées chez la Reine. Mais un homme de son espece n'étoit point fait pour être chez elle à toute heure , & pour manger à sa table.

libelle ne considère pas que la Reine d'Ecosse avoit été élevée dans une Cour, où ces libertés sont permises, & ne tirent point à conséquence. . . .

Ces soupçons agirent tellement sur l'esprit de Darnley, qu'il résolut de faire massacrer Rizzo. Ce malheureux fut tué dans la chambre de la Reine, à ses yeux, & presque dans ses bras....

Darnley se repentit d'avoir été l'instrument d'une telle violence. Il en demanda pardon à la Reine, les larmes aux yeux, il lui déclara les personnes qui l'avoient engagé à cette action, & il nomma Murray & Mortoun, (a) qui depuis ce moment devinrent ses ennemis irréconciliables. Lui même il conçut une haine si violente contre eux, & principalement contre Murray, qu'il résolut de tuer ce dernier. Il fit confidence à la Reine de son dessein. Elle l'en reprit sévèrement, & l'en détourna avec menaces. Darnley ne renonça point pour cela à son entreprise, il en parla même à quelques Seigneurs qu'il croyoit ennemis du Bâtard, & il leur confia fort indiscrettement son secret.

(a) Melvil ne parle point. Murray scut mauvais gré de tout cela, & il ne dit au Roy, d'avoir fait à la point que le Comte de Reine l'aveu de la faute.

Ceux-ci rapportèrent la chose à Murray. Le Bâtard qui étoit le plus vindicatif de tous les hommes, & qui avoit déjà le cœur ulcéré contre Darnley, parce qu'il avoit révélé à la Reine tous ses complots, résolut de prévenir le Roy.

la chose fut concertée avec Mortoun, & mise en exécution par Bothwel. . . .

. Ce ne fut donc pas la Reine qui commit ce meurtre, comme ces calomniateurs veulent nous le faire croire. Ce fut Bothwel, ce fut Mortoun, ce fut surtout Murray (a).

Si la Reine eut voulu se défaire du Roy, qu'avoit-elle besoin du ministère de Bothwel? Darnley étant son Sujet, elle étant Reine, n'étoit-il pas en sa puissance de le poursuivre suivant les Loix du Royaume, (b) & de lui faire faire son procès comme à un criminel de Lèse-Majesté. Car si jamais la Majesté Royale fut blessée, ce fut dans l'attentat commis contre Rizzo, en présence même de la Reine.

(a) Melvil justifie entièrement Murray. Pour Mortoun, il confessa lui-même en mourant que Bothwel lui avoit fait confidence de son crime.

Mem. de Melvil.

(b) C'eût été un Procès assez nouveau que celui d'un Roy accusé par sa femme, & cité au Tribunal de ses Sujets.

Il faut maintenant raconter comment l'artificieux (a) Bâtard s'y prit , pour engager Bothwel à se charger de cette exécution. Il le connoissoit pour un homme ambitieux & remuant. Il lui promit de lui faire épouser la Reine d'Ecosse , & de faire agréer ce mariage à cette Princesse. Il lui en donna même une assurance par écrit. Bothwel se laissa séduire par les offres du Bâtard , & accepta la condition.

Il falloit aussi y faire consentir la Reine, & c'est de ce côté-là que Murray & ses complices tournèrent leurs soins. On lui fit entendre qu'il étoit de son intérêt & de celui de l'Etat, qu'elle épousât Bothwel , & on la pressa de telle sorte , qu'elle ne put résister à ces vives sollicitations. Mais avant que de se rendre ,

(a) L'Apologiste a raison d'appuyer un peu sur cet article. Avant cette prétendue ouverture que Murray fit à Bothwel, ces deux hommes se haïssoient mortellement. Bothwel avoit voulu tuer Murray , & Murray avoit fait exiler Bothwel. On ne comprend pas comment deux hommes qui s'étoient toujours haïs , se confièrent mutuellement un secret, dont leur fortune & leur vie dépendoit. (Voyez les Lettres

de M. de Thou.) Aussi paroît-il que cet endroit a embarrassé l'Auteur de l'Apologie, & il embrouille beaucoup sa narration. Voici comme il la finit.
 » Bothwel étant celui sans
 » autre , qui occit le ma-
 » ri de Marie Royne d'E-
 » cosse , est le grand ami de
 » Murray , quoique jamais
 » le bâtard ne lui aye porté
 » amitié , il est le conseiller
 » & le favori de Murray ,
 » lequel l'avoit autrefois
 » chassé en exil.

elle voulut que Bothwel se purgeât du meurtre du Roy. Celui-ci aidé du crédit de Murray, (b) & assisté de Mortoun qui l'accompagna devant les Juges, n'eut pas de peine à se faire déclarer innocent. Le mariage se fit après cela, & Murray fut au comble de ses vœux. Car en conseillant à la Reine d'épouser Bothwel, il n'avoit prétendu autre chose, que de la rendre odieuse, de faire tomber sur elle le soupçon du massacre, & d'exciter les peuples contre elle & contre son nouvel époux. Toutes les apparences se trouvoient en effet contre la Reine d'Ecosse, & les personnes qui n'étoient point instruites de toutes les menées du Bâtard, étoient tentées de la croire coupable.

Ce fut alors que les Conjurés commencèrent à murmurer contre la Reine, & contre le parricide Bothwel.

Ils prirent les armes sous prétexte de poursuivre les meurtriers du Roy, mais en effet pour poursuivre la Reine elle même, & pour la dépouiller de la Royauté.

(a) Murray n'avoit alors aucun crédit. Il avoit eu bien de la peine à obtenir son rappel, par l'entremise de Mortoun son ami. Bothwel au contraire, suivant le rémoignage de Melvil, étoit tout puissant, & gouvernoit toute la Cour. Mem. de Melvil.

Ils en vouloient si peu à Bothwel *a)*, qu'ils lui firent dire sous main de s'échapper, & lui en fournirent eux-mêmes les moyens.

Ils se saisirent de la personne de la Reine, ils l'enfermèrent étroitement dans Lochlewen. Et ils la forcèrent de résigner sa Couronne.

Voilà dans la plus exacte vérité, l'histoire de cette horrible tragédie. On voit clairement par mon récit, que Murray & Mortoun, ont été les auteurs, tant du massacre de Rizzo, que du parricide commis dans la personne du Roy. . . .

Il me reste à répondre aux objections de ces calomniateurs, qui pour rendre leur cause meilleure, ont crû devoir charger la Reine de ce crime.

Premièrement, il ont eu l'effronterie d'avancer que la Reine ayant conçu

(a) Ils en vouloient si fort à Bothwel, qu'ils proposèrent à la Reine de mettre bas les armes, si elle vouloit le leur livrer.

Grangy reçut ordre de le poursuivre avec trois vaisseaux; & il l'auroit pris infailliblement, s'il n'eut échoué contre des rochers, qu'il ne voulut pas éviter, malgré l'avis de ses pilotes, tant il étoit acharné à cette poursuite. N'ayant

pû se saisir de Bothwel, il fit arrêter ses domestiques, qui furent exécutés.

Mem. de Melvil.

S'il y avoit eu de la connivence entre Murray & Bothwel, auroit-il traité d'Aglish son domestique & ses autres complices avec tant de rigueur? N'avoit-il pas le même intérêt à les faire disparaître, qu'à faire évader Bothwel?

une haine violente contre son époux , ne chercha qu'à le rendre odieux à la Noblesse.

Rep. La Reine n'avoit aucune démarche à faire pour cela ; ce Prince par son caractère violent & emporté s'étoit fait beaucoup d'ennemis , & pour ne point parler des autres , Murray & Mortoun , qu'il avoit trahis , le haïssoient mortellement.

L'intérêt , ou la vengeance sont le mobile ordinaire des actions des hommes. Voyons si ces deux motifs ont agi sur l'esprit de la Reine , dans l'occasion dont il s'agit.

Ses ennemis ont débité que le ressentiment du massacre de Rizzo , la porta à se venger contre son mari.

Rep. Je sçais que dans la chaleur de la colère , une femme offensée est capable de tout. Mais quand ce premier feu est passé , les désirs de la vengeance s'affoiblissent , la compassion fait place à la fureur , & l'on finit par pardonner. (a) Et comme tous les hommes ne sont pas des Tibéres , & des Nérons , aussi toutes les femmes ne sont-elles pas des Médées. Cette Princesse a tou-

(a) Melvil dit, qu'elle poussa la rancune plus loin.

jours été débonnaire, (a) elle a pardonné aux Rebelles. (b) Elle n'a point aimé à repandre le sang. Eut-elle commencé à être cruelle pour son mari ? Mais l'intérêt, dira-t-on, a pû la porter à tuer son mari ; elle vouloit prendre un époux plus puissant & plus riche.

Rep. Quel profit pouvoit lui revenir de la mort de Darnley ? N'étoit-elle pas Reine de son chef , Darnley n'étoit-il pas son premier Sujet ? D'ailleurs pouvoit-elle mieux rencontrer , & si elle eut trouvé mieux , auroit-ce été en Bothwel ? Ainsi la vengeance , ni l'intérêt n'ont point agi dans cette occasion sur le cœur de la Reine. Voyons si ces deux passions n'ont pas conduit la main de Murray & de Mortoun.

Premièrement , c'étoient les plus vindicatifs de tous les hommes. La révocation de quelques Domaines , qu'ils avoient usurpés pendant la minorité de la Reine , les irrita contre elle. Pour

(a) *Jamais cruauté* , dit *comm.* Brant. Dames illustres.

Brantome , ne logea au cœur d'une si grande & douce beauté *Jamais en France elle ne fit cruauté* , même elle n'a pris plaisir ni en le cœur de voir défaire les pauvres criminels , comme beaucoup de Grandes que j'ai

(b) Cela est vrai , & l'on peut dire qu'elle a poussé en ce genre l'indulgence fort loin. Mais sans être née cruelle , ne peut-on pas le devenir quelquefois ? *Est etiam crudelis amor.*

son époux, on sçait qu'ils avoient mille raisons de le haïr.

Secondement, l'un aspirait à la Couronne, l'autre se proposoit de grands biens & de grands honneurs. Tout cela suffisoit pour leur inspirer de la hardiesse, & pour exciter leur cupidité. . . Mais dira-t-on, Murray étoit absent lorsque le Roy fut tué.

Rep. Il étoit aussi absent lorsque Rizzo fut poignardé, ce qui n'empêcha pas qu'on ne l'ait justement soupçonné d'avoir trempé dans ce meurtre. Mais le Bâtard est convaincu par son propre témoignage. La veille du jour que le Roy fut massacré dans son lit, Murray dit à un de ses plus intimes amis, (a) qui la depuis confessé, *que le Roy seroit tué la nuit suivante.* Le Baron de Harris qui vit encore, le reprocha un jour en pleine table à Murray. . . .

Ce ne fut donc pas la Reine qui excita Bothwel à ce meurtre, ce furent Murray & Mortoun, qui conduisirent la main. La partie étoit dressée sur elle &

(a) Turner rapporte le même fait en ces termes. Le Comte de Murray ayant rencontré le Baron de Harris seize heures devant le meurtre du Roy, le

prit par la main; & l'exhortant à avoir bon courage, il lui dit: *Avant que le jour vienne, nous serons délivrés du Roy.*

sur son Epoux, & elle eut été enveloppée dans le massacre, si elle eut passé la nuit avec son mari. Les Nôces de Sébastien lui sauvèrent la vie. . . .

Je veux convaincre le calomniateur par le témoignage même des personnes dont il emprunte le suffrage. Je citerai leurs propres paroles, non celles qui ont été extraites des Registres & des Archives publiques, que ces imposteurs ont falsifiées, mais celles qu'ils préférèrent à la mort, en présence de tout le peuple qui entendit leur protestation.

Jean Heyborne (a) domestique de Bothwel, sur le point d'être exécuté pour l'infame parricide commis dans la personne du Roy, confessa haute-

(a) M. de Thon dit que Jean Heyborne, Paris, Daglish & quelques autres domestiques de Bothwel, confessèrent à la mort, qu'ils avoient appris de leur maître que Mortoun & Murray étoient les auteurs de la mort du Roy, & que la Reine n'y avoit aucune part. Il ajoute que comme ils n'appuyèrent leur déposition que sur le témoignage de Bothwel, intéressé à décrier Murray, on n'y ajouta pas beaucoup de foi. On verra dans la suite de ces Pièces

une déposition toute contraire du même Heyphurn, de Tallov & des autres, extraite des Archives publiques, & qui ne va pas, à beaucoup près, à la décharge de Marie Stuart. Cette pièce peut avoir été falsifiée. J'en conviens: mais enfin elle est toujours plus authentique que le simple récit d'une autre prétendue déposition rapportée par l'Auteur sur un ouï-dire, & sur la foi de gens qu'il ne nomme pas.

ment , en présence de tout le peuple que la Reine d'Ecosse étoit innocente de cette mort ; que Murray & Mortoun en étoient les auteurs , & qu'ils avoient conseillé à Bothwel de commettre le meurtre.

Il protesta aussi avoir vû , avoir touché & lû des lettres coupées , qui contenoient le détail de la conspiration , dont on avoit donné un morceau à chacun des Conjurés.

Paris, jeune homme qui avoit aussi servi Bothwel , confessa la même chose à la mort , aussi bien que Powray , Jean Hay de Tallo , Daglish & plusieurs autres.

Ces misérables qu'on traînoit au supplice , sçavoient que les Greffiers qui étoient subornés par le Bâtard , n'avoient garde d'enregistrer leurs dépositions , ou ne manqueroient pas de les falsifier. C'est pour cela , que pour la décharge de leur conscience , ils résolurent de confesser publiquement la vérité de la chose.

Les Juges voulurent les forcer à charger la Reine dans leurs dépositions, (a)

(a) Melvil ne parle ni de cette falsification de registres , ni de cette violence prétendue. Il dit sim-

plement que Daglish , Hephurn & les autres , déclarèrent d'abord toutes les circonstances du meurtre du

& on leur promet leur grace s'ils vou-
loient l'accuser. Mais parmi tous les
gens qui furent recherchés pour le mê-
me crime, il ne s'en trouva pas un
seul qui ait rien avancé contre l'in-
nocence de la Reine.

Pour ce qui regarde le mariage de la
Reine avec Bothwel, cette Princesse
craignant quelque nouveau tumulte, &
intimidée par leurs menaces, y condes-
cendit plus par force, (a) que de plein

*Roy, & que les Seigneurs
associés (Murray & les au-
tres) en firent part inconti-
nient au Roy de France, étant
bien aises de lui pouvoir don-
ner cette preuve de leur dili-
gence, & du zèle avec lequel
ils s'étoient employés en cette
occasion. Mem. de Melvil.*

(a) Turner, le P. Caussin,
& quelques autres Apolo-
gistes de Marie Stuart
disent que l'on usa même
de violence avec la Reine,
& que Bothwel l'ayant en-
levée, l'épousa malgré el-
le. Mais Melvil raconte la
chose tout autrement.

» Peu de temps après,
» elle s'en alla à Sterlyn,
» & à son retour elle fut
» jointe en chemin par le
» Comte de Bothwel bien
» accompagné. Il saisit
» d'abord la bride de son
» cheval. Huntley, Li-
» dington & moi fumes
» arrêtés par les gens du

» Comte, & menés pri-
» sonniers à Dumbar. Dès
» ce temps-là le Comte dit
» publiquement qu'il épou-
» seroit la Reine, quand
» même tout le monde
» & elle même s'y oppo-
» seroient. Le Capitaine
» Blachater qui m'avoit
» arrêté, me dit que tout
» cela se faisoit du consen-
» tement de Sa Majesté. . . .
» La Cour se rendit en-
» suite à Edimbourg, où
» l'on convoqua un cer-
» tain nombre de Nobles,
» auxquels on fit signer un
» Ecrit, par lequel ils dé-
» clarèrent qu'il étoit de
» l'intérêt de la Reine de
» se marier avec le Comte
» de Bothwel. . . & qu'a-
» près tout elle ne pou-
» voit pas faire autrement,
» puisque le Comte l'avoit
» enlevée, & avoit cou-
» ché avec elle.

gré & elle s'oublia jusqu'à
consentir que l'assassin de son époux
devînt son mari. Mais elle ignore tou-
jours le fait, & jamais elle ne fut aver-
tie ni par le bruit public, ni par le
rapport. d'autrui, que Bothwel eut tué
Darnley. (a)

Pour revenir aux autres objections, les
ennemis de la Reine d'Ecosse prétendent
que pour se ménager une occasion de
divorce avec son mari, & en même
tems pour le broüiller avec Murray,
elle le servit dans ses amours, & tâcha
de lui procurer la femme du Bâtard.

Rep. Est-il probable qu'une femme,
pour quelques légères broüilleries, se
dégoute d'un époux (b) beau & bien
fait, qu'elle a aimé passionnément, &

(a) L'Apologiste a dit
plus haut que la Reine
avoit exigé que Bothwel
se purgeât de ce meurtre.
Cela suppose qu'elle sça-
voit au moins que la voix
publique l'en chargeoit.
Melvil dit que le Lord
Herreis ayant appris qu'elle
vouloit épouser Bothwel,
alla la trouver, & que s'é-
tant jetté à ses genoux, il la
conjura de vouloir se sou-
venir de son honneur
lui faisant connoître que
ce mariage étoit incompa-

tible avec sa gloire & avec
ses intérêts. Il ajoute que
lui Melvil en parla aussi à la
Reine, mais qu'il s'aper-
çut que ses remontrances
n'étoient pas bien reçues.
Tout cela suppose qu'elle
n'étoit pas dans l'igno-
rance, comme l'Apolo-
giste le prétend.

(b) Que la chose soit
probable ou non, c'est un
fait incontestable que Ma-
rie Stuart se dégoûta de
Darnley, peu de temps
après son mariage.

le cede à une autre femme qu'elle n'aime point ?

Les calomniateurs ont avancé qu'elle laissa son mari sans domestiques & sans suite , comme le plus petit particulier du Royaume.

Rep. Toute l'Ecosse peut attester que le Roy dans son plus grand abandon , eut toujours le train d'un grand Seigneur.

On objecte qu'on l'empêcha de se trouver à la cérémonie du Baptême de son fils ?

Rép. La véritable raison pour laquelle il ne s'y trouva pas , fut que l'Ambassadeur d'Angleterre y assista. Cet homme lui manquoit dans toutes les occasions. Il avoit ordonné aux gens de sa suite , de l'insulter ce jour là. (a) C'est ce qui

(a) Melvil qui fut chargé d'aller au devant de cet Ambassadeur lorsqu'il vint en Ecosse pour le Baptême, & qui l'accompagna jusque sur la frontière du Royaume , lorsqu'il en partit , ne nous dit rien de ses mauvais desseins contre le Roi. Au contraire il nous assure que Bedford (c'étoit le nom de l'Ambassadeur) Cary , Hatton , Lignish & les autres Anglois trouvèrent à redire au peu d'état que la Reine faisoit du Roy. » Le Comte de Bedford, dit-il , me pria de persua-

der à la Reine qu'en considération de sa propre gloire & de ses intérêts, elle le voulût traiter de même qu'auparavant, ce que je n'oubliai pas de faire ; mais ce fut en vain. » Ainsi le fait qu'avance l'Apologiste, est absolument faux. M. de Thon ajoute , que Bedford avoit été envoyé en partie, pour réconcilier la Reine avec son mari, & qu'il s'en expliqua devant elle dans une visite qu'il lui rendit, après la cérémonie du Baptême. *Thuan. Hist. l. 40.*

l'obligea non seulement à ne point assister au Baptême, mais même à s'absenter de la Cour.

On accuse la Reine de lui avoir ôté la vaisselle d'argent, & de lui avoir donné des plats d'étain.

Rép. Il est vrai que la Reine se trouvant dans un grand besoin d'argent, fit fondre une partie de la vaisselle du Roy. Mais elle en fit autant à la sienne. D'ailleurs on ne toucha qu'à la vaisselle de ses Officiers, & nullement à celle qu'on avoit coutume de servir devant lui.

On a trouvé des papiers & des lettres de la main de cette Reine, qui achèvent de la convaincre.

Ces lettres étoient enfermées, dit-on, dans une cassette (a) d'un pied de long, marquée en plusieurs endroits de la lettre F. avec des Couronnes audeffus. On surprit le coffre entre les mains de Daglish domestique de Bothwel, qui l'étoit allé chercher dans le Château d'Edimbourg, où son Maître l'avoit oublié.

Rép. 1°. Balfour Gouverneur du Château d'Edimbourg, qui étoit l'ennemi

(a) Meivil ne parle point du tout de cette cassette, non plus que des lettres, des contrats & des vers qu'on disoit y être contenus.

juré de Bothwel, (a) eut-il laissé entrer le domestique dans la place ? eut-il souffert qu'il en sortît avec un coffre sans le faire visiter ?

2°. Est-il à croire que Bothwel eut laissé si longtems ce coffre dans un lieu ennemi, & même qu'il n'eût pas brûlé ces lettres ?

3°. Tant que la Reine a été en Ecosse, on n'a point fait mention de ces lettres, quelques affaires qu'on lui ait suscitées ; ce n'est qu'en Angleterre, à la conférence d'York, qu'elles ont été produites pour la première fois.

4°. Il y a tout lieu de croire que ce sont des lettres supposées. (b) Elles ne ressemblent point au style d'une Reine, mais au langage d'une Courtisane. On a mal imité son style, & l'on a contrefait son écriture. Il y a en Ecosse une femme qui vit encore, & qui étoit de tous leurs complots, laquelle par les ordres de Murray, a écrit & composé toutes ces lettres. Elle l'a avoué en se-

(a) Balfour, selon Melvil, n'avoit point toujours été ennemi de Bothwel : au contraire il avoit été assez en liaison avec lui, pour se faire soupçonner d'avoir trempé dans le massacre du Roy. Ils se

brouillèrent depuis, parce que Bothwel voulut lui ôter le gouvernement du Château.

(b) Voyez la première remarque sur les lettres de Marie Stuart, page 91.

cret à des personnes dignes de foy, mais elle n'ose le publier hautement, parce qu'elle est dans un pays où les ennemis de la Reine sont tout puissans. Tant que la Reine a été en Ecosse, il y a eu des faussaires à sa Cour, qui ont envoyé dans les pays Etrangers de fausses dépêches. Ils auront bien pu contrefaire les lettres dont il s'agit ici.

5°. Ces lettres sont sans signature, sans datte, (a) sans suscription.

6°. On ne s'accorde pas sur le nombre de ces lettres.

Buchanan n'en parle que d'une d'abord; ensuite il en cite plusieurs. Beze en reconnoit trois. L'Auteur de la vie des quatre freres Rois de France, en reconnoit jusqu'à huit. Ces variations annoncent une imposture manifeste.

7°. Pour juger que ces lettres étoient véritablement de la Reine, il falloit les comparer avec d'autres lettres de sa main, (b) & appeller des Experts. On n'a rien fait de tout cela.

8°. Daglish, porteur prétendu du

(a) La seconde est dattée d'un Samedi matin.

(b) Turner dit qu'on le fit; il ajoute, que les lettres, qui servirent dans la confrontation étoient pa-

reillement supposées, mais si bien contrefaites, que la Reine elle même auroit pû s'y tromper.

coffre , protesta en mourant qu'il n'avoit jamais entendu parler du coffre , ni des lettres.

Elle a , dit-on , empoisonné son mari.

Rép. Le Roy fut en effet malade à Glasgow , mais il n'y eut rien dans sa maladie qui dénotât le poison. (a)

Elle a fait transporter son corps sans appareil , par quatre portefaix , on l'a mis dans un méchant cercueil , à côté de David Rizzo.

Rép. Toute l'Ecosse peut certifier que le corps du Roy fut embaumé , que le Prevôt de l'Hôtel & plusieurs autres Seigneurs & Gentilshommes assistèrent à son convoi par l'ordre de la Reine. Enfin qu'il fut mis dans la sépulture des Rois d'Ecosse , auprès de Jacques V.

Il est vrai qu'on n'y fit pas beaucoup de cérémonie , mais ce fut la faute des Seigneurs du Conseil , qui étant Calvinistes pour la plupart , voulurent l'enterrer à leur manière.

(a) Voici ce que dit Melvil , que j'ai déjà cité à ce sujet. « Le Roy se retira à
» Glasgow , où il tomba
» malade , & selon le bruit
» commun , c'étoit du
» poison que quelques-uns
» de ses serviteurs lui
» avoient donné.

M. de Thou dit qu'un

celebre Médecin , nommé
Jacque Aberneth , con-
sulté sur le genre de sa
maladie , y trouva plu-
sieurs indices de poison.
Thunani Hist. lib. 4e.

George Coney Ecrivain
Ecossois & Catholique ,
convient que le Roy avoit
été empoisonné.

La Reine n'a point observé le deüil rigoureux prescrit en Ecosse aux veuves des Rois. Elles doivent être quarante jours sans sortir , enfermées dans leur appartement tendu de noir , sans voir le jour , (*a*) & sans autre lumière que celle d'un flambeau.

Rép. Il peut se faire que les Reines soient tenues d'observer un deüil si rigoureux pour leurs maris , lorsqu'ils sont nés Rois , & qu'elles leurs doivent la qualité de Reine. Mais le cas dont il s'agit , est fort différent. La Reine qui l'avoit fait Roy , ne lui devoit point tous ces honneurs. Cependant elle demeura enfermée pendant quelques jours , & elle auroit continué ce deüil plus longtems , si les Médecins qui voyoient que sa santé s'altéroit , ne lui eussent ordonné de prendre l'air.

Enfin pour dernier trait de son apologie , les Commissaires assemblés à York , la jugèrent innocente (*b*) de

(*a*) M. de Thou dit que la Reine d'Ecosse fit ouvrir ses fenêtres dès le premier jour , & partir dès le douzième pour la Campagne avec Bothwel. *Thuari Hist. lib. 40.*

(*b*) Marie Stuart ne fut jugée ni innocente ni cou-

pable. Melvil dit expressément qu'Elisabeth évoqua l'affaire à son Conseil , & ne prononça point. Il ajoute que , lorsqu'on lui eut remis les papiers de la procédure , elle en eut un contentement extrême , & qu'elle sentit une secrète joye

DE MARIE STUART. 149
tous les crimes que le calomniateur lui
a imputés.

*du deshonneur de la Reine
d'Ecosse : ce qui prouve
bien que cet examen ne lui
fut pas aussi favorable que*

*l'Apologiste le prétend, &
que sa réputation en souf-
frit un peu.*

L E T T R E (a)

*De Jacque Auguste de Thou, à
Guillaume Camden.*

JE vous remercie, Monsieur, de la bonté avec laquelle vous m'avez rendu le service signalé, que je n'osois me flatter que vous accorderiez à ma priere Votre politesse, & ces marques de bonté, que vous m'avez données, vont me rendre importun. J'ose vous demander une grace, qu'il est en votre pouvoir de m'accorder; c'est de me donner des éclaircissemens sur les affaires d'Ecosse, comme vous m'en avez envoyé sur celles d'Angleterre. Je crains d'avoir bronché dans cet endroit de l'Histoire. Aidez moy de vos lumières pour écrire, sans blesser per-

Traduit
du Latin
& tiré
du Re-
cueil des
Lettres
de Cam-
den, don-
nées au
Publ. par
Thomas
Smith à
Londres
1691.
in 4^o.
p^o 68.

(a) Ces Lettres sont ti- bliée à Londres (à Paris)
rées de l'Édition Fran- en 1734.
çoise de M. de Thou, pu-

sonne, mais sans blesser aussi la vérité, ce qui s'est passé en Ecosse dans l'année 1566. Car on imprime actuellement cette partie de mon Histoire. Je suis embarrassé sur ce sujet, & ce n'est pas sans raison. D'autres endroits de mon ouvrage, m'ont fait un grand nombre d'ennemis en France. Je serois fâché de m'exposer à me faire taxer d'imprudenc, dans vôtre Isle, ou qu'on put me reprocher d'avoir donné de justes sujets de plaintes à votre Roy, qui m'a fait l'honneur de m'écrire, en m'exhortant à continuer d'exposer les faits avec la même candeur, & la même fidélité, que je l'ai fait jusqu'à l'année 1566.

Jentends dire tous les jours que Buchanan a écrit avec trop de fiel & d'amertume, & que le disciple est très-irrité contre le maître. (a) Cependant on ne peut, sans se couvrir de honte, passer sous silence ce qui est arrivé. Ecrivez moy, je vous prie; ne me refusez pas un conseil aussi nécessaire, que celui que je vous demande, & dont j'ai tout le besoin possible. Je vous entendray à demi mot, sans vous expliquer trop ouvertement. Vos avis seront des ordres pour moi. Vous ver-

(a) Buchanan avoit été Précepteur de Jacque I.

DE MARIE STUART. 151
rez par la dernière édition , de ce qui
a déjà été imprimé , que je me regle ,
comme je le dois , sur vos conseils . . .

A Paris , le 10 Février 1605.

J. A. DE THOU.

L E T T R E

*de Guillaume Camden , à Jacque
Auguste deThou.*

JE suis très fâché , Monsieur , que Traduit
du La-
tin sur
le Ma-
nuscrit.
votre Lettre en date du 10 de Fé-
vrier , & celle de M. de Lisle , ne
m'ayent été remises , je ne scay par quel
accident , que le 13 d'Avril

Je ne vois pas de quelle utilité je pour-
rois vous être par rapport aux affaires
d'Ecosse , déjà écrites. Cependant je vais
faire mon possible pour vous contenter.

Il y a de grandes précautions à pren-
dre , en écrivant ce qui s'est passé
en 1566. Entre le Comte de Murray ,
Hamilton , la Reine , le Roy , & les
Rebelles , il faut prendre un juste milieu
pour ne point s'égarer.

Jacque Comte de Murray frere na-
turel de la Reine , & Hamilton Duc
de Chatellerauld avoient dessein de
s'emparer de la Couronne. Le dernier
prétendoit qu'elle lui appartenoit par
droit héréditaire , du chef de son Ayeule ,

filles de Jacques II, Roy d'Ecosse. Le Comte n'avoit pour lui que son grand courage; il appuyoit néanmoins ses prétentions de je ne scay quelle promesse de mariage, qu'il y avoit eu, disoit-il, entre son pere & sa mere. Il se flattoit d'ailleurs, à la faveur de la Religion réformée, de couvrir le défaut de sa naissance, par ses grandes qualités, & par la force de ses partisans. Ces deux Seigneurs n'eussent pas été fâchés de voir mourir la Reine, à son retour de France. L'un & l'autre pleins de ces idées ambitieuses, firent leurs efforts pour empêcher cette Princesse de passer à un second mariage, surtout le Comte de Murray, dont les manœuvres dirigées par Buchanan, obligèrent dans la suite la Reine à abdiquer la Couronne, & à s'exiler de sa Patrie. Notre Roy appelle Buchanan, *l'archisoufflet* de la rébellion. Soyez donc bien averti que cet agent du frere naturel de la Reine a fait contre elle des libelles amers & calomnieux. Ainsi ne croyez pas légèrement, sans de mûres réflexions, cet écrivain partial, sur ce qui concerne le Comte de Murray, & la Reine. Vous pourrez juger par là, quelle foi vous devez ajouter au reste de son Histoire.

La
dans
prosp
rien
vent
res,
cer
sa d
Les
ches
Rein
tatri
plaig
elle
mall
Strua
titre
D'a
nôt
ran
mo
écla
cro
vou

La Reine jeune encore , & novice dans l'art de régner , s'oublia dans la prospérité. Le Roy jeune , sans expérience , crédule , & plus léger que le vent , ne sçavoit ni prendre des mesures , ni profiter des bons avis , ni placer sa confiance. Ce fut la source de sa disgrâce dans l'esprit de la Reine. Les factieux lui dressèrent mille embûches , & le firent enfin succomber. La Reine Elisabeth demeura tranquille spectatrice de ces funestes événemens. Elle plaignit même la Reine d'Ecosse. Mais elle ne fut pas aussi touchée de ses malheurs , qu'elle auroit pû l'être. Marie Stuart l'avoit blessée , en prenant le titre & les armes de Reine d'Angleterre. D'ailleurs les Catholiques Romains de nôtre Isle avoient mis toute leur espérance en elle. Je ne vous dis qu'un mot de toutes ces choses , que les plus éclairés , & les plus sages d'entre nous , croient les plus conformes à la vérité : vous en jugerez vous même. . . .

*A Londres , le 16 Avril
(vieux style) 1605.*

L E T T R E

de M. de Thou, à Guillaume
Camden.

Traduit
du La-
tin sur
le Ma-
nuscrit.

M Onsieur , après avoir été long-tems sans vous écrire , je vous envoie le second tome de mon Histoire , pour vous faire excuse de ma négligence , ou pour l'effacer. Je crains bien de n'avoir pas gardé partout dans l'affaire d'Ecosse , le tempérament que vous m'aviez conseillé de prendre. Si j'eusse pû passer sous silence des faits , qui sont dans la bouche de tout le monde , je l'aurois fait très-volontiers , & je ne serois pas réduit aujourd'huy à demander qu'on ne m'en sçache pas mauvais gré en Angleterre. Mais à moins de m'écarter du devoir que je m'étois prescrit , j'ay dû éviter autant la honte de dissimuler des faits , que de dire des faussetés. Je ne scay , puisqu'on a été obligé de rapporter ces choses , comment on auroit pû les écrire autrement. Ce n'est pas être historien , que de se fonder sur de simples soupçons , pour rejeter sur autrui la faute d'un action commise sous les yeux du public. C'est faire servir la calomnie , à la justification d'un coupable en danger. Cela seroit peut-être

pardonnable au coupable même , ou à un Avocat dans une cause douteuse : car enfin tout moyen de se tirer d'affaire , est permis. Mais un homme , qui fait profession de dire la vérité , ne peut charger une personne d'un crime , pour en disculper un autre ; la chose parle d'elle même. Peut-on supposer , comme plusieurs le disent , que le Comte de Murray ait poussé l'ambition , jusqu'à vouloir s'emparer de la Couronne ? Cette supposition est contraire à tout ce que m'ont assuré tous les Ecoſſois , à qui j'ay pû m'en informer , gens dignes de foy , & plusieurs même qui haïſſent ce Seigneur , à cause de la diversité de Religion. Ils m'ont tous dit qu'on ne pouvoit lui reprocher , que son aversion pour la Religion Catholique ; qu'au reste sans ambition , sans avarice , bien éloigné de nuire à personne , il étoit vertueux , poli , libéral , & de bonnes mœurs. Que ceux qui se déchaînoient aujourd'huy contre sa mémoire avec tant de fureur , ne seroient pas sur le Thrône , s'il ne les eut pas défendus.

Mais je veux que foulant aux pieds toutes les Loix Divines & humaines , il ait formé le coupable dessein , dont

on l'accuse. Qui me pourra dire, quels complices il avoit dans ce projet, sur quels moyens, sur quels secours, il comptoit pour l'exécuter. D'abord il est constant qu'il n'y a jamais eu d'ennemis plus animés l'un contre l'autre, que le Comte de Murray & Bothwel. S'imaginera-t-on après cela que des esprits aussi aigris se soient réconciliés, pour concerter une conspiration contre le Roy, & qu'ils eussent pû compter de part & d'autre, sur le secret nécessaire dans une affaire si délicate? Pourra-t-on croire que le Comte de Murray, dans les dispositions où il étoit pour Bothwel, ait pû conseiller à sa sœur, après la mort du Roy, d'épouser l'assassin de ce Prince, ou que la Reine fut assez aveugle, pour faire, à la sollicitation de son frère, un mariage qui la deshonorait, & qui étoit si dangereux pour elle? Enfin quelles raisons auroient engagé le Comte de Murray à se retirer de lui même en France, si sa présence eut pû lui faire espérer de profiter de ces troubles? Pourquoi, lorsqu'il eut été rappelé, s'est-il comporté dans le Gouvernement de l'Etat, avec tant de fidélité, pendant la minorité du Roy? Quels motifs l'auroient

engag
fant,
milton
sur le
moins
dispu
rebel
posé
desse
qui l
tenoi
il est
conf
de M
aspir
pas
réuss
hom
pour
D
la R
avec
la b
qu'e
la n
lui
que
fit
me
pub

engagé à mettre ce Prince, encore enfant, à couvert des entreprises des Hamiltons, s'il eut eû dessein de monter sur le Thrône ? Car enfin il eut été moins dangereux, & moins odieux de disputer la Couronne aux Hamiltons rebelles, & traîtres à leur Roy, supposé qu'ils fussent venus à bout de leur dessein, que de perdre le fils de sa sœur, qui lui en avoit confié la tutelle, qu'il tenoit aussi des Etats du Royaume. Enfin il est aisé de comprendre la cause de la conspiration formée contre le Comte de Murray, par les Hamiltons, qui aspiraient à la souveraineté. N'est-il pas évident que c'est le désespoir de réussir, tant qu'ils auroient en tête un homme si zélé pour le jeune Roy, & pour le bien de l'Etat ?

D'un autre côté souvenez vous que la Reine, avant l'assassinat du Roy, avoit avec Bothwel des liaisons qui blestoient la bienséance. Rappelez vous la haine qu'elle fit éclater pour ce Prince, après la mort de Rizzo, & le mépris qu'elle lui témoigna ; la précipitation avec laquelle la Reine, après la mort du Roy, fit déclarer Bothwel innocent d'un crime, dont il étoit chargé par la voix publique, qui ne se bornoit pas à de

simples soupçons ; ensuite le honteux divorce de ce Seigneur, qui répudia sa femme, qui étoit de la maison de Gordon, pour faire un mariage, qui le couvroit d'infamie. En effet peut-on s'empêcher de rire de ce rapt prétendu, ou plutôt ne pas conclure de ce que nous venons de rapporter, que Marie Reine d'un courage élevé, n'auroit jamais consenti à cette alliance honteuse, si elle n'eut été aveuglée par la passion ? Sans cela se seroit-elle mise en peine de donner avec tant d'adresse des couleurs à cette démarche, dans les Lettres qu'elle écrivit à la Cour de France à ce sujet ?

Mais ceci soit dit entre nous. Je n'ay eû dessein, ni dans ma lettre, ni dans mon ouvrage, d'accuser, ou de défendre personne. Je n'ay prétendu ni offenser, ni médire. Vous verrez par la lecture de mon livre, que j'ay adouci par des termes mesurés, ce que d'autres ont écrit avec amertume. J'ay pour garants, plusieurs Ecossois témoins oculaires des faits ; ils m'ont guidé dans la foy que je devois ajouter à Buchanan. Aureste je n'ay jamais eû dessein, & je ne l'ay point encore, de trahir la vérité en faveur de personne ; ainsi je vous

prie i
vous
d'exp
lera c
que,
vos
mon
que
me f
tout
Brita
tout
faits
conn
par c

d

S
re,
ce f
que
le c
le f
con
fiéc
l'an

prie instamment, par nôtre amitié, de vous souvenir des raisons que je viens d'exposer, toutes les fois que l'on parlera de moy, & de ma fidélité historique, à la Cour d'Angleterre, & parmi vos amis. Faites entendre à tout le monde que je n'ay rapporté ces faits, que par la nécessité du devoir que je me suis imposé : que d'ailleurs je suis tout dévoué à la gloire de la Nation Britannique : que j'aurois souhaité de tout mon cœur pouvoir ensevelir ces faits dans l'oubli, s'ils n'eussent pas été connus de l'Europe, & déjà publiés par d'autres plumes

A Paris, le 3 Juillet 1606.

L E T T R E

*de Jacque Auguste de Thou,
à Henry de Saville.*

SI c'est pour la première fois, Mon-
sieur, que j'ai l'honneur de vous écri-
re, ne croyez pas, je vous prie, que
ce soit un effet de ma négligence, ou
que je ne fasse pas de votre amitié tout
le cas que je dois. Recevez
le second Tome de mon Histoire qui
contient tout ce qui est arrivé dans le
siècle passé, depuis l'an 1560, jusqu'à
l'an 1572. Je crains qu'il n'y ait bien

Traduit
du La-
tin sur
le Ma-
nuscrit.

des choses qui déplaisent à plusieurs personnes , & surtout à celles , à qui je souhaiterois de me rendre extrêmement agréable. Vous sçavez ce qui s'est passé en Ecosse en ce tems là. Si votre grande Reine Elisabeth vivoit encore , on pourroit peut-être , sans rien craindre , écrire sur ces affaires avec la liberté qui convient à l'Histoire. Comme cette Princesse n'est plus , votre ami appréhende beaucoup qu'on ne rende pas justice à sa bonne foy. Le Lecteur doit reconnoître que j'ai eu , par rapport à ces affaires , toute la modération , & toute la retenue que la vérité pouvoit me permettre , & que je me suis servi des expressions les plus mesurées , pour dire des choses qui ont été dites , bien plus durement par des témoins oculaires , dont le témoignage s'est trouvé très vrai , après les recherches exactes qu'ont faites des personnes hors de tout soupçon. J'ai crû que ma conscience ne me permettoit pas de dissimuler des faits publics , & authentiques , ni de justifier le crime aux dépens de l'innocence. Je ne suis pas néanmoins assés attaché à mes idées , que je ne sois disposé à réformer ce que j'ai écrit , sur l'avis de ceux à qui j'ai résolu de me fier plutôt qu'à moi même ,
par

par rapport à ces affaires. Qu'ils m'instruisent, & qu'ils me marquent le chemin que je dois suivre. Comme ils ont reconnu jusqu'ici ma candeur & ma sincérité, ils connoîtront aussi ma modération. La bonté que vous avez d'honorer mon ouvrage de votre approbation, comme le Comte de Beaumont me l'a fait sçavoir, m'engage à vous prier instamment de répandre par vous même & par vos amis, à votre Cour, & par tout ailleurs où il sera nécessaire, que je suis dans ces dispositions.....

A Paris, le 27 Juillet 1606.

L E T T R E

*de Henri de Saville, à Jacques
Auguste de Thou.*

CEux qui connoissent la candeur avec laquelle vous écrivez, Monsieur, ne doutent pas que toutes les parties de votre Histoire ne soient écrites avec toute la modération, & toute la sagesse qui conviennent. Mais vous sçavez comme tout le monde, qu'écrire l'Histoire de son tems, c'est s'exposer à déplaire à bien des gens. J'ai déjà eu l'honneur de vous le mander au sujet du premier Volume de votre Histoire: à l'égard du second, je n'ai pas crû qu'il

Traduit
du Latin
sur
le Manuscrit.

Tome II.

O

fut nécessaire de m'informer avec beaucoup d'empressement de ce que nos Seigneurs en pensoient, de peur d'aigrir un mal, qu'il m'étoit impossible de guérir. Il y a des playes qu'on r'ouvre pour peu qu'on y touche. Vous qui êtes prudent, vous sçavez qu'il y a des personnes délicates, auprès desquelles il faut mieux se taire sur certaines choses, que de les vouloir justifier. Soyez néanmoins persuadé, qu'autant que j'ai pû le découvrir, on n'est point ici en colère contre vous, & que vous y jouïssiez encore de toute la faveur, que votre premier Volume vous a procurée. Je ne vous parle point des personnes qui lisent votre livre sans passion, & qui n'ont aucun intérêt d'aimer ou de haïr. Tous ceux là conviennent que notre Siècle n'a produit aucun ouvrage plus utile, mieux écrit, & où il y eut plus de vérité. . . .

*A Londres, le dernier jour
de Novembre 1607.*

L E T T R E

*de Guillaume Camden, à Jacques
Auguste de Thou.*

Traduit
du Latin sur
le Manuscrit.

Monsieur, je vous demande pardon d'avoir été si longtems sans vous écrire; car il est difficile que je

puisse excuser ce long silence.

Vous avez écrit avec toute la prudence possible les affaires d'Ecosse, & sans blesser personne. Cependant le Roy Jacque qui hait fort Buchanan, accuse le Comte de Murray d'être la source, & le premier mobile des malheurs de la Reine sa Mere. On dit qu'il tient cela de ceux qui ont été dans le secret des affaires de ce tems là. J'apprens qu'il conseille à une personne d'écrire l'Histoire de cette Princesse; mais je ne crois pas qu'il la donne au public. Votre fidélité n'a pas besoin ici de défenseurs: au contraire, tout le monde admire votre candeur & votre sincérité, que la différence de Religion n'a pû altérer. La solidité de votre ouvrage a détruit même les calomnies ridicules, & les efforts injurieux de certaines gens. Continuez donc comme vous avez commencé, faites admirer à notre Siécle, & à la Postérité, votre probité, & votre impartialité. Si je ne vous ai pas servi dans la seconde partie de votre Histoire, comme dans la première, le soin que vous avez eu de vous instruire à fond de nos affaires, en est cause. Cependant vous corrigerez, si vous le jugez à propos, quelques fautes légères qui

se sont glissées dans les noms propres de nos Anglois.

A Londres, le 22 de Novembre 1607.

L E T T R E

*de Jacque Auguste de Thou,
à Guillaume Camden.*

Traduit
du La-
tin.

Vous recevrez cette lettre, Monsieur, par le canal de M. Bongars, mon ami intime.

J'ai fait beaucoup de progrès dans la connoissance des affaires d'Irlande, & je sens que j'en ferai encore, si jamais les derniers livres que j'ai composés, paroissent au jour. Mais je crains bien que l'iniquité des tems, ou plutôt des hommes, qui gouvernent aujourd'hui toute l'Europe, ne m'empêchent de les publier. Plût à Dieu que vous eussiez écrit les affaires d'Angleterre, & tout ce qui regarde la Grande Bretagne, avec la même simplicité, & la même précision. Alors à votre exemple, j'aurois par rapport aux affaires d'Ecosse, suivi le tempérament, que bien des gens trouveront que je devois garder, & je n'aurois pas déplû à vos Puissances : ce que je voulois éviter, s'il étoit possible. Mais n'ayant point d'autre auteur sur ces matières que Buchanan, j'ay été obligé

d'avoc
ment
gion
sûren
ce p
forte
bien
chan
que
Les
réflé
leur
le m
men

M
Bret
l'hon
fouh
que
senti
qu'e
que
des
con

DE MARIE STUART. 165
d'avoir recours à des personnes nullement prévenuees en faveur de la Religion Protestante, pour m'instruire plus sûrement au sujet des troubles arrivés en ce pays là. Je me suis abstenu de toutes sortes d'invectives. Malgré cela je crains bien que ceux qui haïssent si fort Buchanan, ne soient blessés du simple récit que j'ai fait du meurtre du Roy d'Ecosse. Les personnes puissantes doivent faire réflexion, que s'ils croient que tout leur est permis; il est aussi permis à tout le monde de parler & d'écrire librement sur leurs discours, & leurs actions....

A Paris, le 13 Avril 1608.

L E T T R E

*d'Isaac Casaubon, à Jacques
Auguste de Thou.*

Monsieur, j'ay communiqué au Traducteur du Latin ^{du Latin} ^{manuscrit} Sérénilissime Roy de la Grande Bretagne, la lettre que vous m'avez fait le l'honneur de m'écrire dernièrement. Je souhaitois depuis longtems avec ardeur, que Sa Majesté pût connoître dans quels sentimens vous êtes à son égard, & qu'elle sçut le respect & la vénération que vous inspirent pour elle ses grandes qualités, sa vaste littérature, & ses connoissances universelles. Bien assuré

de vos dispositions à ce sujet, je n'ai pas manqué depuis que je suis à la Cour d'Angleterre, toutes les fois que la conversation tomboit sur vous, d'assurer le Roy, qu'il n'y avoit personne plus pénétré que vous, d'admiration pour Sa Majesté, & qui lui donnât plus volontiers les éloges, qui lui sont dûs. Vous voyez par là, que rien ne pouvoit me faire un plus grand plaisir, & venir plus à propos que votre lettre. Vous m'y donnez de nouvelles assurances de votre dévouement à Sa Majesté. Vous me demandez que je l'en assure une seconde fois de votre part. Ce Prince qui aime la vérité, a été charmé de votre amour pour elle, amour dont vous donnez assez de marques dans votre lettre. La candeur dont vous faites profession en écrivant, la docilité que vous montrés à changer & à corriger, sur des pièces plus exactes, ce que vous avez puisé dans des mémoires infidèles, ont fait beaucoup de plaisir à Sa Majesté. Ces sentimens sont dignes de vous, Monsieur, qui avez toujours préféré la vérité à toutes choses, dans votre conduite, & particulièrement dans votre Histoire. Le Roy, qui d'ailleurs a pour vous toute l'estime possible, est très fâché qu'avec

des intentions si droites , trompé par certaines gens , vous vous foyez écarté de la vérité , sur le compte de la Reine Marie de glorieuse mémoire , sa Mere ; que vous foyez entré sur cela dans un détail circonstancié , & rapporté des choses dont Sa Majesté connoît toute la fausseté. Elle sçait qu'elles n'ont été inventées que par des Sujets rebelles , qui sont connus pour tels dans toute l'Ecosse , qui ont cherché tous les moyens de nuire à cette Princesse pendant sa vie , & qui n'ont employé leur esprit , leurs soins , leur adresse , leurs travaux , qu'à perdre cette Reine infortunée , dont le sort déplorable doit toucher tous les gens de bien. Car aussitôt que l'Ecosse fut déchirée par les factions , il n'est pas croyable , (on ne peut même le raconter sans horreur) avec quelle fureur le parti opposé à la Reine , se déchaina contre elle , & contre ses Partisans. Cet emportement a été jusqu'à la rage. Mais que sert d'en parler ? Il y a eu des gens , dans le tems de ces troubles , qui ont poussé les choses jusques à se faire un devoir de Religion , de rabaisser la Majesté Royale , de dépouiller une Reine de ses Etats , de déchirer sa réputation , & enfin d'attenter

aux jours d'une Princesse digne d'un fort plus heureux. Le Roy qui par la douceur de ses mœurs, mérite à juste titre le surnom de *très bon*, raconte assez souvent plusieurs traits d'une cruauté inouïe, & des faits surprenans arrivés dans ces tems de confusion. Je vous assure que j'en ai appris davantage, & même des choses plus frappantes, de gens très dignes de foy, qui malgré leur attachement à la Réforme établie en Ecosse, ne se ressouviennent qu'avec horreur des fureurs de ces factieux.

Pour peu qu'on ait lû les écrits de George Buchanan, célèbre dans la Littérature, mais meilleur Poète, que bon Sujet, on est forcé de convenir qu'il a épousé le parti des Rebelles, & qu'il a rendu de très mauvais offices à la Reine sa Maîtresse, & à la Majesté Royale. Son livre seul *du Royaume d'Ecosse*, découvre assez ses sentimens. Un bon Citoyen, un Sujet fidèle & zélé pour ses Souverains, ne peut lire cet ouvrage sans indignation, & sans en détester l'Auteur. Tous les gens de bien prétendent aujourd'hui avec raison, qu'on doit regarder, comme les auteurs de tant d'attentats sur la personne de différens Princes, non seulement les assassins

ains
doctr
me
fausse

A
Buch
teurs
en t
dern
vera
Tyr
rois
sans
que
dans
qu'o
cre.
pris
ayez
foy
suiv
vou
Suje
que
sa f
du
seul
tour
riez
lité

lins mêmes , mais encore ceux , dont la doctrine pernicieuse les enhardit au crime , & les rassure par l'apparence d'une fausse justice.

Après cela , que peut-on penser de Buchanan , & de quelques autres Auteurs Ecossois , qui décident hardiment en termes précis , qu'il faut punir du dernier supplice , ou assassiner les Souverains légitimes , qu'ils appellent des Tyrans. Je vous avoüe que je ne sçau-rois rapporter ces détestables sentimens , sans frémir d'horreur. Le Roy se plaint que Buchanan ait écrit son Histoire , dans ces funestes dispositions. Il ne faut qu'ouvrir son Livre pour s'en convaincre. Ainsi vous ne devez pas être surpris que Sa Majesté soit fâchée que vous ayez parlé de la Reine sa Mere , sur la foy de cet Historien , que vous avez suivi avec trop d'exactitude , & que vous ayez copié les calomnies de ce Sujet ingrat. Ne croyez pas , Monsieur , que le Roy demande pour cela , qu'en sa faveur vous vous écartiez le moins du monde de la vérité ; il exige de vous seulement , & il a droit de l'exiger de tout Historien , que vous ne transmettiez point à la postérité comme des réalités , l'ouvrage de la perfidie de quel-

ques Rebelles. Enfin si les Princes ont fait des fautes, qu'il importe peu à la postérité de connoître, je ne crois pas qu'il y ait aucune loy de l'histoire, qui oblige un Ecrivain à les rapporter. Ce n'est point en cela que consiste l'amour de la vérité; il n'y a dans ces sortes de traits, que de la malignité & de l'aigreur, Mais ne peut-on écrire avec modération sur le compte des Souverains? Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de dire, que c'est une suite de la condition humaine, de faire des fautes? Les Rois, & tous les Grands sont hommes comme nous, & des hommes foibles, plus exposés que les autres, à être vaincus par les passions. N'est-il pas plus juste, (du moins je le pense ainsi,) de les plaindre en bons & fidèles Sujets, que de prendre plaisir à les décrier, s'il leur arrive de succomber au mal par leur propre foiblesse, ou de s'égarer par la faute de leurs Favoris?

Je ne parle pas ici de ces actions, qu'un Historien est obligé en honnête homme d'écrire, & au récit desquelles la gloire de Dieu est intéressée. Les Rebelles d'Ecosse ont été bien éloignés de cette sage modération. Soigneux de rechercher tout ce qu'ils jugeoient pro-

pre à noircir la mémoire de leur malheureuse Reine , ils ont enséveli dans un coupable silence les actions glorieuses qui ont illustré son regne. Voit-on un seul de ces calomniateurs odieux , qui fasse mention du bonheur de son Gouvernement pendant quelques années , après son retour de France en Ecosse ? Où sont les louanges qu'on lui a données à ce sujet ?

Le Roi , pour réfuter toutes ces faussetés injurieuses , ou plutôt pour les détruire , a jugé à propos de faire travailler à de bons Mémoires de la vie de sa Mere , & de vous les envoyer : Sa Majesté se flatte que vous vous ferez un plaisir de discerner le vrai d'avec le faux , le certain d'avec l'incertain , & la réalité d'avec le mensonge. Elle espère que vous suivrez ses intentions , & même elle l'exige de vous. Il y a dans cette ville un homme de condition (a) qui joint à une parfaite connoissance de l'antiquité une grande étude de l'Histoire , soit ancienne , soit moderne : il s'est instruit de celle des Reines Elisabeth & Marie , par des monumens publics , & par les Lettres de ces deux Princeesses ; il dispose les faits par

(a) Le Chevalier Robert Cotton.

ordre du Roi, qui n'ayant lui-même personne au-dessus de lui dans la connoissance de l'Histoire, examine le tout avec beaucoup de soin, & pèse murement les choses dans la balance de la vérité. Sa Majesté se prépare à vous faire tenir ces Mémoires au premier jour, dans le dessein que vous substituerez des faits certains aux calomnies, qui vous ont été fournies par d'infidèles Sujets. N'appréhendez pas d'essuyer des reproches de légèreté de la part des honnêtes gens : au contraire ce sera pour vous un honneur auprès des personnes sages & équitables, d'avoir embrassé la vérité aussi-tôt qu'elle s'est offerte à vos yeux, & de l'avoir pour ainsi dire revendiquée, comme votre propre bien, selon l'expression du Philosophe. Le Roi croit qu'il sera à propos d'apprendre aux Lecteurs, dans la première édition, que vous ferez de votre Histoire, après avoir corrigé ce qui concerne la Reine Marie, quels Mémoires vous aviez suivis d'abord, & sur quels autres vous aurez réformé cet endroit de votre ouvrage. Vous n'attendrez pas long-tems les Mémoires qu'on vous promet. Ils seront entre vos mains quelques jours après les fêtes de Pâques :

DE MARIE STUART. 173

car le Roi presse extrêmement cette affaire, qu'il a fort à cœur. Adieu Monsieur, je puis vous appeller avec vérité le Pere de l'Histoire Moderne.

A Londres le 24 de Février 1611.

L E T T R E

d'Isaac Casaubon, à Jacques
Auguste de Thou.

Monsieur, vous m'avez fait grand plaisir, & vous avez agi prudemment, en m'envoyant deux Lettres. Vous avez deviné juste, en pensant que j'en montrerois une au Roi, c'est pourquoi je vous demande de ne vous point faire de peine d'entreprendre ce travail; je serai toujours disposé à faire ce que vous souhaiterez de moi. Je montrerai toujours au Roi ce que j'écrirai par son ordre, car je veux, & je dois lui être fidèle. J'ai été très chagrin de voir l'extrême indignation, que la seconde lecture de votre Histoire lui a causé. Il n'a pu voir sans colere que Buchanan fût par-tout votre guide. Le Roi & tous les Ecoissois qui connoissent cet Ecrivain, assurent que sa coupable haine pour la Reine Marie, avoit une cause très légère. Vous n'ignorez pas que son Histoire est défendue en Ecosse. Ainsi le Roi est in-

Traduit
du La-
tin sur
le Ma-
nuscrit.

digné qu'un homme aussi grave que vous & si ami de la vérité, n'ait pas soupçonné la bonne foi de cet Ecrivain injuste : j'ai dit cent fois à Sa Majesté, que vous aviez consulté là-dessus plusieurs Ecoffois de toute espèce ; le Roi m'a répondu, que ce sont tous des traîtres, qu'il regarde comme de vrais ennemis de sa Maison.

Peut-on n'être pas touché des sentimens de tendresse d'un si bon Prince pour une Mere infortunée ? Pour moi je puis à peine retenir mes larmes, lorsque je me représente le déplorable sort de cette grande Reine, qui succomba sous les artifices d'un petit nombre de scélérats, & qui finit sa vie sur un échafaut. La Reine Elisabeth d'heureuse mémoire a toujours eu horreur de cette cruauté : cependant comme si des malheurs si dignes de compassion n'eussent pas dû en trouver dans le cœur du Roi, il y a eu des gens qui ont eû la malice de dire à Sa Majesté, que c'étoit une chose honteuse pour elle que votre Histoire eut été condamnée à Rome, comme contraire à la réputation de la Reine Marie, & qu'elle eut néanmoins un libre cours dans ses Etats. J'ai appris cette particularité de la bouche de Mon-

seigneur l'Evêque de Londres, qui comme votre ami intime, a senti tout le venin de ces paroles. Il ajouta en me les rapportant. *Ces gens de bien, & ces Pères vénérables s'embarrassent bien de cela* : vous verrez facilement ce que vous aurez à faire à la lecture de cette lettre, que je vous écris par l'ordre du Roi, dans les termes dont il s'est servi en me parlant.

A Londres le 24 Février 1611.

LETTRE

de Jacques Auguste de Thou,
à Isaac Casaubon.

M Onseigneur, j'ai reçu la vôtre du 24 du passé. Vous m'avez aisément persuadé de faire le contenu en icelle au contentement de S. M, car j'y étois fort disposé. Il ne doit s'émouvoir, si n'ayant autre Histoire de ces tristes & misérables accidens, qui en personnes si illustres ne peuvent être tenus secrets & cachés, que celle de celui dont il se tient si grièvement offensé; & les autres n'en ayant parlé que confusement, sans expliquer les causes particulières, j'ai suivi celui qui les avoit plus particularisées : en quoi s'il lui plaît y prendre de près garde, il trouvera que j'ai

Imprimé sur l'original.

beaucoup & tant que j'ai pû, adouci les choses, & remis à la foi de celui duquel je les empruntois, les plus grièves. Je suis aussi bien aise que vous vous soyiez souvenu de lui représenter, qu'en la grandeur terrible de ces accidens, me trouvant perplex, j'ai communiqué & pris le conseil d'aucuns Ecoffois anciens, qui s'étoient trouvés en ces entrefaites, même des Catholiques, estimant leur foi en ce sujet moins suspecte.

S. M. peut connoître par cela quelle Religion & moderation j'ai apporté en cette partie d'Histoire, ayant toujours craint & appréhendé qu'elle ne s'en sentit offensée. Mais puisque Dieu a voulu qu'elle ait pris le conseil que m'écrivez, qui est de m'envoyer de meilleures & plus certaines instructions de ces choses, que celles que j'ai suivi : les ayant reçues, il connoitra que n'ayant eu autre but en tout mon travail, que d'écrire les choses au vrai & sans haine ni grace, sitôt que cette vérité que j'ai par tout recherchée, me sera représentée, je l'embrasserai, & laisserai le faux & incertain pour le vrai & l'assuré. Mon Histoire a été exposée au public du commencement, non tant comme un

œuvre du tout achevé, ains pour recevoir en un si grand œuvre les jugemens de plusieurs, & suivant iceux corriger, augmenter, changer, remettre ce qui s'y trouveroit avoir de défaut, par omission, ou mauvaise information des choses. De cela pouvez vous assurez S. M., & qu'il n'y a personne aujourd'hui qui favorise plus sa gloire & tout ce qui lui touche que moi; comme je desire lui témoigner en toutes occasions qu'il peut attendre d'un bon François & amateur de la vérité, & de son nom. Je suis son très-humble & très-obéissant serviteur.

Je supplie en cet endroit notre Seigneur, Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

Votre très-humble & très-affectionné serviteur,

DE THOU.

Le 22 Mars 1611.

L E T T R E

*de Jacques Auguste de Thou,
à Isaac Casaubon.*

Monsieur, j'ai reçu le 13 du présent les Mémoires que m'avez envoyés de la part du Sérénissime Roi

Imprimé sur l'original.

de la Grande Bretagne. J'eusse désiré les avoir pû avoir, lorsque premierement je me mis à écrire les choses du LXVII & LXVIII; mais étant destitué de toutes autres Histoires, hormis celle qui les a écrit avec tant d'aigreur, tout ce que je pus, ce fut de les adoucir le plus que je pouvois, n'ayant autre conduite néanmoins dans cela que la même Histoire. Vous êtes témoin combien j'ai sué & d'esprit & de corps sur ce sujet, prévoyant ce qui en est arrivé. Je vous en ai parlé souvent, & vous ai dict comme je m'étois travaillé de sçavoir la vérité des choses par les Ecoissois Catholiques, qui à cause de la Religion, étoient ici réfugiés. Je ne pouvois faire autre chose. J'ai souvent désiré que tout cela se pût passer par le silence: mais les morts des Grands & les changemens qui en arrivent aux Etats, ne permettent que si grandes choses passent par la loi de l'oubliance.

Je prendrai le loisir de revoir ce que j'ai écrit, & l'accommoder autant que je pourrai, suivant les Mémoires; mais j'ai besoin de ce qui s'est passé depuis l'an LXXII, jusqu'où vont les Mémoires que m'avez envoyé: au moins jusqu'à la mort indigne, mais genereu-

se de la Reine Marie, & la mort aussi du Comte de Mortoun. Car entre ce tems sont arrivées plusieurs choses en Ecoſſe, qui peuvent ſervir à ce que l'on deſire de moi; en quoi je n'obmettrai rien de ce qu'on peut attendre d'un homme de bien, & qui n'a recherché en tout ce grand travail, que la gloire de la vérité. C'eſt pourquoi je vous prie de faire que le ſurplus me ſoit envoyé le plutôt que faire ſe pourra. Car les affaires ſont enchainées & font voir la ſuite ſur un même aſpect, pour en faire plus aſſuré & certain jugement. Quand j'aurai le tout, je ſçaurai bien faire mon profit des particularités, pour ſans ſouſçon de faveur faire paroître la vérité telle que l'on deſire. Cela ſ'entend mieux par ceux qui ont le jugement expérimenté en telles affaires, qu'il ne ſe peut exprimer par Lettres.

Votre très-humble & très-
affectionné ſerviteur,

DE THOU.

De Paris ce 17 Juin 1611.

HISTOIRE
L E T T R E*d'Isaac Casaubon, à Jacques
Auguste de Thou.*Traduit
du La-
tin.

LE Roi a appris avec beaucoup de joie, que vous avez reçu les Mémoires qu'il vous a envoyés. Il m'a commandé de nouveau de vous assurer que ce qui est contenu dans ces Mémoires, est la vérité pure. Sa Majesté compte vous faire tenir le reste au premier jour.

A Londres le 11 de Juillet 1611.

L E T T R E

*d'Isaac Casaubon, à Jacques
Auguste de Thou.*Traduit
du La-
tin sur
le Ma-
nuscrit.

MOnsieur, je ne faisois qu'achever la Lettre ci-incluse, quand on vint m'avertir que le Roi vous envoyoit la seconde partie de l'Histoire, à laquelle on a travaillé depuis peu. Je n'ai pu la lire, mais je suis bien sûr que le Roi, qui est aussi habile que personne dans cette matière, a tout lû, tout examiné & corrigé tout. Ainsi, s'il peut y avoir quelque certitude dans les choses humaines, vous avez un guide que vous pouvez suivre, sans craindre de vous égarer. Le Roi souhaite que

vous revoieiez votre Histoire, que vous y réformiez ce qui a besoin d'être changé. Au reste Sa Majesté, qui aime la vérité par-dessus tout, ne demande point que vous l'altériez le moins du monde, en sa considération. Mais aussi a-t-elle droit d'exiger que vous vous en rapportiez plutôt à elle, qu'à des sujets rebelles, en ce qui concerne les troubles de ses Etats. Vous obligerez beaucoup Sa Majesté de l'informer par mon canal, de ce que vous aurez dessein de faire. Conservez vous en bonne santé avec Madame la Présidente & Messieurs vos Enfants, & honorez-moi toujours de votre amitié.

Votre très-humble serviteur,
ISAAC CASAUBON,

A Londres le 31 Décembre 1611.

L E T T R E

du même, au même.

Vous avez, Monsieur, le second Traduit
du Latin.
Tome des Mémoires du Chevalier
Cotton. Le Roy compte que vous y trouverez de bonnes choses pour votre Histoire. Il m'a chargé de vous prier de sa part, de vous fier absolument à ces Mémoires qu'il a lûs, examinés, & jugés dignes de foi. Vous aurez donc la

bonté d'en tirer , suivant la juste demande de Sa Majesté , tout ce qui pourra contribuer à la fidélité & à l'augmentation de votre Histoire.

*A Londres , le premier jour
de l'année 1612.*

L E T T R E

*d'Isaac Casaubon , à Jacques
Auguste de Thou.*

Traduit
du Latin sur
le Manuscrit.

M Onsieur , le Roy m'ordonna ces jours passés de le venir trouver , pour me faire sçavoir ce qu'on lui avoit mandé de Paris. L'Anglois (a) qui depuis peu vous a remis les dix Livres des Mémoires du Chevalier Cotton , a écrit aussitôt une lettre à ce Chevalier , où il lui mande ce qui suit ; que vous n'avez résolu de donner une nouvelle édition corrigée de votre Histoire , que dans je ne sçai combien d'années , parce qu'il y avoit encore un grand nombre d'exemplaires des premières éditions dans le magasin de votre Libraire : que d'ailleurs vous trouviez dans les Mémoires que le Roy vous avoit envoyés , bien des choses qui vous paroissent suspectes : qu'il y avoit un Ecoissois , nommé Calvil , qui les révoquoit en doute pour la plûpart ; que

(a) Le Sieur Jean Pory.

vous aviez beaucoup de foi en cet Ecoſſois : que ſi le Roy vouloit abſolument que vous réformaffiez ce que vous aviez écrit , & que vous ſuiviffiez les Mémoires du Chevalier Cotton , vous demandiez que Sa Majeſté vous l'ordonnât expreſſément par un écrit ſigné de ſa main. Cet Anglois ajoûtoit que l'on ne pouvoit vous perſuader que le Comte de Murray , dont il eſt ſi fort parlé dans les affaires d'Ecoſſe , ne fut pas un homme ſage & vertueux , & un Sujet fidele , tel que vous l'avez dépeint.

Le Roy , après m'avoir fait part de ces choſes qu'on lui avoit mandées , ajoûta qu'il étoit bien ſurpris que vous euſſiez ainſi changé de ſentiment ; qu'il avoit fait compoſer les Mémoires qui vous avoient été envoyés , parce que vous aviez paru le ſouhaiter , & diſpoſé à corriger les fautes que vous aviez faites , lorsqu'on vous auroit inſtruit de la vérité des faits. Sa Majeſté me dit alors de me ſouvenir que je l'avois aſſuré , ſoit en mon nom , ſoit de votre part , que telles étoient vos diſpoſitions. Elle eſt ſurtout étonnée que vous donniez plus de créance à un petit nombre de Sujets rebelles , à des traîtres proſcrits & expatriés , que vous n'avez d'égard à ſon témoignage ,

& à celui de tout le Royaume d'Ecosse. Je ne veux, poursuivre-elle, qu'on donne pour vrai que ce qui est tenu pour certain & incontestable par tous les Ecoissois, gens de bien, & fideles Sujets. Le Roy ajouta qu'il n'avoit pas d'abord condamné le livre de Buchanan, & autres pareils ouvrages; mais que dans sa jeunesse, lorsqu'il avoit environ quatorze ou quinze ans, le livre avoit été condamné comme attentatoire à la Majesté Royale, par un acte du Parlement d'Ecosse; qu'aussi ni l'Histoire de Buchanan, ni les autres livres de cette espèce, n'avoient point été imprimés en Ecosse. A l'égard de la foi que vous aviez au témoignage de Calvil, & d'autres gens de cette espèce, ennemis déclarés de la Reine Mere, Sa Majesté me dit qu'elle en étoit indignée, & qu'elle regardoit comme une injure atroce faite à lui même, qu'un homme de votre caractère qui faisoit profession d'aimer la vérité, prît un parti si peu raisonnable. Le jugement que le Roy porte de Murray & de son caractère, n'est point fondé sur de vains bruits populaires, ou sur de frivoles conjectures, mais sur des faits dont il connoît mieux la vérité que qui que ce soit.

Enfin Sa Majesté m'ordonna de vous
mander

mander ce qu'elle me faisoit l'honneur de me dire, & de vous déclarer, que si vous étiez résolu de ne point tenir la parole que vous aviez donnée, & de lui refuser ce qu'il exigeoit de vous avec tant de justice, il feroit publier lui même l'Histoire véritable de ce qui s'étoit passé en ce temps-là en Ecosse; & qu'en vengeance l'honneur de sa Mere, il vous demanderoit publiquement raison de l'affront que vous lui aviez fait à lui même; qu'il ne prendroit néanmoins ce parti qu'à l'extrémité & malgré lui, ayant de l'amitié pour vous, & estimant beaucoup vos vertus. En effet plusieurs personnes l'ont entendu souvent faire votre éloge.

Pour moi, je n'ai pas manqué de protester à Sa Majesté que cet Anglois dont il tenoit la lettre, en me parlant, m'étoit suspect, & que je ne pouvois ajouter foi à ce qu'il disoit; que j'aimois mieux m'en tenir à ce que m'avoit assuré un homme de votre caractère, dont je connoissois la probité & la sagesse; que cet Anglois pouvoit n'avoir pas compris votre pensée, ou qu'il avoit mal interprété vos paroles; que peut-être il lui en étoit échappé mal-à-propos quelque une, qui avoit été cause que vous l'aviez un peu

mal reçu; qu'il se pouvoit faire que cette tracasserie vint de là.

Enfin je suppliai Sa Majesté de vouloir bien, avant de changer à votre égard, vous permettre, après que vous auriez reçu la lettre que j'allois vous écrire à ce sujet, d'exposer la vérité de ce qui s'étoit passé entre vous & l'Anglois, & le détail de ce que vous lui aviez dit; que j'étois sûr & que je pouvois en assurer Sa Majesté, que vous lui donneriez une pleine & entière satisfaction; qu'à l'égard des exemplaires des autres éditions qui restoient chez votre Libraire, & qui retardoient la nouvelle édition, c'étoit un léger obstacle, parce qu'en publiant votre Ouvrage, vous ne songiez ni à semer ni à recueillir; que c'étoit l'affaire du Libraire, & non la vôtre, & que le gain ou la perte ne concernoit que lui seul; qu'au reste on ne le pouvoit contraindre avec justice de se faire tort à lui même. Le Roy goûta ma réponse, & parut satisfait de ces raisons. Sa Majesté attend avec impatience ce que vous répondrez. Comme je suis persuadé que vous ne répondrez rien que de raisonnable, je ne doute point aussi que ce Prince qui est très équitable, ne soit content de ce que vous écrirez. Je vous prie de ne pas tarder à le faire, dès que

DE MARIE STUART. 187

vous en aurez le loisir , & de mander incessamment dans quelles dispositions vous êtes. Adieu, Monsieur, je suis, &c.

A Londres, le 27 Février 1612.

L E T T R E

*de Jacques Auguste de Thou ,
à Isaac Casaubon.*

Monsieur , j'ai reçu celle que m'a-vez écrite du 27 du passé. L'Anglois mentionné en la vôtre n'a pas fait entendre de bonne foi , soit faute d'intelligence , ou autrement , au Seigneur Cotton ce que je lui ai dit. Car s'il l'eut fait , le Sérénissime Roy de la Grande Bretagne n'eut eu subject de vous dire ce qu'il vous a chargé de m'escrire. Car cet Anglois m'étant venu trouver , après plusieurs propos que nous eusmes ensemble fort familièrement , la conclusion fut , car je ne me souviens bonnement du surplus , que pour le desir extresme que j'avois de faire que Sa Majesté fust contente de moy , je le priois de faire entendre au Seigneur Cotton que l'on m'eust fait un singulier plaisir de me prescrire nommément ce que l'on vouloit être ôté , changé & ajoûté sur ce subject en mon Histoire : non que j'aye desiré ou exigé , comme vous m'escrivez qu'il a

Imprimé sur l'original.

fait entendre que de cela me fust escrit ; ni commandé par Sa Majesté , à quoy je n'ay jamais pensé : ains seulement j'ay désiré parmy les occupations que j'ay , qui ne me permettent de vaquer maintenant à cette estude , comme autrefois , que je fusse en cela soulagé , & instruit de façon que je ne peusse tomber de rechef en l'inconvénient où je me vois maintenant précipité contre ma volonté. Car vous m'estes tesmoin comme j'ay toujours dès le commencement craint qu'en ce passage je ne peusse satisfaire à mon desir au contentement de Sa Majesté , & n'y a chose qui m'ait tant travaillé l'esprit en toute mon Histoire que ce seul point.

Quant à ce que vous m'escrivez touchant l'édition future , cela a esté aussi peu fidelement rapporté que le reste. Car comme il me demanda si je faisois réimprimer mon Histoire , je luy respondis que le Libraire à qui j'avois baillé le privilege , à mon jugement ne se laisseroit persuader de la réimprimer si-tôt , & qu'il y auroit assez de loisir entre cy & là , de faire la correction & mutation que l'on désiroit. Quant à ce que je luy dis de Calvil , ce n'estoit en intention qu'il le fist entendre par-delà ; & fust autre chose que désireux de sçavoir d'un hom-

me , qui ne devoit vraisemblablement favoriser la mémoire du Comte de Murray , à cause de la haine de la Religion , s'il estoit soubçonné en Ecosse d'avoir participé au parricide , je le priay de me dire ce qu'il en sçavoit , & je crois que deslors je vous le dis. Cela ne méritoit d'estre rescrit à Sa Majesté. Enfin je suis en la mesme volonté que j'ay toujours esté , de faire tout ce que je pourray pour le contentement de Sa Majesté ; & pour le mieux faire , j'ay désiré , non seulement d'estre fourni de Mémoires par ledit Seigneur Cotton ; mais afin de n'y retourner à deux fois , que l'on me prescrivit particulièrement & fort distinctement , comme l'on vouloit que le tout fust escrit.

Car il y a grand interest , comme vous sçavez , en quels termes , en quel ordre , & avec quel jugement on escrit. Il m'est besoin en cela d'estre conduit & aidé. C'est ce que j'ay dit & redit à l'Anglois , lequel ne l'a ou bien entendu , ou fidèlement rapporté. Cela me fait vous prier de remontrer au Sérénissime Roy de la Grande Bretagne , que quand Sa Majesté me voudra faire entendre quelque chose de sa part , ou qu'elle voudra sçavoir quelque chose de moy , qu'elle se

serve de vous, & ajouste plustost foy à ce qui luy sera dit par vous, qu'à tout autre rapport qui pourra luy estre fait. Voilà ce que je vous puis respondre sur ce subject, bien fasché que ma bonne volonté aist esté si mal interprétée & reçüe par Sa Majesté, que sur tous les Princes de Chrétienté, j'honore & affectionne comme je dois, luy ayant voué tout le service qu'il peut attendre d'un homme de bien. En cet endroit je supplieray très-humblement Notre-Seigneur vous donner en santé sa grace.

Votre très-humble &
très-affectionné ser-
viteur, DE THOU.

*De Paris en haste, le
15 Mars 1612.*





*DÉPOSITION (a) de Jean
Hepburn, de Tallow, de d'Aglish,
& de Pourie, complices de Bothwell.*

Hepburn confessa qu'il y en eut neuf qui exécutèrent l'entreprise : à sçavoir, Bothwel, Hormiston, Hothormiston, lui Hepburn, Tallow, d'Aglish, Vilson, Pourie, & François Paris.

Je n'en vis pas davantage, dit-il, & n'en connois point d'autres.

» Et ne sçais rien de plus, sinon que
» le Roy fut élevé en l'air, & que per-
» sonne ne lui toucha, que je sache.
» S'il fut frappé par quelqu'un, ce fut
» par d'autres que par les sus-nommés.

Item. Au sujet de Balfour, il dit, qu'il ne l'a pas vû souscrire à l'entreprise, mais que c'en étoit un des principaux chefs.

(a) Cette Pièce a été extraite des Greffes criminels d'Edimbourg. Blacwood & quelques autres Apologistes de Marie Stuart en conviennent eux-mêmes. Mais ils soutiennent que le Greffier fut suborné par Murray. Melvil ne parle point de

cette subornation. Il dit simplement que Hepburn, d'Aglish & les autres confessèrent tout d'abord, toutes les circonstances de la mort du Roy. Du reste, il ne nous a point laissé le détail de leurs dépositions.

» Je confesse , dit-il , que c'est la
» providence qui m'a amené ici , comme
» une bête à la boucherie ; car je n'ai
» pû échaper , quoique je me fusse
» pourvû d'un navire.

» Que personne , ajouta-t-il , ne fasse
» mal à la persuasion des Grands , s'i-
» maginant que leur protection les sau-
» vera. Je m'étois persuadé , la nuit que
» le meurtre fut exécuté , que bien que la
» chose fut parvenue à la connoissance
» de tout le monde , néanmoins per-
» sonne ne feroit assez hardi pour oser
» condamner cette action , voyant la
» souscription de tant de personnes , &
» connoissant l'intention de la Reine en
» cette affaire.

» Dieu veuille , dit-il , en parlant d'elle ,
» que tout aille bien. Car plus on cache
» la faim , plus elle augmente. Quicon-
» que vivra encore quelque tems , ju-
» gera qu'il n'y a rien ici de nouveau.

Pourie confessa qu'il fut un des princi-
paux assassins , & qu'il méritoit la mort.
Mais qu'il espéroit en la miséricorde de
Dieu , qui l'avoit appelé à repentance.

Tallow confessa la même chose , &
s'accorda avec Hephurn & Pourie sur
toutes les circonstances du meurtre , &
sur le nombre des complices.

Il dit : que le Comte de Bothwel l'appella un jour à Séron , & lui dit.
A quoi pensiez vous , lorsque vûs vîtes le Roy ainsi élevé en l'air. Il ajouta qu'il lui répondit. *Hélas Monsieur , quel langage tenez vous là ? pour moi , quand j'entends parler de toutes ces choses , j'en ai le cœur percé.*

Il dit : que Balfour étoit de la conspiration , & qu'il signa pour lui & pour son frere.

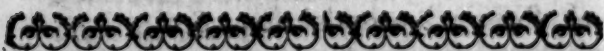
Qu'il étoit instruit du complot , trois jours devant qu'il s'exécutât.

» Quand je vins à la Cour , ajouta-t-il ,
 » je cessai de lire la parole de Dieu , &
 » j'embrassai la vanité. C'est pourquoi
 » Dieu m'a justement puni. Que chacun
 » fuye donc la mauvaise compagnie , &
 » ne mette sa confiance dans les hommes. Car nous sommes aussi prompts
 » à recevoir les impressions du mal , que
 » l'estoupe à prendre feu , &c.

D'Aglish (a) dit : » Dieu me juge si
 » j'ai rien sçu de la mort du Roy devant
 » l'exécution. Car le Comte de Bothwel
 » sortant de son lit , prit ses chausses de
 » velours : sur ces entrefaites arriva
 » François Paris , qui lui parla à l'oreille.
 » Le Comte de Bothwel me parla comme

(a) D'Aglish étoit valet-de-chambre de Bothwel.

» si de rien n'étoit , & me demanda son
 » manteau de cheval , & son épée que
 » je lui donnai. Après quoi il se rendit
 » à la porte de la maison du sieur Hor-
 » miston ; & l'ayant attendu il continua
 » son chemin : il passa près des Jaco-
 » bins , & s'approcha du fossé , où il
 » m'ordonna de l'attendre. Je prends
 » Dieu à témoin , que c'est tout ce que
 » j'ai sçu de l'entreprise , jusqu'à ce que
 » j'eus entendu le bruit de la poudre.
 » Après l'exécution , il s'en revint chez
 » lui , & se coucha dans son lit , jusqu'à
 » l'arrivée de George Hakit , qui heurta
 » à sa porte. Quand je devrois mourir
 » pour cela , Dieu me soit à témoin , si
 » je sçai autre chose. S'il est arrêté que
 » je meure , que doit-on faire à ceux
 » qui ont conseillé , souscrit , & exécu-
 » té le meurtre.



EXAMEN d'une pièce insérée dans
les *Annales de Camden.*

*Tiré du dix-septième livre de l'Histoire de Rapin
Thoyras*

CAmnden , immédiatement après
 avoir rapporté en très peu de mots
 la mort du Roy Henry Darnley , dans

l'année 1567, & après avoir insinué que le Comte de Murray en étoit le véritable auteur, dit que le même Murray pressa beaucoup la Reine d'épouser le Comte de Bothwel, à quoi elle consentit enfin, après beaucoup de difficultez. Après cela, il ajoute tout d'une suite,

» J'ajouterai ici volontiers ce que
 » George Comte de Huntley, & le Comte
 » d'Argile, qui étoient les principaux
 » de tous les Seigneurs d'Ecosse, pro-
 » testèrent tôt après, selon que je l'ai
 » tiré de l'écrit original signé de leur
 » propre main, lequel ils envoyèrent à
 » la Reine Elifabeth.

D'autant que le Comte de Murray & autres, pour couvrir leur rébellion envers la Reine, de laquelle ils usurpent l'autorité, la calomnient ouvertement, l'accusant d'être coupable de l'assassinat de son Mari, nous protestons & attestons publiquement ce qui suit. Au mois de Septembre de l'année 1566, la Reine étant à Craghmil, les Comtes de Murray & de Lidington reconnurent en notre présence, que les Comtes de Mortoun, de Lindsey & de Ruthven, n'avoient assassiné David Rizzo, à autre fin, que pour sauver le Comte

de Murray, qui devoit être banni ce même jour, partant que pour ne sembler être ingrats, ils désiroient que le Comte de Mortoun & les autres, bannis à cause de cet assassinat, fussent rappelés. Mais ils représentèrent, que cela ne se pouvoit faire, si la Reine n'étoit, par un divorce, séparée de son Mari, & promirent de le faire, si nous y donnions notre consentement. Après cela, le Comte de Murray promit à moy Comte de Huntley, que je rentrerois dans l'héritage de mes ancêtres, & aurois l'éternelle faveur des bannis, si je favorisois ce divorce. Puis nous nous transportames vers le Comte de Bothwell, pour le faire pareillement consentir à cela. Et finalement vers la Reine, laquelle le Comte de Lidington, au nom de tous, pria instamment de remettre le Ban aux Comtes de Mortoun, de Lindsey & de Ruthven. Il exagéra, avec des paroles fort outrageantes, les fautes du Roy, & les offenses qu'il avoit commises contre la Reine & le Royaume. Et montra, que la Reine & le Public avoient grand intérêt que ce divorce se fit au plutôt, le Roy & la Reine ne pouvant vivre ensemble en Ecosse

en sûreté. Elle répondit qu'elle aimoit mieux se retirer en France pour un peu de tems, jusqu'à ce que son Mari reconnût la faute de sa jeunesse, ne voulant point qu'on fit aucune chose au préjudice de son Fils, ni à son propre deshonneur; le Comte de Lidington lui répondit, nous qui sommes de votre Conseil, nous y pourvoirons; mais, dit elle, je vous défends de rien faire qui puisse flétrir mon honneur, ou offenser ma conscience. Que la chose demeure en son entier, jusqu'à ce que Dieu y remédie d'enhaut, je crains bien que ce que vous estimez être mon bien, ne tourne à mon mal. Peu de jours après le Roy ayant été assassiné d'une manière exécrationnable, nous tenons pour très certain, par le témoignage intérieur de nos consciences, que les Comtes de Murray & de Lidington, ont été auteurs, machinateurs & conseillers de ce parricide, quels que puissent être ceux qui l'ont commis.

Cette attestation, comme il est facile de le remarquer, s'accorde parfaitement avec le plan que Camden s'est formé dans les Annales de la Reine Elisabeth; sçavoir, de disculper la Reine d'Ecossé, du crime d'avoir fait tuer le Roy

son Epoux , & d'en accuser le Comte de Murray. Mais en même tems elle est directement contraire au témoignage de Melvil , témoin oculaire , qui , dans ses mémoires , n'a pas dit un seul mot qui puisse donner lieu de soupçonner , qu'on crût le Comte de Murray coupable de ce meurtre. Il faut donc , si cette attestation est vraie , que les mémoires de Melvil ne soient qu'un tissu de faibles , ce que personne de bon sens ne croira jamais ; mais pour faire voir que cet écrit est supposé , il est bon de l'examiner en détail , & d'y faire quelques remarques qui en feront voir la fausseté.

Camden dit d'abord : *j'ajouterai ici volontiers ce que George Comte de Huntley , & le Comte d'Argile , qui étoient les principaux Seigneurs d'Ecosse , protestèrent tôt après ,*

Ce tôt après , ne peut être de moins que deux ans entiers , comme je le ferai voir dans la suite ;

Selon que je l'ai tiré d'un écrit original , signé de leurs propres mains.

Camden n'a pas ajouté à cet écrit les signatures de ces deux Seigneurs ; peut-être , parce qu'il n'a pas scû le rang que chacun devoit tenir. Il semble pourtant , que dans une attestation , la

signature est une chose essentielle.

Lequel ils envoyèrent à la Reine Elisabeth.

En supposant la vérité de cette attestation, elle ne peut avoir été envoyée à la Reine Elisabeth, que vers la fin de l'année 1568, tout au plutôt, lorsque le Comte de Murray alla à York, pour y accuser la Reine devant des Commissaires Anglois. Cette remarque fait connoître l'artifice de Camden, qui ayant négligé exprès de mettre la date à cet écrit, le place dans ses Annales, au commencement de l'année 1567, immédiatement après la mort du Roy, comme si dans ce même tems Murray eût été accusé d'avoir fait tuer ce Prince, au lieu que ce ne fut qu'après la fuite de la Reine en Angleterre, qu'elle s'avisa de rejeter ce crime sur lui. Ce n'est donc pas par pure négligence, que Camden a évité de mettre une date à cette attestation.

D'autant que le Comte de Murray & autres, pour couvrir leur rebellion envers la Reine, de laquelle ils usurpent l'autorité, la calomnient ouvertement, l'accusant d'être coupable de l'assassinat de son Mari.

On ne peut pas dire, que le Comte

de Murray eût usurpé l'autorité de la Reine , qu'après qu'il eut été déclaré Régent , ni que la Reine ait été accusée publiquement d'avoir fait tuer le Roy , qu'à la conférence d'Yorck , ou plutôt à celle de Hamptoncourt ; c'est-à-dire , au mois d'Octobre ou de Novembre de l'année 1568. Or en ce tems là , les deux factions étoient toutes formées. Murray étoit à la tête de l'une , Huntley à la tête de l'autre.

Ainsi en supposant la vérité de cet écrit , quel jugement peut-on faire de l'attestation d'un ennemi juré contre son ennemi : Pour ce qui regarde le Comte d'Argile , Buchanan assure qu'il s'étoit peu auparavant retiré dans sa maison ; de sorte qu'il n'est pas apparent qu'il se soit joint au Comte de Huntley , pour former cette attestation , dans le tems qu'on peut supposer qu'elle a été écrite. Si la date y étoit , on pourroit en parler avec plus d'assurance.

Nous protestons , & attestons publiquement ce qui suit. Au mois de Septembre , de l'année 1566 ,

Cette manière de commencer , marque qu'il y avoit déjà du tems que ce qu'ils vont dire , s'étoit passé.

La Reine étant à Craghmil , les

Comtes de Murray & de Lidington , reconnurent en notre présence que les Comtes de Mortoun , de Lindsey & de Ruthven , n'avoient assassiné David Rizzo à autre fin que pour sauver le Comte de Murray , qui devoit être banni ce même jour.

J'ai déjà fait voir par le témoignage de Melvil , que le Comte de Murray , bien loin de reconnoître que Rizzo avoit été tué pour l'amour de lui , ne voulut point se ranger dans le parti des meurtriers , & qu'il demeura constamment attaché à la Reine. D'ailleurs le Comte d'Argyle , auteur de cette attestation , étoit alors fugitif , aussi bien que Murray , & ne devoit pas être moins condamné que lui. Cependant il parle ici de cette affaire , comme s'il y étoit étranger , quoiqu'il fût le plus considérable de ceux qui devoient être bannis , & que Melvil assure que c'étoit pour l'amour de lui & des autres , qui avoient pris les armes contre la Reine , Murray excepté , que Rizzo avoit été tué.

Par tant , *que pour ne sembler être ingrats , ils désiroient que le Comte de Mortoun , & les autres Bannis fussent rappelés.*

Que fait ici le Comte de Lidington

qui ne fut jamais mêlé dans l'affaire de Rizzo, & en quoi pouvoit consister son ingratitude, si les Bannis n'eussent pas été rappelés ?

Mais ils représentèrent que cela ne se pouvoit faire, si la Reine par un divorce n'étoit séparée de son mari.

Rizzo avoit été tué par les ordres du Roy, & en sa présence, & uniquement, selon l'Auteur de l'Attestation, pour sauver le Comte de Murray; il s'agissoit de faire rappeler les meurtriers qui avoient été bannis pour ce meurtre fait par ordre du Roy, & ces Bannis ne peuvent être rappelés par la Reine, qui est la seule offensée, à moins qu'elle ne fasse divorce avec le Roy. Qu'on examine bien cette conséquence, & l'on ne se persuadera jamais que les Comtes de Huntley & d'Argyle fussent assez malhabiles pour raisonner d'une manière si pitoyable. Au mois de Septembre de l'année 1566, c'est-à-dire, environ le tems du Baptême du Prince, le Roy n'étoit regardé que comme un zero, & se trouvoit exposé à toutes sortes d'insultes de la part de la Reine.

Et promirent de le faire, si nous y donnions notre consentement.

En ce tems-là, le Comte de Murray

n'avoit aucun crédit à la Cour. C'étoit Bothwel qui gouvernoit tout. Je ne sçais pas sur quel pied étoit Lidington. Cependant on représente ici Murray & Lidington comme devant être les principaux Agens dans l'exécution du projet du divorce de la Reine, & n'ayant besoin pour cela que du simple consentement des Comtes de Huntley & d'Argyle, il n'y a là aucune vraisemblance.

Après cela le Comte de Murray promet à moi Comte de Huntley, que je rentrerois dans l'héritage de mes ancêtres, & aurois l'éternelle faveur des Bannis, si je favorisois ce divorce.

L'Auteur de l'Attestation a confondu les tems ; Murray n'ayant alors aucun pouvoir, ne pouvoit pas faire une pareille promesse au Comte de Huntley : Bothwel seul étoit en état de la faire, & de l'exécuter. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que la Reine, en rappelant à la Cour le Comte de Huntley qui avoit été condamné à mort, lui eût encore retenu l'héritage de ses ancêtres, qui avoit été confisqué.

Puis nous nous transportâmes chez le Comte de Bothwel, pour le faire consentir à cela.

Ceci renverse toute l'Histoire d'Ecos-

se. On fait Murray & Lidington Auteurs du projet du divorce de la Reine, & le Comte de Bothwel, comme devant simplement y consentir, quoiqu'il soit certain qu'il étoit alors tout puissant auprès de la Reine, qui l'épousa fort peu de tems après.

Et finalement vers la Reine, laquelle le Comte de Lidington pria instamment au nom de tous, de remettre la peine de l'exil aux Comtes de Mortoun, de Lindsey & de Ruthven. Il exagéra les fautes du Roy avec des paroles fort outragées, & les offenses qu'il avoit commises contre la Reine & contre le Royaume. Il montra que la Reine & le Public avoient grand intérêt que ce divorce se fît au plutôt, le Roy & la Reine ne pouvant plus vivre ensemble en sûreté.

Quelqu'un pourra-t-il bien comprendre, que pour porter la Reine à faire grace à des gens qui avoient tué son Favori en sa présence, & par les ordres du Roy son Epoux, il fallut exagérer les fautes du Roy, & faire voir à la Reine la nécessité qu'il y avoit de faire divorce avec lui.

La Reine répondit qu'elle aimoit mieux se retirer en France pour un peu de tems, jusqu'à ce que son mari recon-

nût les fautes de sa jeunesse , ne voulant pas qu'on fit rien au préjudice de son fils , ni à son propre deshonneur.

L'Auteur de l'Attestation représente la Reine au mois de Septembre 1566 comme étant dans l'oppression , & parlant de se retirer en France , jusqu'à ce qu'il plût au Roy de s'amender. Cela seul suffiroit pour faire voir que cette Pièce est supposée ; car il n'est pas vraisemblable que les Comtes de Huntley & d'Argyle ayent parlé de cette manière.

Le Comte de Lidington lui répondit : Nous qui sommes de votre Conseil , y pourvoirons. Mais , dit-elle , je vous défends de rien faire qui puisse flétrir mon honneur , ou offenser ma conscience. Que la chose demeure dans son entier , jusqu'à ce que Dieu y remédie d'en-haut. Je crains bien que ce que vous croyez être pour mon bien , ne tourne à mon mal.

L'artifice de ce discours qu'on fait faire à la Reine, consiste en ceci. C'est que la Reine ayant défendu à tous ses Seigneurs de rien faire par rapport à son divorce , Murray & Lidington ne trouvèrent point d'autre moyen pour faire rappeler les Bannis , que de faire assassiner le Roy , comme si le Roy seul étoit un

obstacle invincible au rappel des Bannis , qui avoient tué Rizzo par ses ordres , & en sa présence. J'avoué que ce raisonnement me paroît incompréhensible.

Peu de jours après le Roy ayant été assassiné d'une manière exécration.

Ce qui vient d'être rapporté se passoit au mois de Septembre 1566 , selon cet Ecrit , & le Roy fut tué au mois de Février 1567 , c'est-à-dire environ cinq mois après. Comment peut-on supposer que les Comtes de Huntley & d'Argyle pussent ainsi se méprendre , & appeler *peu de jours*, un intervalle de cinq mois.

Nous tenons pour certain , par le témoignage intérieur de nos consciences , que les Comtes de Murray & de Lidington ont été les auteurs , les machinateurs & les conseillers de ce parricide.

La conséquence que l'Auteur de cet Ecrit a voulu tirer , que les Comtes de Murray & de Lidington ont été les auteurs du meurtre du Roy , de ce qu'ils avoient projeté le divorce de la Reine , lui ayant paru sans doute sujette à de fortes objections , il semble l'abandonner en partie , en la fondant uniquement sur le témoignage intérieur des consciences des Comtes de Huntley & d'Argyle.

Quels que soient ceux qui l'ont commis.

Il étoit de notoriété publique que c'étoit Bothwel qui avoit fait tuer le Roy, & Camden lui même en convient, en l'associant pourtant au Comte de Murray. Mais l'Auteur de l'Attestation n'a osé le nommer, parce que c'étoit blesser sensiblement l'honneur de la Reine, qui peu de mois après avoit épousé le meurtrier. Je n'ajouterai plus qu'une remarque qui me paroît décisive, pour faire voir la supposition de cette Pièce. Le Comte de Lidington n'a jamais été accusé que dans ce seul Ecrit, d'avoir fait tuer le Roy Henry. D'un autre côté, bien loin d'être regardé comme un ennemi de la Reine, il étoit au contraire très suspect au parti du jeune Roy & du Comte de Murray, & ce n'étoit pas sans fondement. Ce que Melvil rapporte de lui, à l'occasion des Conférences d'York & de Hamptoncourt, fait voir manifestement qu'il ne demouroit dans le parti du Régent, que pour trouver des occasions de favoriser la Reine. Buchanan confirme le témoignage de Melvil dans un Livre intitulé, *le Caméléon*, dans lequel il prétend faire voir que Lidington trahissoit le parti du jeune Roy, & dans son Histoire il lâche beaucoup de pareils traits contre lui. Or comment se persua-

dera-t-on que les Comtes de Huntley & d'Argyle, chefs du parti de la Reine, ayent ignoré que Lidington travailloit en secret pour eux. S'ils ne l'ont pas ignoré, il n'est nullement vraisemblable que dans le tems même que ce Seigneur étoit à York ou à Hamptoncourt, & ayant de fréquentes conférences avec le Duc de Norfolck, pour empêcher que le Comte de Murray n'accusât la Reine, ces deux chefs de parti ayent publiquement accusé leur ami secret d'avoir fait tuer le Roy, d'autant plus qu'il n'y avoit pas le moindre fondement à cette accusation. Mais il est très possible que l'Auteur de l'Attestation ait ignoré les intrigues secretes de Lidington, & que voyant qu'il étoit du nombre de ceux qui accompagnèrent le Régent à York, il ait crû qu'il n'y avoit point d'inconvénient de les joindre ensemble dans une même accusation. Quoi qu'il en soit, quand même cette Attestation seroit aussi vraie qu'il y a de l'apparence qu'elle est supposée, elle ne pourroit pas servir de preuve pour appuyer ce que Camden avance au sujet du Comte de Murray, parce qu'il seroit toujours vrai qu'elle viendroit de deux de ses plus mortels ennemis.

ELEGIE



*ELEGIE de Marie Stuart sur la
mort de François II son Mari.*

Extrait des Mémoires de Brantôme,

I.

EN mon triste & doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œil tranchant,
De perte incomparable,
Et en soupirs cuisans,
Passe mes meilleurs ans.

II.

Fût-il un tel malheur,
De dure destinée,
Ni si triste douleur,
de Dame Fortunée,
Qui mon cœur & mon œil
Voit en biere & cercueil.

III.

Qui en mon doux printemps,
Et fleurs de ma jeunesse
Toutes les peines sens,
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ay plaisir
Qu'en regret & desir.

Tome II.

Ce qui m'estoit plaisant ,
Ores m'est peine dure ,
Le jour le plus luisant ,
M'est nuit noire & obscure ,
Et n'est rien si exquis ,
Qui de moi soit requis.

V.

J'ay au cœur & à l'œil ,
Un pourtraict & image ,
Qui figure mon ducil ,
Et mon passe visage ,
De violettes teint ,
Qui est l'amoureux teint.

V I.

Pour mon mal estranger ,
Je ne m'arreste en place ,
Mais j'en ay eu beau changer ,
Si ma douleur j'efface ,
Car mon pis & mon mieux
Sont les plus deserts lieux.

V I I.

Si en quelque séjour ,
Soit en bois ou en prée ,
Soit sur l'aube du jour ,
Ou soit sur la vesprée ,
Sans cesse mon cœur sent ,
Le regret d'un absent.

V I I I.

Si par fois vers les Cieux
Viens à dresser ma veüe ,

Le doux trait de ses yeux,
 Je voy en une nuë,
 Soudain le vois en l'eau,
 Comme dans un tombeau.

I X.

Si je suis en repos,
 Sommeillant sur ma couche,
 L'oy qu'il me tient propos,
 Je le sens qui me touche
 En labeur & requoi,
 Tousjours est près de moy.

X.

Je ne vois autre objet,
 Pour beau qui se présente,
 A qui que soit fujer,
 Oncques mon cœur consente,
 Exempt de perfection
 A cette affection.

XI.

Mets, chanson, ici fin,
 A si triste complainte,
 Dont sera le refrain,
 Amour vraye & non feinte,
 Pour la séparation,
 N'aura diminution.





VERS

Que Châtelard fit pour Marie Stuart.

Extrait des Mémoires de Brantôme.

I.

A Ntres, prez, monts & plaines,
 Rochers, forests & bois,
 Ruisseaux, fleuves, fontaines,
 Où perdu je m'en vois :
 D'une plainte incertaine,
 De sanglots toute pleine,
 Je veux chanter
 La misérable peine,
 Qui me fait lamenter.

II.

Mais qui pourra entendre ;
 Mon soupir gémissant ?
 Ou qui pourra comprendre
 Mon ennuy languissant ?
 Sera-ce cet herbage :
 Ou l'eau de ce rivage,
 Qui s'écoulant ,
 Porte de mon visage ,
 Ce ruisseau distillant ?

III.

Ou ces sombres vallées,
 Où je vois maintes fois,
 Les sœurs échevelées,
 Sauteller sous mes doigts.
 Ou les deserts repaires
 De ces lieux solitaires,
 Et monts secrets,
 Qui seuls sont secrétaires
 De mes piteux regrets:

IV.

Helas non. Car la playe
 Cherche en vain guérison,
 Qui pour secours essaye
 Aux choses sans raison.
 Il vaut mieux que ma plainte,
 Raconte son atteinte
 Amèrement,
 A toy qui as contrainte,
 Mon ame, en tel tourment.

V.

O Déesse immortelle,
 Esoute donc ma voix,
 Toy qui tiens en tutelle
 Mon pouvoir sous tes loix,
 Afin que si ma vie,
 Se voit en bref ravie,
 Ta cruauté,
 La confesse périe,
 Par ta seule beauté.

VI.

L'on voit bien que ma face ,
S'écoule peu à peu ,
Comme la froide glace ,
A la chaleur du feu ,
Et néanmoins la flâme
Qui me brûle & enflâme
De passion
N'émeut jamais ton ame ,
D'aucune affection.

VII.

Ces flots qu'on voit descendre
De ces rochers ici ,
Te pourroient bien apprendre
L'horreur de mon soucy ,
Veu que l'un d'amitié
Se fend par la moitié ,
L'autre courant ,
Avec moy de pitié ,
Par les champs va mourant.

VIII.

Ces buissons & ces arbres ,
Qui sont en tour de moy ,
Ces rochers & ces marbres ,
Sçavent bien mon émoi ,
Bref rien de la nature ,
N'ignore ma blessure ;
Fors seulement ,
Toy qui prens nourriture
En mon cruel tourment.

IX.

Maïs s'il t'est agréable,
De me voir misérable,
En tourment tel,
Mon malheur déplorable
Soit sur moy immortel.

Fin du second & dernier Volume.

THE AMERICAN

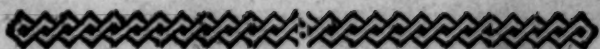
OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



FAUTES A CORRIGER
dans le premier volume.

P Age 104, ligne 15, après le mot solemnellement, *ajoutez*, après l'exécution.

Page 108, ligne 8, *lisez*, & moins en Angleterre qu'ailleurs.

Dans le second volume.

Page 115, ligne 11, *lisez*, laquelle est blâmée.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

FAUTES A CORRIGER

Dans le premier volume.

P. 103, ligne 1, au lieu de "et", lire "ou".

P. 103, ligne 2, au lieu de "et", lire "ou".

Dans le second volume.

P. 115, ligne 1, au lieu de "et", lire "ou".